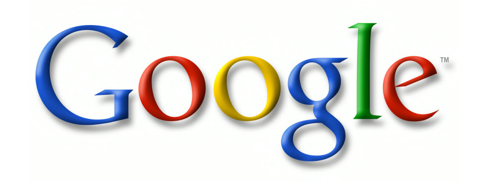
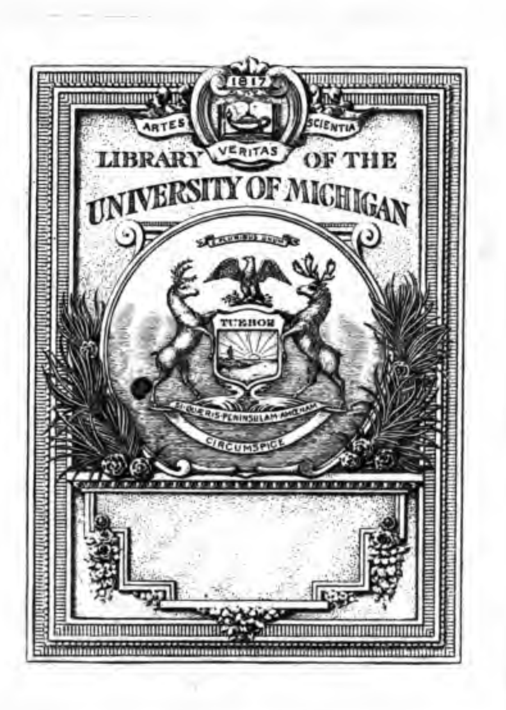



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

MONSIEUR NICOLAS

TOME III

MONSIEUR
NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas Edm

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME III



PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883



MONSIEUR NICOLAS

TROISIÈME ÉPOQUE

(Suite).

Aux environs de la Pentecôte, mes frères m'envoyèrent voir mon père. Ils me chargèrent d'une lettre, dont je présumais le contenu. Ils espéraient que mon père, après l'avoir lue, me retiendrait à la maison, ou ne me renverrait que pour prendre congé d'eux. Je ne pus me résoudre à porter des calomnies contre moi; j'ouvris la lettre, je la lus : elle était affreuse. On y prétendait deviner mes sentiments, et l'on y donnait ses atroces conjectures pour des découvertes... Je frémis; je fus tenté de déchirer la lettre. Je me souvins de mon cahier sur

le chemin de Joux; au lieu de la déposer en lieu sûr, ou même de la confier à ma mère, je fis un trou dans un champ, au pied d'une aubépine, et je l'y enterrai. Je continuai ma route fort ému.

Vis-à-vis Laloge, je vis imprimée sur la terre encore molle l'empreinte d'un talon de femme... J'étais en fureur: ma fureur se calma. « Quel ange céleste, » m'écriai-je, « est descendu récemment dans » ces lieux sauvages?... » Je double le pas, je cours, je vole... Dans le vallon de la *Fontaine*, je vois devant moi une jeune fille faite comme les Nymphes et légère comme elles; je l'atteins sous les noyers de mon père, à la jonction des trois vallées. Je la regarde, elle rougit, et me salue par mon nom de Monsieur Nicolas. « Qui donc êtes-vous, aimable voyageuse? » lui dis-je. — « Je vous reconnais bien, moi, » répondit-elle; « mais vous ne me reconnaissez pas; j'étais » trop jeune quand vous avez quitté le pays; je » suis Marie-Jeanne Lévêque, la fille de Laloge, et » je vais à Sacy. » Je la reconnus alors. Dieu! quelle aimable candeur! quelle grâce, quelle timide modestie, quelle fraîcheur! Elle n'avait guère que quinze ans, mais elle était grande, formée, elle était en blanc et d'une propreté recherchée, à la manière des jolies filles de Nitry. Je la trouvai charmante, mais je ne fus pas infidèle : je songeai à Jeannette, plus belle encore, plus délicate, plus nymphe que la jolie Marie-Jeanne... J'accompagnai l'aimable fille, en causant, jusqu'à un passage appelé *la Brèche*, par lequel on entre dans le village du côté de Laloge.

Pour moi, je prenais ordinairement par le haut des fossés pour gagner la Bretonne. En me quittant, Marie-Jeanne me dit qu'elle irait chez nous pour faire les compliments de son père au mien, et parce qu'elle avait une commission des gens de Courtenay pour notre maison. (Que ce mot *gens*, en parlant de MM. de Courtenay, ne surprenne pas : c'est l'usage du pays; les enfants même y disent *nos gens,* en parlant de leur père et de leur mère, ainsi que de toute la famille.)

En avançant vers la maison paternelle, j'étais agréablement occupé de Marie-Jeanne : « Jamais je » n'obtiendrai Jeannette », pensai-je; « il faut re- » noncer à cette espérance; je n'étudie plus. Deve- » nons laboureur; le père de Marie-Jeanne est » riche; mais il regardera comme un honneur de » s'allier à mon père... Marie-Jeanne est aimable; » elle me consolera de Jeannette!... Il faut me fixer » ici. J'y reverrai ces campagnes, où j'ai passé mon » enfance; j'y travaillerai comme mon père; je » serai tranquille, sans projets, sans ambition, sans » peines d'esprit. » Je sentis une consolation intérieure. J'entrai gaiement dans la maison paternelle, presque fâché de ne pas avoir conservé la lettre de mes frères, qui sans doute eût déterminé mon père à me garder; car elle était propre à l'indisposer autant et plus contre eux, que contre moi, puisqu'ils avaient eu l'audace d'y donner à entendre à mon père que les chagrins que je lui causais étaient l'ordinaire punition des remariages! Il sembla qu'on

se doutait de ce que j'avais osé; car mon père me demanda si je n'avais pas une lettre? — « Non, mon » père », répondis-je froidement, « je n'en ai pas. » Il sourit à demi, et n'ajouta plus rien à ce sujet.

On se mit à table, et ma mère servait le potage pour dîner, lorsque Marie-Jeanne parut. Elle fut accueillie comme la fille de bons amis, chez lesquels on était toujours reçu avec transport. On la mit à côté de ma mère; j'étais à côté de mon père; ainsi nous étions vis-à-vis l'un de l'autre. Ses grâces naïves, sa modestie, le son intéressant de sa voix, dont le timbre un peu voilé semblait annoncer du tempérament, tous ses attraits m'enchantèrent; j'espérai d'en devenir amoureux : l'objet présent, quand il est aimable, a bien du pouvoir sur un cœur de seize ans!... Après le dîner, ma mère la mena voir le jardin et l'enclos; je les accompagnai, montrant à Marie-Jeanne les différents arbres que j'avais plantés dès ma jeunesse : car j'aimais à faire des choses utiles et qui restassent. Marie-Jeanne avait la bonté d'admirer tout ce que j'avais fait, et de recevoir de ma main les plus jolies fleurettes; ma mère paraissait voir mes attentions avec complaisance. Cette soirée me fut très agréable, et, je crois, à la jeune Lévêque; car elle ne quitta ma mère que lorsque l'heure de s'en retourner avant la nuit l'y obligea. J'aurais bien voulu la reconduire; mais cette politesse n'est pas en usage dans le pays, et elle aurait fait parler.

Je restai deux jours entiers chez mon père; le

troisiéme, au matin, je repartis. J'avouai à ma mère, en la quittant, que j'avais décacheté la lettre; je lui en dis le contenu, et elle me promit de me faire excuser à mon père, après néanmoins m'avoir fait des remontrances, tempérées par beaucoup de douceur. Mon père, nous voyant en grande conversation, se douta de quelque chose; il vint auprès de nous, et ma mère lui voyant l'air souriant, elle lui dit la vérité : « Vouliez-vous », ajouta-t-elle, « qu'il » vous apportât le mal, qu'il savait bien qu'on vous » écrivait de lui? — Cela nous aurait au moins » prouvé sa confiance dans notre bonté, ma » femme », répondit le vertueux Mortel, « outre » que c'est une chose dangereuse, et à laquelle il » ne faut pas s'accoutumer, que de décacheter les » lettres dont on est porteur! C'est une action, que » la situation seule où se trouve Nicolas me fait » excuser. » Ces paroles encourageantes étaient nécessaires pour me soutenir, et m'empêcher de faire quelque fuite imprudente. Je m'en retournai pénétré de la bonté de mes parents, et bien résolu d'apporter, une autre fois, tout ce qu'on écrirait.

J'étais déjà plein de joie, en montant le vallon de la Fontaine : mais quand je fus sur la colline, d'où l'on découvre Laloge, Courtenay, à l'occident, Nitry à l'orient, etc., j'éprouvai ce dégagement dont parlent les voyageurs qui ont traversé les chaînes des hautes montagnes; ma poitrine ne put contenir mes sentiments; je chantai; je pleurai; mon cœur bondit de joie et d'attendrissement. En-

fin, mes regards se fixèrent sur la terre; j'y aperçus la trace du pied de Marie-Jeanne; un mouvement plus doux encore se joignit à mon ivresse; je m'agenouillai : je remerciai Dieu de ce qu'il m'offrait un remède contre le désespoir de ne plus voir Jeannette! (car cette idée m'avait toujours effrayé). Je poursuivis mon chemin, et j'avais déjà passé Laloge de près de deux cents pas, lorsqu'à l'angle d'une haie fort haute, je trouvai Marie-Jeanne avec ses deux frères, Pascal et Georges, qui venaient de Vauxgermains. L'aimable fille sourit, en me saluant. « Êtes-vous entré à la maison? — Non; il est tard, » et je veux arriver à Courgis pour dîner. — Il n'est » pas neuf heures », me dit un des deux frères, en regardant sa montre d'argent, « et il ne sera pas dit » que Monsieur Nicolas sera passé devant chez nous » sans entrer. » Pascal et Georges me prirent chacun par un bras, et me ramenèrent à Laloge. Marie-Jeanne, légère comme une jeune biche, courut devant, et en entrant, je trouvai le couvert mis.

Le père Lévêque ressemblait à mon père; la mère Lévêque était bonne comme ma mère; je me crus encore chez nous. Je fus attendri de leur réception (1)! La mère Lévêque s'en aperçut : « Monsieur Nicolas », me dit-elle, « je vous regarde » comme si vous étiez un de mes enfants. — Plût

(1) LA VIE DE MON PÈRE est également, aux circonstances particulières près, la vie d'un millier de bons laboureurs de ces cantons.

» à Dieu! » répondis-je; et je regardai Marie-Jeanne, qui baissa ses beaux yeux bleus (car c'était une aimable blonde, comme Jeannette était la plus belle des brunes). Pascal me présenta aussitôt sa tasse à trinquer, en disant: — « Ainsi soit-il! » (car Marie-Jeanne était la sœur chérie). — « Qu'est-ce donc, » mon garçon, que tu dis *ainsi soit-il* à Monsieur Ni-» colas?—C'est, ma mère, que j'entre dans ce que » vous venez de dire, et que je dis à Monsieur Nico-» las que je ne l'aimerais ni plus ni moins que Geor-» ges, mon frère que voilà... qui vous aime bien » aussi », ajouta-t-il en me regardant, « je vous en réponds! » — Oui, et c'est de tout mon cœur! » dit Georges, en me présentant sa tasse; « et je bois au » bon succès de tout ce que vous pouvez désirer! — » Enfants! » dit le père Lévêque, en regardant ses fils, « doucement! car je vois votre idée à tous » trois : ce sont les pères qui arrangent ces choses-» là, et les enfants les exécutent. — Oui! oui! », dit la mère, « et votre père a raison, mes garçons! » Mais nous ne sommes pourtant pas fâchés, votre » père et moi, Monsieur Nicolas, de ce qui a été » dit; car vous êtes le fils de l'homme le plus hono-» rable et le plus estimé du canton; et si Dieu veut » que la chose soit un jour, nous n'y mettrons pas » empêchement, mon homme ni moi. » J'étais troublé, mais ravi! car Marie-Jeanne, couverte d'une modeste rougeur, était si aimable en ce moment, que je me sentais bien heureux de la pouvoir espérer! Je la trouvais désirable et belle

comme... Jeannette... Je remerciai le père et la mère Lévêque, et je partis enfin, sur les trois heures du soir, après six de séjour, car on m'avait retenu d'une manière pleine d'amitié. Je fus reconduit par les deux frères, qui me dirent en riant le mot du Diable, dans les contes de sorciers : *Je veux te remettre où je t'ai pris.* J'embrassai Marie-Jeanne à la porte de la cour, où elle resta, et je m'aperçus qu'elle ne rentra qu'à l'instant où la corne de la haie vive de l'enclos allait nous cacher.

Les deux frères, Pascal et Georges, me dirent cent choses agréables; et j'y répondis, en les priant de me ménager l'amitié de leur père, de leur mère et de leur sœur. Pascal me serra la main, en me disant : « Monsieur Nicolas, nous n'avons jamais » désiré qu'une chose, mon frère Georges et moi, » c'est de nous allier aux deux plus honorables fa- » milles du pays, à nos bons voisins MM. de Cour- » tenay (et nous en avons l'espérance), et aux Res- » tif de Sacy. Un tel bonheur, s'il nous arrive, » remplit toute notre ambition. Par ainsi, vous » voyez ce que nous ferons. » Ils me voulurent accompagner jusqu'au Puits-Debond, causant avec moi de différentes choses de notre jeunesse, lorsque nous allions ensemble à l'école sous maître Jacques, leur parent; car Georges était à peu près de mon âge, et Marie-Jeanne avait précisément le même âge que moi; mais, dans ma jeunesse, je n'avais regardé que les filles déjà formées, et qui commençaient à vouloir plaire par leur arrange-

ment. Je me rappelai tout cela, en conversant avec les deux frères, non sans un grand plaisir!... Ils me quittèrent au Puits-Debond, vis-à-vis la mare où le puits verse ses eaux. J'avais une petite boîte d'ivoire et d'ébène, à charnière d'argent, dont j'ai oublié de dire que Marguerite m'avait fait présent à son départ, et que j'avais toujours soigneusement cachée, à cause de mes frères; je priai Pascal de la remettre, de ma part, à sa sœur. Il la prit sans difficulté, à condition néanmoins qu'à mon premier passage devant leur huis, j'entrerais chez eux, pour recevoir le contregage. Ce que je promis.

Pendant le reste de mon voyage, jusqu'aux peupliers de M. Rousseau, je fus ivre de joie. J'étais bien décidé à me faire laboureur; je ne regrettais plus ni mes livres ni mes études; j'envisageais avec transport une vie patriarchale comme celle de mon père; je faisais déjà les arrangements pour régler ma maison; je savais, comme tout le monde, ce qui devait composer la dot de Marie-Jeanne : mon frère Boujat le chirurgien, qui venait de se marier à Ponthierry avec Mlle Pâtris, avait vendu son bien au père Levêque la somme de 6,000 livres; ce bien partageait presque toujours avec le nôtre; la maison où j'étais né en faisait partie; en épousant Marie-Jeanne, je me retrouvais où j'avais été, et je faisais avec mon père des arrangements avantageux. Le bien valait beaucoup mieux que son prix; mais l'argent est si rare dans le pays, que Boujat avait été charmé de trouver cette somme comptant [aujour-

d'hui 1784, le même bien est à 18,000 livres (et à 24,000 livres en 1793)]. Toutes ces idées m'occupaient; au lieu de mes chimères ordinaires, mon imagination se repaissait alors de réalité... Enfin, j'arrivai au vallon des peupliers. Mon lecteur, je n'ai jamais eu de suite un demi-jour de bonheur sans mélange! J'allais donc, content de mon voyage, de mes bons parents, de mon heureuse rencontre de Marie-Jeanne, de ses parents, de mes projets, regardant mon bonheur comme si assuré, que je ne croyais pas que rien au monde le pût troubler; lorsque, arrivé aux peupliers, je vis Jeannette, sa mère, son frère et sa petite sœur, qui venaient de visiter une chenevière voisine de leur pré. Je m'arrêtai surpris! Je voulus rétrograder et fuir. Le jeune Rousseau m'avait vu; il me salua. Sa mère et sa grande sœur allaient devant; la petite lui donnait la main. J'eus devant moi, à dix pas, mon impérieux vainqueur! Les Grâces ne furent jamais aussi touchantes, aussi belles! De temps en temps, elle se retournait en souriant du côté de son frère. Jamais je ne l'avais encore vue sourire! Mon âme volait à elle; mon corps s'élançait à demi; mon cœur se fondait comme la cire devant un feu dévorant; il était dans ma poitrine, ce feu qui ne devait jamais s'éteindre!... Et, cependant, je n'osai lui parler : il était dans nos destinées que je ne lui dirais jamais qu'un mot indifférent, les yeux baissés. Arrivés dans le bourg, Mme Rousseau et sa fille prirent leur rue; je les saluai en silence, mais non sans trouble.

Rousseau me considérait, et je crois qu'il lut dans mon âme; mais il n'était pas dans le cas d'avoir la bonne franchise des Lévêque; il me quitta, et j'entrai au presbytère.

On parut surpris de me revoir, du moins de ce que j'étais seul, car on me demanda si mon père était avec moi. Je répondis que, probablement, il viendrait dans peu, mais qu'il ne m'en avait pas fixé le temps. Cette réponse ambiguë satisfit, parce qu'elle donnait à entendre que mon père n'avait pas voulu familiariser avec moi. (C'est, m'a-t-on dit, qu'il était beaucoup plus rigide, dans sa jeunesse, avec les enfants du premier lit; je le crois, car il fut encore plus doux pour mes cadets que pour moi). L'idée qu'on prit était celle que je voulais donner. Le soir, en ma présence, le curé s'informa de la santé de mon père, de ce qu'il m'avait dit, mais sans m'adresser la parole : c'était à l'abbé Thomas qu'il parlait... (Tous les hommes que j'ai connus m'ont paru ne savoir qu'à cinquante ans que les enfants seront hommes un jour; c'est ainsi que tous les seigneurs et les riches que j'ai approchés m'ont paru toute leur vie ne pas se douter que les pauvres étaient des hommes ayant quelque chose de plus que l'instinct). L'abbé Thomas répondait de lui-même, ou me faisait des questions, auxquelles je satisfaisais laconiquement, mais sans humeur. J'aurais même été très gai, et peut-être eussé-je plaisanté, sans la rencontre des peupliers; car ayant entendu parler, à mon frère, de Boujat, de l'am-

bassade du Turc à Paris, et à cette occasion de la réception de notre ambassadeur à la cour du Grand-Seigneur, je comparais intérieurement mon frère aîné au Sultan, l'abbé Thomas au Drogoman, et moi à l'Ambassadeur. Mais je doute que la plaisanterie eût été bien reçue.

Le lendemain de mon arrivée, tout alla comme auparavant; la seule différence, c'est que je m'employai plus ardemment au travail du jardin; c'était une préparation aux fatigues de l'agriculture, à laquelle je venais de me destiner. Le surlendemain fut le jour à jamais mémorable où je parlai à Jeannette Rousseau. J'étais seul dans la salle, sœur Pinon étant sortie, mes deux camarades à la fontaine, l'abbé Thomas au jardin et le curé à son église. Jeannette frappe à la porte de la cour. J'étais occupé d'elle en ce moment, et mes regrets de ne plus étudier venaient de me reprendre; j'en pleurais. Entendant frapper, j'essuie mes larmes et je vais ouvrir. La parole expira sur mes lèvres; je rougis, je pâlis : je me troublai si fort que je fus obligé de m'appuyer contre un orme planté dans la cour. Telle fut ma déclaration; tel fut le langage que je tins à l'objet de mon adoration secrète. Jeannette sourit en rougissant. Quelle était belle!... Le son harmonieux de sa voix rappelait mon âme fugitive. « Monsieur, » me dit-elle, « mon père » m'envoie demander si Mlle de Courtives n'est pas » aujourd'hui chez M. le curé ?— N...on, M...ade- » moiselle. » Je n'ai jamais dit que ces deux mots

à l'objet de mon plus ardent amour (1)... Encore cette apostrophe, *Mademoiselle!* me paraissait-elle un effort de hardiesse; la première syllabe me fit tressaillir. Je la trouvais trop libre : *Ma!...* Ah! c'est à ces émotions, inconnues aux âmes mortes, que je reconnais combien j'aimais!... Mlle Rousseau me fit une révérence, et partit sans ajouter un mot. Je resp·rai, quand elle s'éloigna; je sortis, et je la suivis es yeux jusqu'au détour, tremblant et désirant qu elle se retournât. Elle ne se retourna pas, et j'en fus humilié; si elle se fût retournée, elle m'aurait anéanti. J'ai toujours été ingénieux à imaginer, et prompt à me persuader tout ce qui pouvait me faire de la peine. Comme je n'étudiais plus, j'allai me mettre dans la tête que sa prompte retraite et ce non retourné (qu'elle ne devait pas faire) venaient de ce qu'elle le savait. Je me dis que je n'étais plus digne d'elle, et qu'elle avait raison de me dédaigner; car, dans mes idées, ce n'aurait pas été trop d'être un prince pour prétendre à Jeannette Rousseau.

On me faisait faire alors plusieurs voyages, autant pour éloigner un objet haïssable, dont on ne pouvait sans remords si mal employer le temps, que pour achever de me dégoûter. Dans le nombre de mes courses, il y en eut encore une à Vermenton, chez M. Collet. On connaît cette maison. Au mo-

(1) Voyez la seizième *Contemporaine*, intitulée : *Le premier Amour* : elle exprime une chimère et une vérité.

ment où j'entrai, Mme Collet était environnée de deux de ses filles, et de quelques autres jeunes personnes. En voyant un grand nigaud, les yeux baissés, n'osant regarder, rouge à suffoquer, elles se mirent à parler entre elles : « Qu'est-ce donc que » ce garçon? » Mme Collet leur dit: — « C'est un » jeune Restif de Sacy, qui est chez son frère notre » ancien vicaire, le curé de Courgis, un homme » bien estimable! » Une Collet se leva aussitôt, et j'entendis qu'elle disait, à l'entrée d'une pièce voisine : — « Venez donc voir un élève du curé de » Courgis... » Elle rentra, et, un instant après, parut Colette, ou Mme PARANGON, ayant l'air sérieux, mais qui s'ouvrit par un sourire, en me voyant. Elle s'assit, et me regarda, comme si elle eût attendu que je lui parlasse; mais je ne l'osai pas. La demoiselle qui avait averti Colette appela ses deux frères et les deux clercs. Il vint trois grands gaillards, qui me regardèrent en ricanant: « Quel paltoquet! Comme » il a l'air bête! » dirent les deux clercs. A ce mot insultant, je levai les yeux sur eux avec une rougeur qui marquait autre chose que de la honte. Et Collet l'aîné venant à paraître, j'allai à lui d'un air dégagé, m'expliquant très bien, de sorte que ce jeune homme, qui n'avait rien entendu, me marqua beaucoup de considération. Cette conduite frappa Mme Parangon; elle renvoya son frère cadet et les deux clercs, en leur disant : « S'il était un » sot, il ne tiendrait pas de famille. » Puis m'adressant la parole, de cet air de bonté qui lui était natu-

rel : « Vous étudiez donc chez vos frères, monsieur » Nicolas ? » me dit-elle. — « J'étudiais, Mademoi» selle ; » et je la regardai... Grand Dieu ! c'était la beauté de Jeannette, sa taille et le son de sa voix ; le même charme était répandu sur toute sa physionomie ; je tremblai de nouveau. « Vous êtes timide » avec mon sexe : vous n'en serez que plus estima» ble, » ajouta Colette. — « Oui, Mademoiselle, je » respecte infiniment votre sexe... » Et m'apercevant que messieurs les clercs tendaient le nez : « Mais je ne suis pas timide avec les jeunes gens de » mon âge ; et... je... les ai quelquefois mis à la » raison... » La belle dame rit de bon cœur à ce mot. — « Venez, venez, messieurs les suffisants. » Ils rentrèrent, et je les regardai, mais sans colère. — « Il » a l'air bon enfant, » dit l'un ; « c'est dommage » qu'il soit honteux devant les demoiselles ! — Hé ! » dit l'autre, « n'est-ce pas Monsieur Nicolas, que j'ai » vu ici écolier ?... Vous étiez bien sauvage ? » (aux autres) : « Une femme du marché m'a dit qu'il » s'enfuit dans son village, quand les filles veulent » l'embrasser. » On éclata de rire, excepté ma Colette. — « C'est par dévotion, » dit Mlle Jacquette, sœur puînée de Colette. — « Quoi ? » me dit une des demoiselles Compagnot, « si je voulais vous em» brasser, vous vous enfuiriez ? — Oui, oui, » dit un des clercs, avant que je pusse répondre. — « N'en » croyez rien ! » dit Mme Collet. — « Pardonnez, Ma» dame, » répondis-je un peu aguerri ; « je m'enfui» rais ; une demoiselle qui voudrait m'embrasser

» m'effrayerait par sa hardiesse. » M. Collet père, son épouse et leur fils aîné parurent satisfaits de ma réponse. Colette dit aux deux jeunes gens : — « Vous » ne le valez pas, Messieurs. » Je sortis cependant un peu humilié de cette maison, où la vue de Colette, mariée à mon insu, ne m'avait causé qu'une émotion douloureuse.

Je passai par Sacy, en m'en retournant ; c'est-à-dire que j'allongeai mon voyage d'une lieue et demie. Je fis mes plaintes à ma mère de la conduite des Courgisiens, et, pour la première fois, je lui parlai des petites *humanités* de l'abbé Thomas avec sœur Pinon. — « Mon fils, » me dit cette respectable femme, « plaignez-vous auprès de votre mère ; mais » n'inculpez pas ! Si vous saviez quel rôle odieux » fait celui qui accuse ! Tâchez de ne le prendre » jamais... » C'est ainsi que je fus payé de mon petit bavardage. En effet, je crois, je suis même sûr, qu'il n'y avait rien que d'innocent dans ces *humanités*, que j'eus la cruauté de ridiculiser dans un grand garçon, qui contrariait la nature par son genre de vie. Mon père, avec qui je n'avais garde de tenir de pareils discours, me dit qu'il ne tarderait pas à m'aller reprendre ; mais il me fit entendre en même temps, que c'était pour me faire étudier au collège d'Auxerre : on devait me mettre en pension chez M. Chambonnet le teinturier, qui avait un fils plus jeune que moi, avec lequel je devais aller au collège. Rien de tout cela n'eut lieu.

Quelque temps après ce voyage, un matin, je vis arriver mon père avec trois chevaux. Je compris qu'il allait m'emmener. Il me parla froidement devant mes frères, ensuite ils s'enfermèrent tous trois dans la chambre du curé. Je sentis alors, en voyant mon départ certain, combien, malgré mes peines, je m'étais plu dans ce bourg où j'avais connu Jeannette et Marguerite. Mon cœur se gonfla, je ne pouvais retenir mes larmes : tout ce que je voyais avait un *air d'adieu* attendrissant. Je profitai de la liberté qu'on me laissait pour aller prendre congé, non des hommes (je n'en connaissais aucun intimement à Courgis), mais de la *Garenne,* du *Champ curial;* je n'oubliai pas la place de mon entretien avec Marguerite... J'avais réservé l'église pour le dernier adieu; j'allai tremblant, le cœur serré de sanglots, m'agenouillai à la place de Jeannette, je baisai pour la dernière fois la pierre insensible que foulaient ses pieds et le banc où elle s'asseyait; je fondis en larmes, répétant avec une sorte d'emportemeut de reproche, mon verset dit si souvent : « *Unam petii* » *a Domino!... sed nunquam mihi continget!...* » On me cherchait partout : Melin, mon unique camarade (Huet venait d'être renvoyé à Paris, où il a vécu dans la misère; Melin fut dans la suite embarqué pour les *Iles*, et sa conduite le méritait... O l'excellente éducation que celle des dévots! J'y fus le plus rebelle, et je restai le moins pervers!) Melin, disais-je, me trouva le visage prosterné dans la

poussière. Ce pauvre enfant, simple encore (1), fut atendri en me voyant pleurer; il se mit à genoux à côté de moi. « Allez, » lui dis-je, « je vous suis. » Il courut conter ce qu'il avait vu. Ce récit fit une prodigieuse impression, non seulement sur mes frères, mais sur mon père lui-même; ne sachant pas mon secret motif, ils l'attribuaient entièrement à la Religion. Quand je rentrai, je vis l'étonnement dans tous les regards; car mes yeux rougis attestaient la vérité de ce qu'avait annoncé Melin. « D'où venez- » vous? » me demanda-t-on. — « De faire mes » adieux. — Et à qui? — A l'église; aux endroits » que je ne reverrai plus !... » Et mes larmes coulèrent. » Le curé : — « Qui vous a dit que vous ne » retourniez? — Personne; mais j'ai vu trois che- » vaux. — La conséquence est juste, » dit-il en souriant... « Mon cher frère! » ajouta au bout d'un moment le curé, « je vous ai dit un jour » que vous n'aviez que des bluettes, et pas d'es- » prit : je vous déclare aujourd'hui que je me » trompais; si vous le vouliez, vous deviendriez un » *rude Chrétien!* vous avez tout ce qu'il faut pour » cela. Mais il y a pour vous, ici, plus d'une pierre » d'achoppement; il ne faut plus vous y exposer. — » Il n'en y a qu'une », répondis-je à demi-bas, « et

(1) Il n'acheva de se corrompre qu'après mon départ. Ce fut l'observation du bon chapelain, qui n'approuvait pas en tout le système de mes frères. D'ailleurs, Melin n'avait jamais rien su de mes écarts, j'étais trop discret; mais peut-être qu'après mon départ, l'abbé Thomas lui en aura parlé.

» qui ne le serait point si j'avais du mérite, quelque » fortune et plus d'âge... Mais c'est trop de dispro-» portion ! » Je me tus. On voulut me faire expliquer. — « Je le voudrais, mais je sens que cela m'est » impossible. » Et je ne parlai plus, parce que mon père ne jugea pas à propos de me l'ordonner. On dîna, et nous partîmes.

Je marchai seul pendant toute la route. Mon père, le plus excellent des hommes, vit bien qu'il ne fallait pas me contraindre. Je traversai les bois ; je passai devant Laloge, sans même songer à Marie-Jeanne ; ce ne fut qu'après mon arrivée à la maison paternelle que je me rappelai cette jeune fille. « Ha! » m'écriai-je douloureusement, « je n'aime que Jean-» nette ! »

Mon dessein fut néanmoins ensuite de m'attacher à Marie-Jeanne et d'oublier Jeannette Ronsseau par l'absence. Nous étions en automne : je voulais m'accoutumer aux travaux champêtres, tandis que mon père, formant de tout autres projets, allait à Auxerre, sans m'en parler, et prenait des arrangements avec Chambonnet. Ma mère, de son côté, fit aussi le voyage d'Auxerre, pour me racheter des livres, tels que des Dictionnaires de Joubert et de Boudot, le *Gradus ad Parnassum*, mon cher *Térence*, que je lui recommandai principalement, *Justin*, *Virgile*, et quelques autres. J'étudiai donc par délassement, et je travaillai des mains par raison. Je *me rompais* à battre à la grange, comme les batteurs, et je fis tout, hormis vanner. L'hiver on défricha un terrain

inculte, pour y planter de la vigne; j'accompagnai les *journaliers;* je pris ma ligne comme eux, et je *tins-cou* tout le jour. Je sentis, au bout d'une semaine, que je devenais infatigable, moi qui me lassais auparavant après dix minutes de travail. On me laissait faire, chez nous, attendant que de moi-même je me dégoûtasse du travail. On se trompait; mon parti était pris, et cependant j'étudiais tous les soirs, ainsi que les fêtes et dimanches. Je dois sûrement à ces huit mois d'exercice la forte santé dont j'ai joui, jusqu'aux violentes secousses, de deux genres, qui l'ont détruite...

Je n'oubliais pas Jeannette; sans que je m'en doutasse, son souvenir était immortel, mais je voulais aimer Marie-Jeanne. Tous les dimanches, lorsqu'elle venait à la messe, avec sa famille, je les allais chercher pour dîner. Ils acceptaient souvent; mais comme ils avaient à Sacy beaucoup de proches parents; que d'ailleurs, ils avaient meublé la maison achetée de mon frère Boujat, ils n'acceptaient pas toujours, et ils m'emmenaient quelquefois chez eux. Ce fut dans une de ces occasions que Pascal me fit donner par sa sœur le contregage que j'hésitais à demander. Ce fut alors que je me crus engagé et obligé de renoncer à Mlle Rousseau... On nous laissa seuls, depuis le dîner jusqu'à vêpres. Je fus très tendre, et Marie-Jeanne encore davantage (1). Alors,

---

(1) Un faquin, nommé l'abbé Simon, qu'on avait donné pour censeur à mon petit roman, LA CONFIDENCE NÉCES-

pour m'engager irrévocablement, je voulus... en faire mon épouse... Elle ne s'y refusa presque pas... Être-principe! de quelles délices tu as accompagné l'union des deux sexes!... Je fus, pendant six mois, c'est-à-dire depuis Novembre jusqu'à la fin d'Avril 1751, autant heureux que pouvait me le permettre le souvenir de Jeannette. Mais, à cette époque, tout changera... Pendant l'hiver mon père passait beaucoup d'actes; c'était le temps des mariages et des ventes : il m'en fit faire les expéditions. J'étais charmé de lui servir de clerc; cela préparait les habitants à voir son sucesseur. D'un autre côté, vers le Carême, mon père alla chez M. Chambonnet, qui nous avait remis à ce temps pour me prendre. M. de Caylus était dans son palais épiscopal; mon père, après avoir terminé avec M. Chambonnet, alla saluer le premier pasteur, qui lui parla de mes frères, en les louant beaucoup! Il fut ensuite question de moi. Le prélat marqua de l'éloignement pour le projet de mon père de me faire étudier; il lui conseilla de me donner un métier. Edme Restif s'en revint très indécis, surtout très fâché d'avoir été chez le prélat!

Tandis qu'il hésitait, le temps, qui jamais ne s'ar- 1751

SAIRE, voulut en faire supprimer le manuscrit, parce qu'il n'y avait point de filles comme ALICE et BETTY. Monsieur l'abbé, depuis chanoine de Saint-Quentin, j'esquissais dès lors mon histoire : Betty était Marie-Jeanne; Alice, Julie; Jeannette, les Marguerites, tout ce que j'avais désiré. C'est ici la fable du farceur Athénien et du cochon.

rête, déployait ses ailes et suivait sa course rapide. Nous étions au 1er de Mai 1751. Contrarier l'évêque, c'était m'en faire un ennemi; me laisser perdre ma jeunesse, faire de moi un paysan, mon père ni ma mère ne pouvaient digérer cette idée. L'un se souvenait des avis de sa sœur Madelon, si justement respectée, qui lui répétait toujours : « Je vous recom- » mande mon neveu Nicolas! ce n'est pas un en- » fant à garder au coin d'un buisson! il faut le faire » étudier et il volera plus haut que vos deux autres ; » à moins qu'on ne lui rogne les ailes... » Enfin, il se souvenait du jugement de M. Jean Restif... L'autre (ma mère), se rappelait les conseils de son digne père, Nicolas Ferlet : « Si vous prenez garde à cet » enfant, il sera l'honneur du nom de son père et du » nôtre; il nous célébrera tous; car il aime ses pa- » rents d'une tout autre force que les enfants que » je connais. » Et le bon vieillard avait répété ces avis en mourant. Il ne pouvait donc entrer dans la tête ni dans la pensée de mon père et de ma mère, que je fusse laboureur. Ils s'agitaient, ils se tournaient de tous côtés, lorsque le hasard ou plutôt l'attention que j'avais excitée dans Mme Parangon au voyage dont j'ai parlé, leur offrit une ouverture inattendue.

Avant que de m'en parler, mon père me dit un jour : « Hé bien, Nicolas? que dis-tu des travaux de la » campagne? — Ils sont durs, mais je m'y accou- » tumerai, mon père. — Ce n'est pas trop la peine, » mon dessein n'est pas de te garder au coin du

» buisson. — Ha! mon père! à présent je préfère
» votre état à tout autre. — Moi, je ne le préfère pas
» pour toi; faut-il que je me conforme aux vues de
» mes premiers enfants, quand elles sont désavanta-
» geuses aux seconds? Non, non; je vous aime tous;
» je suis à tous votre père. Je vous excuse tous; hé!
» qui vous excusera, si votre père ne vous excuse
» pas?... Nicolas, mon fils, je ne te ferai pas de
» reproches sur tes fautes passées : tu en portes la
» peine, et je ne reproche jamais ce dont on souffre.
» Sans tes fautes, tes frères aînés te poussaient dans
» les études : Ils avaient déjà l'agrément de M. de
» Caylus, pour te les faire achever au séminaire; au
» lieu qu'ils sont parvenus à t'empêcher de les con-
» tinuer. Mon père, » (il se découvrit) « que Dieu
» ait son âme!... n'aurait parlé ni aux aînés, ni au
» cadet, avec la modération que j'emploie; il vous
» aurait tous fait trembler, et la moindre malice
» aurait été autorativement punie : qui eut osé lui
» résister? Sa paternelle puissance ressemblait à la
» puissance de Dieu même (si l'on peut comparer),
» et il l'exerçait par la foudre... Moi, je sens que je
» n'en aurais pas la force : je n'ai ni le courage, ni
» la dignité, ni le mérite de mon honorable père.
» Il me fut sévère, qu'il en soit béni! sa sagesse sur-
» passait la mienne; car je l'en ai toujours aimé et
» respecté davantage! (1)... Je suis donc une autre

(1) Grand Dieu! quel fils!... Amis lecteurs, ce fut celui que tant d'entre vous ont si légèrement improuvé, qui le

» route, par impuissance de suivre la sienne; car
» chacun a son caractère... Quand mon père sut que
» j'avais pris un bouquet à une fille de Nitry, sans me
» rien dire, le lundi matin, comme j'étais déjà monté
» sur un des chevaux pour aller à la charrue, il me
» demanda mon fouet, dont il me donna trois coups,
» qui coupèrent la chemise et la chair. Il me le
» rendit, en se disant à lui-même : « Vous serez
» amoureux!... » Je n'en agis pas ainsi, mon fils
» Nicolas! mais je te dis qu'il ne faut pas songer à
» prendre femme avant d'être homme, et de la
» pouvoir nourrir. Marie-Jeanne est une aimable
» fille, mais elle est bien jeune, et toi aussi! Mon
» dessein n'étant pas que tu restes à la culture de
» la terre, mais de te mettre en apprentissage, soit
» de commerce, soit de quelque art, à la ville
» d'Auxerre, ou même à Paris, mais je penche pour
» Auxerre, une fille de village ne se trouverait plus
» un jour les manières qui te conviendraient; car
» j'ai été dans les villes et j'en connais les manières,
» et je sais combien elles sont différentes de celles
» des villages! Ainsi donc je te dirai que M. Ladrée,
» l'huissier de Vermenton, nous a l'autre jour parlé
» de M. Parangon, imprimeur à ***. C'est chez lui
» que nous pensons à te mettre; il a épousé la fille
» d'un ami; tu seras doucement; c'est une profes-

---

forma : lui, il a formé ses enfants à votre manière; vous avez lu sa vie; vous lisez la leur. Jugez-le, jugez-les; jugez Pierre Restif, jugez-vous!

» sion honorable, où ce que tu as fait d'étude ne
» sera pas perdu... Mon enfant, tu parais aimer les
» travaux de la campagne; mais, outre que tu as
» encore ici trois frères plus jeunes que toi, et trois
» sœurs, sans compter les aînés, je ne te trouve pas
» ce qu'il faut pour soutenir un travail aussi pénible,
» que mon digne père ne pouvait supporter et qui
» m'a cassé avant le temps. Je fais pour toi ce que
» je voudrais qu'on eût fait pour moi : j'aurais été
» plus heureux à la ville avec Mlle Pombelins, dont
» tu m'as entendu parler. Tu pourras trouver un
» parti égal, ou approchant, un jour, en te com-
» portant bien. Tu as vu la plus jeune des cadettes
» de Mme Parangon; elle sera beaucoup plus riche
» que ses sœurs; elle est belle, surtout bien élevée,
» et j'ai des raisons pour croire que tu pourrais es-
» pérer un jour d'avoir cette plus jeune, supposé
» que tu deviennes ce qu'il faut devenir pour cela.
» Ainsi, mon enfant, ne songe plus à la campagne.
» Je suis père, je dois me servir de ma prudence
» pour diriger mes enfants, et leur donner l'état qui
» leur convient mieux. Tout ce que tu pourrais
» avoir de mérite, ne servirait de rien au village, ou
» très peu, les liseurs et les spirituels laissant leurs
» champs en friche quand ils se sont dégoûtés du
» travail. A la ville, au contraire, ces mêmes choses
» serviront à te pousser... Voilà ce qui me déter-
» mine. Si tu étais constitué comme ton frère Bap-
» tiste, avec ton même goût pour la campagne, tu
» resterais au village, tu épouserais une fille du

» pays, Marie-Jeanne, si tu étais pour demeurer à
» Sacy : ta cousine Simon, si tu étais pour demeurer
» à Nitry ; je tâcherais de te guider, pendant le temps
» que j'ai encore à rester sur la terre, et tu ferais
» peut-être une bonne maison. Tu sais ce que
» m'a dit l'avocat Restif (1); son discours m'est
» toujours resté dans l'esprit. J'ai suivi ses con-
» seils pour moi : moi je suivrai aussi ce qu'il m'a
» dit à ton sujet, le digne homme! Ma bonne
» sœur (Dieu la conserve!) m'a toujours conseillé de
» ne pas te laisser au village. Le digne homme

---

(1) Revoyez la page 206, tome II ; mais voici ce discours tel que mon père me le tint la seconde fois : « — ... chez qui » j'ai été clerc une année en deux hivers. C'est ce qui me » détermina à m'adonner aux travaux de la campagne, dont » j'avais pris l'habitude avant d'aller à Paris. — Restif, me » dit-il, tu as du bon sens, mais peu d'esprit ; tu n'es pas » propre à ma profession, mais tu pourrais être un honnête » procureur qui mourrait de faim. Tu m'es cher, parce que » tu portes mon nom, autant et même plus que Charruat » D'Aiguesmortes, qui m'est plus proche que toi, car il m'est » germain, et tu ne m'es qu'issu de germain ; je t'avancerais » encore plus volontiers à cause de mon nom ; mais Charruat » a ce qui te manque. Tu n'en seras peut-être que plus heureux. » Ne jalouse donc pas le lot de ton cousin. Si tu ressemblais à » ton père, je sais bien ce que je ferais de toi ; j'ai deux fils » encore jeunes ; tu sais comme je les aime en père ; je te » mettrais avec eux et à leur tête ; tu leur servirais d'exemple » et de guide, en étudiant avec eux ; et tel serait mon vœu, » que le même bien que je leur ferais comme père te fût » fait. Et peut-être un jour, la plus grande gloire de mon » nom viendra-t-elle de toi... Mais ne pensons pas à la » gloire ; l'honneur seul peut être ton lot, et l'honneur sans » la gloire vaut mille et mille fois mieux que gloire sans » honneur. — Voilà ce que me dit le digne avocat Restif. »

» Nicolas Ferlet parlait de même : je ne veux pas
» aller contre ce que je crais et contre ce que mes
» plus respectés parents et alliés m'ont conseillé;
» car M. Droin des Villages, mon digne parent, m'a
» parlé tout comme eux : nous irons le voir avant
» ton départ. Il faut donc prendre un parti con-
» forme à ta capacité. Mes fils, tes frères aînés,
» t'ont jugé mal; et l'un, qui est le plus capable,
» s'est comme rétracté; ils ont pris une ébullition
» des sens pour le vice; ils se sont trompés; moi,
» ton père, je te juge mieux. Mais laisse là toutes
» tes petites amourettes de village, car je t'en sais
» plus d'une... Ce sont des enfantillages qui te nui-
» raient. Non que je méprise celles que tu aimes!
» ce sont de bonnes et vertueuses filles; mais toi, tu
» n'es pas assez grand travailleur, ou, si tu as le
» courage, pas assez fort, pour être père de famille
» à la campagne. Crais-en ton père, qui a tout
» éprouvé, qui a vu bien des jeunes gens comme
» toi se marier, se ruiner et languir, après avoir
» jeté quelques fleurs de courage... J'estime Marie-
» Jeanne et Mlle Jeannette Rousseau plus qu'on ne
» saurait dire; je les connais mieux que toi, par les
» personnes qui doivent les connaître. Et plût à
» Dieu que tu fusses riche de patrimoine! Je te
» dirais : Prends celle des deux qui est la plus sui-
» vant son cœur; car avec femme belle, pieuse et
» bonne, tout va bien. Mais quand on est pour
» demeurer à la ville, il faut prendre une fille de
» ville pour femme. Outre qu'il peut se trouver des

» occasions, comme celle que j'ai trouvée, et nous » en avons quelque espérance : M. Ladrée nous a » paru comme parler de la part de Mme Parangon, » l'autre jour, pendant que tu étais à Laloge... Car » Mme Parangon a su par M. Gallereux, chirurgien » à Courgis, que tu n'étais plus chez tes frères, et » elle a parlé à M. Ladrée pour qu'il nous parlât, » ayant dessein, par amitié pour nous, de te voir » entrer dans la profession de son mari. Et elle t'a » vu à Vermenton, au jour que tu fus chez M. Col- » let pour des lettres et pour parler au frère aîné; » tu lui convins, encore que des demoiselles qui se » trouvaient là, et des clercs, Monestot et Mogeot, » se moquassent de toi, parce que tu étais honteux » et timide, ce que j'approuve : la hardiesse ne » vient qu'assez tôt à la jeunesse, et c'est à la timi- » dité qu'on connaît l'esprit. Ton frère Baptiste est » un gros sans-souci, hardi par bonté ou par épais- » seur d'esprit; ta sœur Geneviève est hardie par » vanité, à cause des louanges dont on l'a gâtée » trop tôt; et j'en augure mal de son esprit. Tu es » timide, toi, faute d'usage, et parce que tu sens ce » qui te manque en mérite, en science, en talents, » en beaux habits. Je suis sûr que je devine? — « Oui, mon père, » répondis-je, voyant qu'il m'interrogeait. — « Je ne te dirai pas de vaincre autre- » ment ta timidité, que tu ne peux la vaincre, c'est-

(1) Voyez sous ma VIIe EPOQUE le trait de M. Bourgeois et de ses filles ; il confirmera ce que dit ici mon père.

» à-dire par l'acquisition de tout ce qui te manque...
» Ainsi, nous irons au premier jour à Vermenton,
» chez mon excellent ami le notaire, pour y voir
» M. Parangon, son gendre, qui vient au mariage
» de Mlle Jacquette, sa seconde fille; il ne reste
» plus que Mlle Fanchette, qui a bien quatre ou cinq
» ans moins que toi. Je te parle en père et en ami,
» non en maître, attendu que voilà que tu te fais
» grand et que tu raisonnes. Ainsi, tu m'entends
» quand je te dis qu'avant de faire une maîtresse, il
» faut avoir un état, et qu'avant de songer à en faire
» sa femme, il faut avoir du pain. Nous ne sommes
» pas comme les enfants des rois et des seigneurs,
» qui dès seize ans n'ont souci que de se reproduire,
» en faisant des enfants qui auront leur pain cuit.
» Nous autres, il faut le savoir gagner. Et ce n'est
» pas un sort dont il nous faille plaindre! Ce sont
» les travailleurs qui font l'État, que les riches gou-
» vernent; mais qui gouverner, sans nos pareils?...
» On vit du travail de nos bras, quelque grand sei-
» gneur qu'on soit; et si le grand a sa gloire, par les
» occasions éclatantes, le petit, comme nous, a son
» honneur, non moins solide, par son utilité. Ne
» rougis donc jamais d'être un travailleur, mon fils,
» dans l'état où la Providence t'aura mis; mais rou-
» gis, meurs de honte, si jamais tu vivais en intri-
» gant, aux dépens des autres!... Mais cela n'entre
» pas dans ton caractère... Quand j'étais à Paris,
» chez mon procureur, M. Molé, j'avais ces prin-
» cipes; je mettais la main à tout, et l'on m'aimait.

» Mes camarades se moquèrent d'abord : j'y fus
» sensible; car, dans notre famille, on n'a pas le
» sang pourri; mais j'attendis une occasion à mon
» avantage de les servir eux-mêmes dans le besoin.
» Alors l'un dit à l'autre : — Sais-tu ce que m'a fait
» Restif? — Oui, je l'ai vu. — Qu'en dis-tu? —
» Que ce garçon-là gagne à être connu. — Oui, oui,
» dit le maître clerc, qui avait de l'esprit, et qui
» m'estimait; mais il a fallu qu'il vous rendît ser-
» vice à vous-mêmes, pour que vous vous en aper-
» çussiez! Quand il en a rendu à Monsieur, à Ma-
» dame, à Mademoiselle Molé, à moi-même, cela
» ne vous touchait pas, et vous avez traité sa bonté
» de bassesse; elle n'est bonté que depuis que c'est
» vous qu'elle oblige. — Ces mots firent effet, et je
» fus aimé de ces deux bons camarades... Quand tu
» en auras, à la ville, fais de même, mon cher en-
» fant, car il est beau et consolant d'imiter son père
» dans le bien! Tu as mille fois entendu dire à ta
» mère qu'elle a été bonne et chérie de toutes les
» personnes qui ont eu relation avec elle, suivant la
» situation où elle se trouvait dans sa jeunesse, qui
» souvent n'a pas été gracieuse; car elle était orphe-
» line de mère, et son bon père était ruiné. On est
» sujet à tout le monde, quand on est pauvre. Tu
» sais comme elle est vive? et cependant elle fut si
» bonne qu'il n'était question que de son mérite,
» quand Mme Boujat, première femme de son pre-
» mier mari, la voulut avoir : cela te prouve qu'être
» bon est une bonne recette et qu'il la faut em-

» ployer. Rien n'est bas que l'orgueil, qui consiste
» dans l'inutilité... Si un maître vous commande
» une chose, il varie le ton, suivant ce que c'est. Si
» une action basse et servile, il vous prie, car il
» sait que vous n'êtes pas valet : le refuserez-vous?
» Non, puisque c'est un plaisir d'ami. Si une chose
» de votre devoir d'élève ou d'apprenti, il com-
» mande quelquefois durement; mais il serait indi-
» gne de s'y refuser; car il faudrait renoncer à toute
» subordination!... Ainsi ne refuse jamais rien,
» quelle que soit la chose que tu pourras faire, et
» tout sera noble, en pensant : Mon maître repré-
» sente mon père et ma mère; hé! ne ferais-je donc
» pas cela pour eux?... Au reste, ceci est général :
» chez Mme Parangon, fille de mon ami, tu ne seras
» pas humilié outrageusement, comme quelquefois
» le sont les apprentis des villes. Mais pourtant
» faut-il être préparé à tout souffrir; et il faut songer
» que l'apprentissage est un temps qui passe, et ne
» laisse aucune trace de servitudes, ce n'est que dans
» l'état d'homme qu'il ne faut rien faire d'ignoble,
» s'il est possible, et maintenir sa dignité, parce que
» c'est l'état permanent. Sois donc prudent et sage,
» mon fils Nicolas, et ne songe qu'à te perfection-
» ner dans l'état d'imprimeur, dès que tu y seras
» entré; car c'est un état noble et relevé, si je m'y
» connais, où l'on peut acquérir bien des connais-
» sances utiles!... Et Dieu veuille, mon enfant,
» t'y conserver dans sa sainte crainte, afin que tu
» ne fasses en ta vie rien que d'utile au bien des

» hommes, t'éloignant de tout ouvrage corrompeur !
» Et je te donne la bénédiction paternelle. Que
» Dieu te bénisse et te conduise à jamais dans ses
» sentiers ! que son saint ange t'accompagne, comme
» il accompagna le jeune Tobie, et que ses saintes
» lois, toujours présentes à ton esprit, ne faillent
» jamais de ta mémoire ni de ton cœur ! Amen ! »

Tels furent les sages avis que me donna mon père ; je les ai fidèlement et scrupuleusement rapportés, car jamais ils ne sortirent de ma mémoire ; mais ils sont quelquefois *saillis* (1) de mon cœur.

Dès le lendemain, je cessai de me livrer aux travaux champêtres. Je repris mes études, à l'aide des livres dont j'ai parlé, que ma mère m'avait apportés d'Auxerre. J'avais de plus les *Métamorphoses* d'Ovide, que je m'occupai à traduire ; car je dévorais la traduction de mon *Térence*, qui était en page de regard. J'aidais cependant ma mère au jardinage, à mes heures de loisir, et je m'occupais de la basse-cour sans honte, n'espérant plus d'être un vrai laboureur. Mais j'étais triste. Je n'aurais pu oublier Jeannette qu'en m'occupant de Marie-Jeanne. Les frères de cette aimable jeune fille ne m'avaient pas négligé ; tous les dimanches, ils venaient s'amuser avec moi à la maison, où ils étaient reçus en amis. Les politesses de mon père leur persuadaient que les vues désirées seraient facilement remplies. Je les reconduisais souvent jusque chez eux, après avoir

(1) *Saillir*, sortir, d'où *saillie, seuil* de porte, etc.

soupé, et ils me ramenaient jusqu'à la Fontaine, où nous nous séparions. Marie-Jeanne, timide, sensible, se tenait à l'écart; depuis la circonstance dont j'ai dit un mot, nous avions peu d'entretiens ensemble, et je n'en étais que plus estimé du père et de la mère. Celle-ci particulièrement me chérissait et m'en donnait sans cesse des marques... O bonne et vertueuse femme! bénie soit ta mémoire! et faut-il que j'aie causé le malheur de ta fille bien-aimée! Je vous demande pardon de vos douleurs à toutes deux!...Mon père n'ignorait rien de ce qui se passait, si ce n'est un point; il savait que j'étais aimé; et ce fut ce qui lui fit hâter mon départ pour la ville. O Marie-Jeanne! vous avez été bien vengée!...

Le surlendemain des avis paternels, mon père et ma mère me conduisirent à Vermenton, chez le père de Colette, pour me présenter à M. Parangon. Je me trouvai fort timide; mais le désordre de la noce me fut favorable. Je vis Mlle Fanchette, et ce qu'on m'avait dit à son sujet m'empêcha de faire autant l'enfant que j'avais coutume, lorsque je me trouvais avec des demoiselles de ville. Fanchette avait douze ans, et elle me parut très jolie!... En ce moment parut Colette, environnée de cinq à six nymphes, dont une de Paris, très éveillée, une d'Auxerre, à figure imposante, et les autres du pays. En voyant Mme Parangon, j'éprouvai pour elle tous les sentiments que m'avait inspirés Jeannette, au désir près que Mme Parangon m'inspirait aussi; je

sentis mon cœur voler à elle. L'idée du bonheur, et celle de vivre sous ses lois dans sa maison, se confondirent dans ma pensée. Elle me regarda : ses beaux yeux, en se fixant sur moi, semblèrent ennoblir mon existence. Dieu! quel air majestueux et bon tout à la fois!... J'oubliai Marie-Jeanne et tout ce qui ne m'avait inspiré que des désirs; j'associai Jeannette à la céleste image qui se gravait dans mon cœur. Je tremblais de plaisir; rien ne m'intimida plus que la crainte de lui déplaire; je fus homme et sensé, au point d'étonner mes parents, surtout lorsque je fus environné des six demoiselles. La Parisienne seule me déconcerta un peu, par ses regards trop hardis et ses questions équivoques. Je rougis et baissai les yeux (or rien n'était plus à mon avantage). Les jeunes personnes en rirent; Mme Parangon leur dit fort bas : « Ha! si vous êtes à l'é» preuve de cela, je ne sais que penser de vous! » Un jour peut-être vous gémirez sous les sar» casmes d'un petit-maître insolent!... » M. Parangon étant alors entré, on me présenta. D'après l'air que sa femme venait de me faire prendre, il me donna vingt-trois ans; on l'assura que je n'avais que seize ans et demi. Mes raisonnements, tout ce que je fis, tout ce que je dis prit de la gravité. Colette avait fait un autre homme de moi, en un instant, d'un seul coup d'œil!... Heureuse et fatale passion, fus-tu de l'amour? fus-tu quelque sentiment plus noble encore?... Lecteur, vous prononcerez un jour; et je ne crois pas rester au-dessous de mon

annonce, en vous disant que vous allez voir des événements qui vous étonneront... Je fus accepté par M. Parangon, qui fixa le temps de mon entrée au mois de juillet.

De retour à Sacy, je n'eus plus besoin d'exhortation pour remplir les vues de mon père et de ma mère. Sentant que l'étude du Latin et du Grec m'était nécessaire, je m'y appliquais seul, sans maître, sans secours, lorsque M. Antoine Foudriat vint chez nous. Il vit mon ouvrage, nous en causâmes, et il finit par m'embrasser, en m'offrant tout ce qu'il savait, et surtout sa bibliothèque. J'allai passer chez lui une partie des journées, et je fis des progrès rapides : ce fut avec ce bon pasteur, le même qui m'avait vu naître, que je m'accoutumai, en moins de six semaines, à parler le Latin de la conversation d'une manière courante et facile, que j'ai toujours conservée. Il me donna seul une teinture de la rhétorique et de ce qu'on nomme les *humanités*; en même temps qu'il me consola de ce que j'ignorais de la mauvaise Physique et de la mauvaise Théologie, en m'en démontrant l'inutilité. « La Physique, vous l'étudierez dans le grand livre de la » Nature, et en voyant des gens instruits, en lisant » les ouvrages nouveaux sur cette matière, que » l'imprimerie va vous mettre à portée de connaître. » La Théologie, vous la savez mieux qu'un Dominicain, par l'Écriture sainte elle seule; mais vous » connaissez encore les Pères et vous n'oubliez rien. » Ne regrettez plus ni le séminaire ni le collège :

» vous avez la clef de la science, et vous y entrerez » quand vous le voudrez. » Ces sages discours me firent plus de bien que tout ce qu'on m'aurait appris de scolastique; je fus consolé, content: c'est une éternelle obligation que j'aurai au sage Antoine Foudriat. Il avait la foi du *Vicaire Savoyard*, car je l'ai peint d'après nature dans l'*École des Pères* (1). Mais qu'il était respectable et respecté!... Je le bénirai jusqu'à mon dernier soupir.

Mon père m'avait promis de me mener aux *Villages de la Rivière*, avant mon départ pour la ville, chez notre cousin Droin et chez les autres parents par alliance dans ce même pays, le berceau de notre famille; car il y avait encore un Droin qui portait le surnom d'un de nos ancêtres, l'*Homme juste*. Ce Droin avait douze enfants, tant filles que garçons, tous grands et bien faits, tous s'aimant parfaitement les uns les autres, tous nourris par leur mère, qui n'en avait perdu aucun: c'est la plus belle famille que j'aie vue! Nous avions encore aux *Villages* d'autres alliés, descendus de Restif dit *Tintamarre*, dont toutes les filles s'y étaient mariées aux plus honnêtes gens du pays; ainsi Droin l'homme juste descendait par sa trisaïeule du Restif l'homme juste.

Quelques jours avant celui fixé par mon père pour aller voir ces bons parents, on vit, sur le chemin de Nitry, un gros homme en manteau rouge,

---

(1) J'ai réimprimé ce portrait à la fin du IIe livre de la VIE DE MON PÈRE, 3e édition.

sur un gros et pesant cheval noir. Mon père était à la croisée; moi, je travaillais à la table. « Ha! » dit mon père, « voici mon cousin Droin! je le recon- » nais à son manteau, et surtout au pas de son » pesant cheval noir. » Il alla au-devant de lui, en me faisant signe de le suivre. Ce cousin ne m'avait pas vu depuis six ans, c'est-à-dire depuis mon enfance, et il m'avait toujours fait presque autant d'amitiés que ma bonne tante Madelon. Nous l'abordâmes à quelque trente pas de la porte-charretière. Nous lui aidâmes à descendre. Il embrassa mon père; puis me regardant : « — Quel est donc ce » grand garçon? » demanda-t-il. « — C'est mon » fils Nicolas. » Je venais de prendre la bride du cheval, et je baissais les yeux en rougissant.—« C'est » une fille modeste que vous me présentez là, mon » cousin! » dit le vieillard. « Approchez, mon jeune » Restif... Que j'aime cette timide modestie, telle » qu'on l'avait généralement, à son âge, dans mes » années premières! Il me la rappelle et me ré- » jouit!... » Et le bon vieillard avait les larmes aux yeux. Il me dit mille choses agréables; et m'ayant fait parler, il ajouta, en s'adressant à mon père : — « Il sera l'homme de la famille, mon cousin, » plus que votre fils aîné, dont vous êtes si fier, » vous qui l'êtes si peu! Celui-ci est plus modeste, » et il ira plus loin... Mais au peu qu'il vient de me » dire, je connais que jamais il ne sera riche... Vous » avez raison de le mettre à la ville! Je vois dans » son regard une supériorité sur les gens de cam-

» pagne, ce qui me fait croire que, naturellement, » il serait déplacé parmi eux. » [Je ne rapporte ces discours que pour marquer combien mon respectable père fut excusable de ne me pas avoir laissé laboureur : hélas! je n'ai pas lieu de m'enorgueillir de ce que je n'ai pas vérifié]... Mon père et ma mère (car nous étions arrivés à la maison) étaient transportés de joie d'entendre ainsi parler un parent renommé pour sa sagesse et son excellente judiciaire, dont on disait que c'était le *dernier homme des temps paternels*. Le vieillard ajouta beaucoup d'autres choses, comme : « — Je crois voir Pierre, » mon bon et honorable ami : voilà ses yeux pé-» tillants en dessous; et je me rappelle bien com-» ment il donna un jour sa Généalogie à des gen-» tilshommes des environs, qui avaient dit devant » lui : Vous autres roturiers, à peine vous connais-» sez vos grands-pères; et pour cela seul, il est in-» finiment glorieux d'être gentilhomme, en ce qu'un » noble conserve la mémoire de tous ses ancêtres » et de leurs faits. — Pour moi, dit Pierre Restif, » bien que roturier, si roturier je suis, je connais » très bien tous mes aïeux, depuis seize cents ans. » » Tous les gentilshommes qui étaient à sa table » (car il régalait qui voulait manger chez lui) le » regardèrent bien étonnés ! Il y a grande apparence » qu'il avait déjà entendu de semblables discours, » vu qu'il avait pris ses précautions : il avait tant » d'esprit!... Il ouvrit une armoire, celle où il ser-» rait les actes publics, et en tira de vieux parche-

» mins tout ratés (1), mais lisibles, écrits en Go-
» thique pour les premiers, dixième ou douzième
» siècles, et en autre écriture rapprochée de la nô-
» tre petit à petit, pour les quatre suivants; et il
» dit : Voici ma Généalogie, à dater de l'empereur
» RESTIF. — L'empereur Restif? interrompit un
» conseiller au Parlement de Dijon. Il éclata de
» rire, et tous les autres de même. — Il est cocasse!
» disaient-ils. — Pas si cocasse, messieurs, reprit
» gravement Pierre. M. le conseiller ne connaît pas
» l'empereur Restif, parce que je francise son nom;
» si j'avais dit l'empereur PERTINAX, qui est le
» même nom en Latin, vous l'auriez connu tout
» d'un coup... — Et il ouvrit un grand livre...
» Tenez, comme ceux-là » (voyant mes diction-
naires), « et peut-être le *mot* y est-il? » Je le lui
présentai aussitôt, ce qui frappa d'admiration mon
père et le vieillard, qui, n'ayant pas d'études, ne
pouvaient comprendre comment j'avais trouvé PER-
TINAX en un clin d'œil dans mon *Boudot*. Ils mirent
leurs lunettes, et lurent après MOI : *Pertinax*, rétif,
entêté, têtu; qui ne lâche pas... « — C'est précisé-
» ment ce livre-là ou un pareil que montra Pierre, »
reprit le vieillard. « Aussitôt le conseiller, parent du
» côté d'Anne-Marguerite Simon, votre mère, de-
» vint sérieux, et tous les autres ne rirent plus. Et
» Pierre, de ce ton imposant qu'il savait si bien
» prendre, lut sa Généalogie, que vous connaissez

(1) Rongés par les rats. (*N. de l'Ed.*)

» sans doute?... — La voici de sa main, ou plutôt » de la mienne, » dit mon père; « car je l'écrivis » entière sous sa dictée. » M. Droin la regarda et dit : — « C'est cela même, car je la reconnais... Tous » les gentilhommes suivaient des yeux Pierre Restif » lisant, et ils ne savaient que dire; car le parche- » min était ancien; l'écriture paraissait ancienne, » et muée d'âge en âge et d'encre différente; et ils » voyaient d'abord un empereur, un fils et une fille » d'empereur, et puis de grands personnages mêlés » à d'autres... Que le jeune cousin nous la lise, car » j'entendrai encore avec plaisir ce monument de » l'esprit et de la gaieté de mon bon ami et parent, » qui fut, en son temps, le plus agréable et hon- » nête convive de tout le pays. — C'est ce qu'il » fera, dès que nous aurons dîné. »

Au dessert, je lus la Généalogie, telle que je l'ai rapportée dans l'*Introduction*...

Lorsque j'eus achevé, je parus si surpris moi-même, que M. Droin se prit à rire, en disant : — « Hé! il pourrait y avoir du vrai là-dedans! car » enfin le jeune cousin vient de voir que PERTINAX » signifie RESTIF; et j'ai ouï dire à mes ancêtres de » père et de mère qu'on appelait autrefois les Res- » tif, Petinax, ce qui approchait de celui dont parle » Pierre. On prononçait encore anciennement » RECTIF, au lieu de RESTIF, ce qui signifiait » *homme droit et ami de la justice;* mais ce beau nom, » trop savant pour le peuple, s'est corrompu, par » l'habitude qu'on a prise de prononcer RÊTI, et

» l'usage où vous êtes tous de signer RÉTIF, en re-
» tranchant le c ou l's... Mais, ajouta-t-il d'un air
» de bonhomie, tout ne saurait être vrai dans cette
» Généalogie; c'est un jeu de l'esprit du cher pa-
» rent, qui en avait beaucoup! Et voilà son suc-
» cesseur. Puisse-t-il vivre plus longtemps que l'âge
» de quarante et deux ans qu'avait Pierre quand il
» est mort! » A ce mot, une larme mouilla sa paupière; et mon père les laissait ruisseler dans ses yeux, fort grosses, mais en silence et la tête découverte; *respectueuseté*, comme il disait, à laquelle il ne manquait jamais, lorsque quelqu'un ou lui-même parlait de son honorable père. [Pour moi, j'en ai quarante-neuf, en écrivant ceci en Décembre 1783; quarante-neuf et six mois le 3 Juin 1784, en recopiant, et cinquante-huit ans neuf mois le 18 Auguste 1793, en imprimant; c'est déjà seize ans neuf mois de plus que mon aïeul; mais je ne mérite pas de vivre autant que mon digne père]. « — Vous
» faites donc bien », continua notre parent en parlant de moi, « de le mettre à la ville; car possible il
» y réussira outre espérance conçue, et fera hon-
» neur à la famille dont il sort, à laquelle j'ai l'avan-
» tage d'appartenir doublement, par ma trisaïeule
» et par ma bonne et digne mère, Brigitte Restif,
» dont Madeleine Restif, votre excellente sœur, est
» le portrait. » Et le respectable vieillard, au nom de sa mère, ne put retenir ses larmes, qui coulaient majestueusement sur sa face vénérable, tandis que ses yeux fixaient le ciel, et que ses lèvres agitées

annonçaient que ce bon fils invoquait sa mère...

— « Mon cousin, » dit enfin mon père, « vos sages » paroles me confirment dans la résolution que j'ai » prise; et quelque obstacle qu'y veuillent apporter » mes fils de Courgis, je le surmonterai. — Mon » cousin, » reprit le vieillard, « il est quelquefois » beau à un père de changer d'avis aux sages repré- » sentations d'un fils prudent; mais ici, je ne vois » prudence aucune; et tel est mon avis qu'il ne faut » laisser Nicolas au village. Et j'espère qu'avant le » départ pour la ville, vous nous l'amènerez à » Annet-la-Rivière et aux autres villages limitro- » phes, pour lui faire connaître toute la famille » paternelle d'alliance; car on ne saurait aimer ce » qu'on ne connaît pas. Et je suis bien aise qu'il » voie ma pauvre fille aînée la paralytique (1), qui » ne peut venir; et le cousin l'*Homme juste*, qui » mérite le surnom, ainsi que ses douze enfants; » car ce sont là des gens à connaître. — Je vous le » promets », répondit mon père en lui serrant la main.

Voilà comme mon respectable père et ma digne mère furent confirmés dans leur projet de me mettre à la ville, projet qui les flattait déjà... Nous

---

(1) Cette cousine Droin était pleine d'esprit; elle avait été plus de trente ans paralytique. C'était la beauté, la décence, la vertu la plus aimable; elle charmait encore demi-vivante, et elle était l'âme de toute la maison. On mettait toujours la table auprès de son lit, et elle était le charme des convives fréquents qu'amenait son père.

allâmes aux villages, mon père et moi, la semaine d'ensuite. J'y vis la paralytique et le fils Droin, sauvage comme moi et plus encore, mais par dérangement de tête, à cause d'une maîtresse dont son père n'avait pas voulu faire sa femme. La vue de ce jeune homme me fut très utile pour me guérir : il me fit pitié... Nous fûmes reçus et nous soupâmes chez M. Droin l'aîné. Ce fut là que je vis un phénomène plus intéressant que celui de Scarron malade : une fille de trente ans, paralytique des jambes seulement, jusqu'au pli du genou inclusivement, belle et fraîche pour tout le reste, gaie, amusante, spirituelle... Après le souper, elle me retint par la main. Tout le monde s'éloigna. Elle me regarda en face, sans me rien dire. Je rougis d'abord et baissai la vue... Au bout de quelques moments, elle me tira vers elle et m'embrassa. Je tressaillis. — « Mon jeune cousin, » me dit-elle, « je viens de » lire dans votre cœur... Faites-moi souvenir un » jour de vous révéler un secret qui vous regarde... » Il serait trop tôt aujourd'hui; vous avez les sens » aussi éveillés que votre regard est modeste... » Par ce que j'ai appris, vous ferez le sort, heur ou » malheur, de trois personnes de mon sexe, si pis » ne faites encore; car vous avez une âme brûlante » qui en brûlera d'autres... Et l'une d'elles déjà ne » se mariera jamais .. Allez; car nous partageons la » faveur de votre visite, et d'autres vous doivent » coucher. » C'était l'*Homme juste*.

Le vieillard Droin nous conduisit lui-même :

— « Il faut être juste avec les justes, » dit-il à son cousin germain et cadet : « Je ne veux m'emparer » en entier de ces nôtres et communs parents, d'un » nom si vénéré de nous tous; je les vous amène, » afin que vous les hébergiez cette nuit, et que » demain au matin vous les fassiez déjeuner avec » toute votre nombreuse famille; car il faut que des » parents se connaissent, comme il convient dans » une famille honorable. » A ces mots, l'*Homme juste* (je crois encore voir sa figure respectable, douce avec gravité) s'avança vers mon père, lui prit la main, puis l'embrassa, en disant : « — Soyez le » bienvenu : c'est un jour de gloire chez moi que » celui auquel j'y reçois le fils de Pierre Restif et » son petit-fils! » Et en prononçant ce dernier mot, il m'embrassa. Ensuite se tournant vers sa femme, il lui dit : « — Ma chère Brigitte, appelez nos fils » et nos filles, à celle fin qu'ils voient le cher cou- » sin Restif de Sacy et son fils aîné, de Barbe Fer- » let de Bertrò, sa seconde femme. » La bonne dame Droin, après avoir salué mon père, et m'avoir embrassé, appela ses enfants, qui accoururent tous à sa voix, jusqu'à l'aîné, arpenteur, âgé de trente ans, qui entra le premier, une plume à la bouche, car il travaillait : « — Plaît-il, ma mère? » dit-il. Et voyant mon père, il courut à lui. Une chose qui m'étonna, c'est qu'il dit les mêmes paroles que son père, que pourtant il n'avait pas entendues, mettant *chez nous*, au lieu de *chez moi*; auxquelles il ajouta : — « Et Edme vaut bien Pierre, tout méritant que

» Pierre était... » (Et à moi) : « Vous sortez de » deux hommes dignes et respectés, mon cousin; » vous ne pouvez manquer d'en tenir. » A quoi M. Droin l'aîné dit vivement : — « Charles? Nico- » las, que tu vois, sera le portrait de Pierre; c'est » moi qui te le dis. — Je vous en crois, sans autre » examen et sans aucun doute, mon cousin, car je » sais que vous êtes un bon juge. » (Il le louait ainsi de deux manières, car le vieillard était juge d'Annet et des autres villages unis). « — Que n'a- » vons-nous ici, en cet heureux jour, les fils de » Jean Restif, avocat à Noyers! » reprit le vieillard. — « Ce fut un digne parent, » répondit l'*Homme juste*; « mais peut-être ses fils, de Vienne et de Gre- » noble, sont-ils trop riches pour être sensibles à » ces scènes de famille... » [Lecteurs, c'est dans ces entretiens que j'ai puisé le naturel qu'on a quelquefois trouvé dans mes ouvrages : je vous montre mes modèles.]

Je vis ensuite tout le reste de la famille: de grandes filles très aimables et surtout très modestes; les aînées m'embrassèrent, mais les cadettes n'osèrent m'approcher... Oh! mœurs innocentes et timides! que vous étonneriez à Paris, où les filles les plus jeunes sont les plus hardies!... Mais nous nous familiarisâmes tous un peu le lendemain à déjeuner... Pour ne pas omettre un trait qui peint les mœurs du pays, les filles de la maison nettoyèrent nos souliers à notre insu; mes sœurs le faisaient de même chez mon père aux hôtes étrangers

ou de la famille... Je revins très satisfait de ce voyage, pendant lequel mon père fut content de moi; car il le dit à ma mère, en particulier, à notre retour. Je l'avais également vu par les confidences qu'il m'avait faites, en m'apprenant qu'il avait été question de marier la paralytique à l'abbé Thomas, pour remettre le nom Restif dans le pays; mais que l'abbé ayant fait dépendre son consentement d'un vœu de chasteté mutuelle proposé à la future, M. Droin avait rejeté cette condition comme une sorte de sacrilège. On n'en parla plus; car Thomas fut alors à Paris, etc. Ma mère m'ayant fait compliment sur ma conduite avec nos bons parents, je répondis que je n'étais jamais timide ni sauvage, où je savais être aimé.

Nous retournâmes à Vermenton, ma mère et moi, quelque temps avant mon départ pour la ville. Elle m'acheta un habit brun complet fort propre, des bas de filoselle, les plus beaux que j'eusse encore portés, un chapeau et des souliers de ville. Pour le linge, on se contenta de mettre des manchettes de mousseline à des bouts de manche, afin que je les misse les dimanches et fêtes sur ma chemise non garnie. Tout étant ainsi prêt, il fut décidé que je n'irais pas faire mes adieux à mes frères, qui désapprouvaient cet apprentissage (dont ils avaient entendu parler par Michel Linard), encore que l'idée en vint de mon père lui-même, et que je partirais le 14 Juillet, de grand matin, ayant l'âne de ma tante Mairat pour porter mon bagage : cette bonne tante

devait le reprendre le lendemain, jour d'emporter les marchandises dont elle avait coutume de faire emplette à la ville.

La veille de mon départ au soir, j'allai faire mes adieux et mes remerciements à M. Antoine Foudriat, qui m'avait baptisé. Il me donna d'excellents conseils : car il m'avait toujours aimé, quoiqu'il l'eût souvent dissimulé avec Mme Rameau, pour ne lui pas donner de jalousie. Devenu grand, j'eus la satisfaction de me voir hautement préféré aux Rameau, dont l'épaisseur le rebutait. Le pasteur avait été élevé à Paris, au collège de *Sainte-Barbe ;* il connaissait la capitale ; il avait l'usage du monde, et ce fut en homme expérimenté, qu'il me parla des villes :

« Mon cher Nicolas », me dit-il, « il vous faut de » la douceur, de la patience et de la politesse, pour » le pays où vous allez ! Ne croyez pas que ce soit » comme ici, où chacun dit franchement sa pensée : » vous serez dans un pays où il faut savoir dissi- » muler, parce qu'on dissimulera même avec vous, » malgré le peu d'importance que vous y aurez » d'abord. Il faudra savoir dévorer les mépris ; car » on vous en marquera, ne fût-ce que parce que » vous êtes villageois, et parce que vous n'aurez » pas les vices de vos camarades. Mais soyez ferme ; » gardez vos vertus ; elles seront enfin respectées, » lorsqu'ayant pris l'usage et le ton du monde, » vous les aurez adoucies, polies et rendues respec- » tables aux yeux du monde. Je vous connais assez

» pour savoir que vous serez d'abord révolté de
» tout ce que vous allez voir. Ce premier coup
» d'œil est juste; c'est le véritable; tenez-vous-y.
» Vos yeux se fascineront ensuite; mais ils verront
» faux, je vous en avertis ! Vous aurez vu la vérité
» d'abord. La plus dangereuse séduction est celle
» des seconds commencements, parce qu'on admire
» tout, à mesure qu'on se façonne aux manières de
» la ville : le plus grand danger, c'est qu'on ne
» prenne les vices pour des manières, et des choses
» qu'il faut avoir ou faire à la ville. Mais cette
» illusion n'existe que jusqu'à la connaissance
» parfaite : avec la trempe de votre esprit, je suis
» sûr que vous mépriserez au bout de six ans ce que
» vous aurez admiré au bout de six mois. Mais
» cette admiration est longue ! préservez-vous-en !
» Si vous parvenez, sans vous perdre, à passer
» cette crise si fatale à tant de jeunes gens, je vous
» réponds de vous à vous-même, et le but de cet
» avis est de vous apprendre d'avance ce qu'on ne
» découvre qu'après. Comme vous allez être en
» apprentissage, par conséquent soumis, non seule-
» ment au maître, mais encore à ses ouvriers
» jusqu'à la fin de votre temps, soyez modeste :
» c'est le moyen de ne pas être humilié par votre
» devoir et par les autres; volez toujours au devant,
» et contractez l'habitude d'avoir exécuté bien et
» avec zèle tout ce qu'il est d'usage que fassent les
» apprentis. Votre diligence aura cet avantage,
» qu'elle ôtera à votre obéissance ce que celle-ci a

» de servile. Faites-vous aimer dès en entrant, afin
» que chacun soit disposé à adoucir votre sort; car
» si une fois vous vous laissiez haïr, on revient
» difficilement de la prévention, et vous souffririez
» longtemps ! Tout ce que vous aurez à faire ne
» sera pas fort fâcheux, parce que cela n'aura
» qu'un temps, et que vous aurez la perspective
» d'être obéi à votre tour : votre intérêt sera donc
» autant qu'aux ouvriers eux-mêmes de maintenir
» les droits de ces derniers sur vous, et d'éviter un
» *moïsme* malentendu. Rendez-vous habile dans
» votre état, afin d'y être considéré : il est toujours
» beau d'être, par son mérite, le premier de sa
» classe, quelle qu'elle soit. Pour un peu de peine
» qu'on se sera donnée en commençant un état, on
» se ménage une infinité de jouissances futures, au
» lieu des désagréments que dévorent à chaque
» instant le paresseux et le malhabile. Travaillez
» dès votre apprentissage, avec autant d'ardeur que
» l'ouvrier qui est aux pièces, vos devoirs d'apprenti
» observés, afin d'acquérir une diligence lucrative,
» et de vous trouver un des gros gagneurs quand
» vous travaillerez pour vous : car sans la plus
» grande diligence, un ouvrier est au-dessous du
» nécessaire, et regardé de tout le monde, même
» de ses confrères, avec une dédaigneuse compas-
» sion; il est peu considéré du maître, qui dans les
» cas pressés a besoin d'une main expéditive autant
» que savante. Quant aux mœurs, il est essentiel
» de les conserver à la ville; car sans mœurs, on y

» tombe au-dessous de la misère de la campagne.
» Il est plusieurs manières de les perdre ; le jeu, le
» vin, les femmes. Ne jouez jamais ; ne buvez que
» pour acccompagner raisonnablement le manger
» d'un homme sobre ; l'eau suffit pour satisfaire la
» soif, et le vin ne doit être qu'un fortifiant ajouté
» aux repas nécessaires. Évitez l'inutilité ; elle
» mène à tous les vices. Respectez les femmes, et
» vous ne serez jamais libertin ; souvenez-vous de
» cet avis : Respectez les femmes ! ne croyez
» jamais le mal que les sots et les malveillants
» diront d'elles ; n'approfondissez jamais leur con-
» duite, si ce n'est lorsqu'il sera question de vous
» marier, et alors même consultez quelqu'un de
» sage, qui examinera pour vous et avec vous.
» Enfin, souvenez-vous de l'honneur de votre fa-
» mille, qui est tel, que, dans le canton, elle jouit
» d'une sorte de noblesse, qui fait que chacun s'ho-
» nore de ses alliances avec elle. Il est vrai qu'elle en
» a eu de belles ! jusque-là qu'on prétend qu'une de
» ses filles, à une très ancienne époque, est entrée
» dans la maison d'Harcourt... Outre que jamais
» elle n'a reçu aucune tache. Si quelques mauvais
» conseils un jour venaient à vous tenter, que cette
» pensée vous arrête. Suivez les pratiques de la
» religion ; ne manquez jamais à faire vos prières
» journalières, apprises dans la maison paternelle ;
» car, outre qu'elles rendent à Dieu un hommage
» dû, elles vous maintiendront dans le souvenir des
» bons principes que vous ont donnés vos parents,

» ainsi qu'Antoine Foudriat votre pasteur et votre
» ami, qui vous aime comme son fils. Ne passez
» jamais un soir, sans examiner avant de vous
» mettre au lit, en quoi vous aurez profité ou
» détérioré pendant le jour; pour, dans le premier
» cas, avancer encore, et vous amender dans le
» second : car tout homme qui vit au hasard, et ne
» compte pas avec lui-même, vit en brute, et n'est
» pas digne de la raison que Dieu lui a départie.
» Observez que votre père, qui est un homme sage,
» compte souvent de ses affaires avec lui-même;
» c'est un exemple à doublement imiter. Craignez
» Dieu; et songez que la Religion est la perfection
» du lien de la société. Je ne vous dis point ici tout
» ce que vous diraient vos frères, plus pieux que
» moi sans doute; mais je vous dis : Un homme
» soumis aux lois civiles est lié par elles; un
» homme religieux est relié par de secondes lois,
» qui parlent à son cœur lorsque les autres lois se
» taisent, et qui le mettent continuellement devant
» son juge-père, qui est Dieu. Si quelqu'un voulait
» détruire en vous la Religion, comme il l'a détruite
» en lui-même, regardez-le comme un fou qui,
» monté sur une haute tour, en ferait abattre la
» balustrade sous prétexte qu'il est assez sûr de lui-
» même pour s'en passer : ou comme un autre
» insensé qui, se faisant descendre dans un puits,
» ne veut pas être attaché sous les aisselles, mais
» seulement par un doigt.

» Adieu, mon cher Nicolas! Vous allez avoir

» des peines : mais n'en auriez-vous pas ici ?
» l'homme a partout son fardeau à porter. Tâchez
» de faire honnêtement votre chemin, et pour vous
» y encourager, songez à la satisfaction que vos
» succès donneront à votre père et à votre mère.
» Ne soyez pas inférieur à vos deux aînés, ni même
» aux trois, y compris le pauvre cher Edmond
» Boujat, que nous venons de perdre (1)... Il serait
» dur pour votre mère, que ses enfants demeu-
» rassent au-dessous de ceux de Marie Dondène...
» Mais, adieu ; il est tard, et il faut aller reposer,
» afin de partir de bonne heure demain, avant la
» grande chaleur du jour. »

Tels furent les sages avis du respectable Antoine Foudriat, et ils me seront très utiles, comme on le verra bientôt.

Je m'en retournai chez nous pensif, les repassant

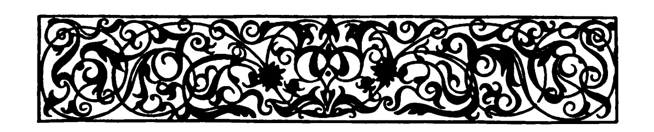
---

(1) Mon frère utérin Edmond Boujat le chirurgien, était mort l'année que j'avais quitté Courgis. S'il eût vécu, il s'ouvrait un autre ordre de choses pour moi ; car on voulait me donner non son état, à cause de la saignée, que je n'aurais pu faire, mais celui de la médecine. Je l'ignorais ; ce ne fut que longtemps après sa mort, et pendant mon apprentissage, que ma mère me montra les lettres de ce bon frère par lesquelles, indigné de la conduite de mes deux aînés paternels, il engageait à me pousser dans le Latin, afin qu'il pût se charger de moi ; promettant, vu le bon tour que prenaient ses affaires, de m'élever bien au-dessus de l'état qu'auraient pu me procurer ceux de Courgis. Il devait me donner les principes, et payer ensuite ma licence. Sa mort fut le second des malheurs irréparables qui ont bouleversé ma jeunesse.

dans ma mémoire, et je les répétai à mon père devant toute la famille, en soupant. Edme Restif le loua, en disant : — « Je sais combien M. Antoine » Foudriat est un homme sage, et un digne » pasteur : profite de ses avis. » Là-dessus, il se leva, et fut prendre la Bible dans laquelle il lut le chapitre de la *Genèse*, où Isaac bénit Jacob, puis Ésaü; ensuite il éleva la voix, et dit : « Mon fils » Nicolas, qui vas nous quitter demain matin, je te » donne, autant qu'il est au pouvoir d'un père, ma » paternelle bénédiction, afin que tu prospères dans » le monde, sans perdre l'honneur, la vertu, ni la » Religion. Ainsi Dieu te bénisse comme je te » bénis ! Amen ! » Toute la famille, qui était à genoux avec moi, répéta *Amen !* puis nous nous embrassâmes et chacun se retira.

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE





QUATRIÈME ÉPOQUE

MON APPRENTISSAGE. MADAME PARANGON

1751-1755

Non equidem totam possum defendere culpam;
Sed partem nostri criminis error habet.

Ovid. *Trist. III.*



trois heures du matin, le 14 Juillet, mon père m'appela : « Nicolas ? » (je crois encore l'entendre) « Nicolas ? » — Mon père, plaît-il ? — Mon fils, » je vois la petite pointe du jour. — Je me lève, » mon père. » Et je me levai, tout troublé, le cœur me battant : car j'étais arrivé au jour auquel je devais entièrement changer de vie; et le soir de ce même jour, je devais me voir dans un état différent de celui où j'étais le matin. Ces pensées m'occupaient en m'habillant. Ma mère me dit : « Mon » cher enfant, il faut partir matin, à celle fin que tu

» arrives de bonne heure ; car on ne sait ce qui
» peut retarder en route : il y a sept grandes lieues
» d'ici à la ville ! — Il arrivera devant midi, ma
» femme, » dit Edme Restif; « ainsi tranquillisez-
» vous. — Tant mieux, mon mari, et il évitera la
» grande chaleur, le pauvre enfant ! et l'âne de sa
» tante sera moins fatigué... » Je déjeûnai, en avalant deux œufs frais, et buvant un grand gobelet de vin blanc. Mon père lui-même sella mon grison; nous chargeâmes mes paquets, et... je partis trempé des larmes de ma mère. Pour mon père, il me reconduisit jusqu'au sommet de la montagne de *Vèzehaut*, et il ne me quitta que lorsqu'il fut grand jour, en me disant ces mots : « Nicolas! tu vas à
» la ville. Songe que tu y portes mon nom, qui est
» ici honoré, à cause de mon digne père et de tous
» nos ancêtres : aie cette idée présente en toute
» occasion. Il est trois choses que je ne suppor-
» terais pas sans crève-cœur : le manque de probité,
» la débauche, et le mariage avec une fille avilie par
» la servitude à la ville; ne l'oublie jamais. Le
» travail a toujours été aimé dans notre famille; et
» tu l'aimes, je ne t'en dis rien. Mais la ville peut
» corrompre le cœur, si l'on est par soi-même un
» mauvais sujet. Souviens-toi des louanges que t'a
» données le bon cousin Droin des Villages, et que
» toute notre famille de nom et d'alliance aura les
» yeux sur toi... Adieu, mon fils. Et que Dieu
» te bénisse, en ratification de ma bénédiction
» d'hier ! »

A ce mot, je me jetai à deux genoux, pleurant et baissant la tête. Et quand je me relevai, je vis mon père à plus de vingt pas; lequel se retournant, prêt à disparaître derrière les haies du chemin, leva les yeux et les mains vers le ciel pour moi.

Je me mis aussitôt à courir après mon bagage, dont le porteur avait toujours avancé, jetant néanmoins les yeux tout pensifs de côté et d'autre sur les terres de Laloge et de Courtenay, que je voyais de loin. Je donnai un regret à Marie-Jeanne... Je les perdis de vue en entrant dans le bois de l'*Hôpitaux* (1), que je traversai en cueillant des fraises; ce qui me réjouit, tant nos mouvements tiennent à peu de chose!... En débouchant le bois, dans les terres blanches qui sont derrière les Vauxgermains, il me prit un épanouissement de joie et d'attendrissement, causé sans doute par la vue d'un bel horizon, car il n'en fallait pas davantage; et je chantai mes adieux à Marie-Jeanne en larmoyant. Plus loin, vis-à-vis la

(1) La raison de ce nom est que la Commanderie d'Auxerre eut ce bois, des dépouilles de l'Ordre des Templiers, qui avaient un hospice, appelé *Hospitaux* par les paysans, situé à l'endroit désigné par la dénomination de *Grange-à-la-Sœur*. Sacy, quoique innommé dans l'histoire, était un bourg considérable, sous les Comtes d'Auxerre de la maison de Courtenay, qui le donnèrent à l'Évêque et au Chapitre d'Auxerre, excepté ce qui avait appartenu aux Templiers, le bourg avec ses alentours, ainsi qu'une ferme appelée *Bouteraie*. Les terres de Malthe furent affranchies; mais celles de l'Évêque et du Chapitre sont grevées de douze gerbes l'une. Un surnommé Restif était commandeur des Templiers à Sacy, lors de la suppression de l'Ordre.

corne du bois de *la Provenchère*, est une plaine environnée de taillis, dont l'aspect me retraça au naturel les tapisseries qui m'avaient si fort attendri dans le dortoir de Saint-Mayeul : les mêmes sensations se renouvelèrent, mais d'une manière plus délicieuse; je pleurais avec volupté. Ces idées me ramenèrent facilement à Courgis, surtout en voyant le chemin de ce bourg à Irancy, et je fus si vivement occupé de Jeannette, que cette idée, plus d'une année après, m'inspira des vers, dont je rapporterai le sens en leur lieu. J'avançais, admirant des campagnes solitaires que je n'avais encore jamais vues, et dont les sites agrestes et sauvages me ravissaient. J'arrivai ainsi dans le sombre vallon de la *Fée*, que les habitants prononcent la *Fâe*, où l'on éprouve une sorte de terreur religieuse. Sur la colline, était une vieille tour en ruines dite de la *Fée;* des genêts fleuris, que je voyais pour la première fois, bordaient la lisière; dans le vallon, la hauteur des arbres, l'épaisseur du bois faisaient presque disparaître le jour : dans les intervalles de quelques clairières, je retrouvais ces mêmes plantes fleuries que j'avais admirées sur la tenture de Saint-Mayeul : j'étais dans l'ivresse, car j'ai une âme qui jouit de tout. Cependant ensuite mon cœur fut serré : timide, comme je l'étais, je songeais malgré moi que j'allais vivre avec des inconnus, avec des gens de ville, qui m'avaient toujours effarouché. Je m'attristais, en sortant de la *Fâe*, lorsque l'idée de Madame Parangon m'encouragea : « Allons, » allons, Martin, » m'écriai-je, « marche vite; je

» voudrais déjà la voir! » Ah! que j'aurais été affligé, si j'avais su!... Mais il ne faut pas anticiper. J'arrivai à Saint-Bris avant neuf heures; je me reposai un peu; après quoi, je partis pour la ville, où j'arrivai à onze heures. (Voyez la première estampe du PAYSAN-PAYSANNE PERVERTIS).

Mon cher Lecteur!... quelle Époque de ma Vie, que celle-ci! Elle la coupe en deux parties, absolument différentes l'une de l'autre!... Me voilà mon maître pour les mœurs et pour tout le particulier de la conduite; moi, si contraint jusqu'à ce moment par mes frères, et même chez mes parents! Moi, qui ne regardais les femmes qu'en tressaillant, me voici dans une ville, dont les maisons ne sont pas isolées, comme le presbytère de Courgis, ou comme la Bretonne; elles se touchent, elles sont remplies de jolies filles (car en arrivant à la ville, la blancheur et l'arrangement me les faisaient toutes paraître jolies). Moi, dont les passions étaient si faciles à émouvoir, me voici au milieu de tout ce qui peut les embraser...

Je demandai la maison de M. Parangon, à M. Chambonnet, qui demeurait sur mon passage, et dont j'avais l'adresse; il me donna son fils pour me conduire. Arrivés devant l'antique Horloge, je l'admirai. Le jeune Chambonnet me fit observer une boule qui marquait les lunes, et qui était noire ou dorée, suivant le quartier, à peu près comme celle de la Sorbonne. J'étais émerveillé!... Enfin, j'aperçus la porte de M. Parangon. Chambonnet,

plus hardi que moi, m'annonça, tout en me présentant à une grande et jolie demoiselle, que, faute de lever les yeux, je pris pour Madame Parangon : mais je fus bientôt détrompé, en la reconnaissant pour une de mes rieuses, le jour que je fus présenté. Je déchargeai seul mes paquets, sans que la demoiselle me donnât la moindre attention. Je trouvai un peu dur qu'elle n'appelât personne pour m'aider ! Mais je me rappelai les avis que j'avais reçus. Chambonnet remmena Martin. Je ne savais ensuite que devenir, personne ne me disant rien, quand la grande demoiselle s'étant levée, mes paquets l'embarrassèrent. Elle s'écria d'un air de dédain : « Mais, est-ce qu'il va laisser ça là ?... —
» M...ad...dame, je ne sais où il faut le mettre ? —
» Par là. » Elle me montra une porte vitrée, qui donnait dans la cour. Alors une bonne et jolie fille, la cuisinière, me voyant entrer mes paquets, m'aida obligeamment ; et me montrant un cabinet au dessus des latrines, elle me dit : « Nous allons les monter
» là ; c'est la chambre des apprentis. » Et elle appela mon camarade *Boudard*, ainsi que le domestique *Tourangeot*, qui descendirent hâtivement. Ils m'aidèrent à ranger mes paquets, et m'offrirent, en s'en retournant, de me mener à l'imprimerie. Je les remerciai. Pour *Aimée*, elle me présenta des rafraîchissements, en attendant le dîner. La bonté de cette jolie fille me toucha vivement ! et je le témoignai d'une manière qui lui plut. Je voulais courir après le jeune Chambonnet, qui emmenait

Martin chez son père. M. Parangon, qui parut, m'en empêcha. J'allai le saluer. Il ne me dit que deux mots : « Vous voilà ?... Songez à faire votre » devoir. » Et il me tourna le dos. Comme on servait le dîner, la grande demoiselle me dit : « Garçon ? » passez à la cuisine. » J'allai dans la cuisine, au fond de la cour, sans que M. Parangon, si poli chez son beau-père, parût faire attention à moi. Le prote et les ouvriers descendirent. L'apprenti et le domestique vinrent auprès de moi. La cuisinière, en nous apportant le reste du potage, dit au dernier d'aller servir. Il avala sa soupe, et y courut. En mangeant, Boudard me dit du mal de Tourangeot. Aimée, qui méritait ce joli nom, me dit en riant : — « C'est un compliment pour vous, Monsieur Ni- » colas ; M. Boudard croit à votre discrétion. » Ce mot délicat me donna une bonne opinion d'Aimée. L'ordinaire était assez bon, j'avais grand faim ; je m'inquiétai fort peu de l'apaiser à la cuisine ou à la table du maître : au contraire, vu mon humeur, j'étais là moins gêné. En dînant, je demandai à Boudard, qui était de Vermenton, et fils de M. Boudard-la-Grenouillère, arpenteur, et ami de la maison paternelle, qui était la dame que j'avais vue, au lieu de Madame Parangon ? — « C'est Mademoiselle Manon » Gauthier, sœur de M. Gauthier de Préhy, dont la » mère était une Quatrevaux ; elle est cousine de » Madame, qui est actuellement à Paris. — A » Paris ! » dis-je douloureusement. « Mais M. Gauthier de Préhy est mon cousin à la quatrième. »

Tourangeot rentrait. — « Ho! elle n'en sait rien, car » elle vient de demander à Monsieur : Quel est... ce » garçon, qui vient d'arriver? M. Parangon a ré- » pondu : C'est un apprenti que mon beau-pére me » donne. » Pour moi, j'aurais été désolé que celle qui m'avait si mal reçu eût été Madame Parangon.

Après le diner, je voulus aller voir comment on soignait le Martin de ma tante. Simple et bonace comme je l'étais, je crus avoir besoin de la permission de Mlle Gauthier, et je la lui demandai en ces termes : « Plaît-il, Mademoiselle, que j'aille voir mon » âne?... — Allez, » me dit-elle en se moquant de moi; « il ne faut pas manquer aux égards qu'on » doit à ses semblables! » Je fus un peu déconcerté. L'on m'avait partout marqué les égards de la politesse, jusqu'à ce moment, et Mlle Gauthier était la première personne qui s'en dispensait; j'avais le cœur gros, je fus prêt à pleurer en chemin. A mon retour, ce fut pis encore; j'ouïs Mlle Gauthier, qui disait à M. Parangon : — « Et votre paysan, qui m'a » demandé la permission d'aller voir son âne! ha! » ha! ha! » Je n'entendis pas le reste.

Je montai à l'imprimerie pour la première fois : mon camarade Boudard m'en fit les honneurs. Mon air surpris, et plus neuf encore, fit rire les ouvriers chacun me donna son lardon, de la manière plus grossière, surtout la femme du compagnon Yeury, cousine de M. Parangon, très jolie blonde, un peu catin; et une certaine Manon Vernier, Parisienne, aussi cousine, fille d'un fondeur de caractères, qui se

trouvèrent là par hasard. — « Il durera longtemps! » dit la première. — « Pourquoi cela? » dit un ouvrier nommé Chenou. — « Ha! c'est qu'il a l'air tout » neuf! » répondit la Manon de Paris. On sent que je devais avoir le costume de paysan-abbé, qui prête au ridicule; mon air était naïf, ce que de pareilles gens devaient confondre avec l'air niais : un paysan ordinaire, avec cet air-là, paraît ce qu'il doit être, et tout est d'accord; mais le costume de *Magister* indique une sorte de prétention, qui contraste avec la naïveté du personnage... Ce n'était pas la seule raison de ce que j'entendais d'humiliant : dans toutes les professions, les compagnons ne voient qu'avec peine les nouveaux venus, qui doivent partager leur pain, et ils cherchent à leur donner tous les dégoûts possibles; c'est ce qui fait qu'un tiers au moins se retire, pour aller dans un autre état essuyer la même chose. Mais alors l'apprenti dépité s'aguerrit. « Quel monde! » pensai-je en moi-même; « mais M. Boudard de la Grenouillère, dont la » femme est de condition, y a bien mis son fils; » pourquoi n'y serais-je pas? Son père est estimé, » comme l'est le mien : il est même plus *Monsieur*. » Je me consolais ainsi tout bas, et je m'encourageais moi-même. Je considérais cependant, avec surprise, quelques-uns des ouvriers de la presse, faits comme des malheureux. Boudard, qui s'aperçut de mon étonnement, me dit à l'oreille : « Ce sont des dé» bauchés. » Comme je passais devant la presse de Chenou, cet homme, grand parleur, et petit ouvrier,

me prit la main, et dit aux autres : « Il aura besoin » de gants de fer. » C'était une attrape : mais mon nouveau camarade ne m'en instruisit pas.

Le premier ouvrage que me donna Boudard, en qualité de mon ancien, à qui ma première instruction était dévolue, ne me parut pas attrayant, à moi qui m'étais figuré que j'exercerais noblement un art distingué ; cet ouvrage fut de *faire les ordures*, c'est-à-dire de tirer des balayures les caractères tombés sous les pieds des ouvriers et qui étaient échappés à l'attention du balayeur (désormais ce ne devait être que moi), pour les *recomposer* ensuite, sans en faire des mots, puis les *distribuer*, ou les recaser. Ainsi, pour mon début, j'eus le nez dans la poussière, à peu près comme les cendriers de Paris... Ce fut alors que les principes que j'avais reçus de mes parents me furent utiles, pour embrasser tous mes devoirs avec courage, en détournant ma pensée de ce qu'ils pouvaient avoir de repoussant. Je songeai même au plaisir que j'aurais à raconter mes travaux devant ma famille assemblée, mon père, ma mère et mes six jeunes frères et sœurs, me glorifiant alors de tout ce que j'aurais fait de plus bas, afin d'étonner cette jeunesse et de la disposer à l'obéissance. Tout en nettoyant, je repassais les avis de M. Antoine Foudriat, et je me disais avec consolation : « Je m'y » conforme. »

J'ai dit que les apprentis sont soumis aux ouvriers, qui ne les ménagent pas ; j'avais donc autant de maîtres qu'il y avait de compagnous, et à peine

installé il fallut obéir à tous. Je n'étais presque pas un instant dans la journée sans recevoir des ordres inutiles, injustes, ridicules, quelquefois criminels; car non seulement il fallait être le pourvoyeur de tous les besoins, mais de toutes les fantaisies de trente-deux ouvriers, du maître, de deux femmes, de mon camarade et même du valet, qui me fit porter de l'eau à sa place; sortir pour aller chercher les déjeuners et les goûters, le vin avec lequel ils prenaient la *barbe*, du tabac, et le reste. Ce n'est pas tout, il fallait être le Mercure de ces Messieurs, porter leurs billets éroti-grossier-crapulo-doux à des maîtresses, que j'eusse rougi d'avoir pour mon compte... Et le mieux, c'est que lorsque ces Messieurs de la presse ne savaient pas écrire, comme le Limousin *Billom*, ou ne savaient pas dicter, comme tous les autres, excepté deux, il fallait écrire ou aller dire de bouche leurs douceurs grenadières, et les expliquer, tantôt à une blanchisseuse, tantôt à une cuisinière dans son lavier. Boudard avait été frotté par une certaine *Babet*, repasseuse, pour lui avoir rendu trop littéralement les expressions passionnées du Flamand *Rüttot*. Un apprenti était au-dessous d'un esclave (1), et censé n'avoir ni âme, ni senti-

(1) C'était encore pis aux pages ; les mauvais traitements que les *Anciens* faisaient éprouver aux *Nouveaux* sont inouïs. Ce qui regarde les apprentis est changé depuis la Révolution. Les ouvriers étaient Flamands, Liégeois, Limousins, Avignonnais, Comtois, Sénonais, etc. C'étaient des sacripants, tous fort sots, à l'exception du Comtois *Degout*, le plus

ment, ni pudeur; c'était un vil instrument, dont le compagnon faisait l'usage qu'il voulait, trop heureux le malencontreux élève, lorsqu'en lui commandant des infamies, on ne l'exposait qu'à l'une des trois

---

sournois, le plus fourbe, le plus fripon, le plus spirituel des hommes de cette profession que j'aie connu. J'eus l'honneur d'en être haï, dès mon entrée, et ce fut de sa part que j'essuyai les plus grandes mortifications. Il n'avait pas besoin de mon secours, ni même de mon service pour ses commissions, étant pour lors ami de *Mme Saint-Paul*, son hôtesse, qui volait son mari pour donner à son amant l'argent que celui-ci devait au premier. Et ce n'était pas une vieille, c'était une jeune et jolie femme; ce qui marque à quel point il avait su compléter sa séduction!... Les autres, dont les noms me sont présents, étaient *Bourgoin,* le prote, neveu de M. Bourgoin, le plus grand ami de M. Parangon et cousin d'une Manon, qui était l'amie de Colette, et... sa lieutenante... Un *Clisot*, ouvrier de presse excellent, quoique sot; marié, rangé; *Gonnet,* bon, brusque, brute, luxurieux; *Lapierre,* aujourd'hui *Lyre,* libraire à Paris, qui paraissait toujours ivre, sans l'être; *Geminique,* Liégeois, originaire de Suisse, bon enfant, mais ivrogne; *Rüttot,* ce Flamand faraud, beau, et de plus fort brutal; *Floriau*, bâtard d'évêque libertin un peu plus délicat; *Edme* le Convulsionnaire, depuis libraire à Paris, et mort fou à l'Hôtel-Dieu, après m'avoir enlevé le produit de trois ouvrages entiers, le *Pornographe*, les *Lettres d'une fille à son père* et la *Mimographe;* ce *Chenou*, que j'ai déjà nommé; *Courtois,* jeune Parisien très badaud, qui respectait malgré lui mon costume d'abbé; *Yeury,* doyen, mari d'une cousine de M. Parangon, très jolie, libertine un peu crapuleuse; *Lantrade,* Parisien, espèce de bouffon ivrogne; *Roland,* vieil ivrogne, mais bon; *Lapierre* le Parisien, vieillard dont la figure noble avait quelque chose de respectable jusque dans l'abrutissement de l'ivresse; *Taillepied,* jeune Parisien très neuf, frère d'un orfèvre de Paris; *Tresignies,* Flamand, garçon riche de patrimoine, toujours galonné, mais le plus grossier faquin, le plus cheval que j'aie jamais connu; *Francis,* espèce de gueux qui travaillait

alternatives, d'être rossé par les parents ou par l'ouvrier, pour avoir mal réussi, ou par le maître! Il pouvait être repris par la justice! Tous ces gens n'avaient pas la moindre notion des bonnes mœurs; et je n'en fus pas étonné lorsque je vis comme l'apprentissage était plus du vice, de la bassesse du cynisme le plus crapuleux, que de la profession. Mon camarade Boudard, d'un excellent caractère avant d'entrer chez M. Parangon, et qui le redevint à l'âge du parfait développement des facultés, était un petit monstre, qui avait l'écorce de tous les vices. Le Tartare Tourangeot avait aidé son maître à violer, à piller en Flandre; il nous racontait froidement comment son maître, un Jeaurat, de Vermenton, lui remettait quelquefois des filles de fermier, dont il s'était rassasié, quand il n'était pas à même de tirer une rançon des parents de ces infortunées; comment il avait voulu en épouser une, et comment il avait manqué d'être tué par la famille, quand les armées s'étaient éloignées. Ce Touran-

---

alternativement, pèlerinait et mendiait, excellent ouvrier de presse; *Colas*, petit Lyonnais fort neuf, aujourd'hui distributeur des caractères de la Fonderie Beaumarchais; *Fusier*, ancien maître Avignonnais, bel esprit, petit-maître Provençal. Le reste changea dans les premiers quinze jours, et comme je n'étais occupé qu'à nettoyer des tonneaux d'ordures qu'avait amassés Boudard, ou au magasin avec Tourangeot, je ne fis que les entrevoir. Et ce Tourangeot avait été Tartare, valet d'armée... Voilà dans quelle société tomba un jeune homme qui n'avait jamais vu que des gens honnêtes, bons, amis de la candeur et de la vertu!...

geot était le favori du maître, qui se proposait de lui faire épouser une ancienne servante appelée *Marie*, qu'il n'avait séduite qu'en lui donnant cette perspective. Boudard était au fait de tout cela, et ce fut une des premières choses qu'il m'apprit. J'étais dans un profond étonnement qui me donnait l'air de la stupidité.

Mais à peine ce jeune homme se vit-il délivré de l'esclavage d'être le dernier, qu'il se joignit aux ouvriers pour me tourmenter; il étudia mes faiblesses, mes ridicules, pour leur en faire part et me tourner en dérision; le Tartare même s'en mêlait. J'étais émerveillé que la sottise se moquât de moi, malgré ma supériorité sentie par elle et par moi-même. On sait qu'il est certaines épreuves, cruelles ou plaisantes, qu'on fait subir aux nouveaux-venus; c'est une espèce de *bec-jaune* qu'on leur fait payer. On avait coutume de persuader aux nouveaux apprentis qu'il fallait pour l'imprimerie des gants de fer. Sans être un sot, un jeune homme qui entre dans un état, où il entend journellement cent termes inconnus, peut croire que gant de fer est un terme technique. Boudard, à qui je me fiais entièrement encore, comme au fils de l'ami de mon père, fit songer à moi pour cette ridicule attrape. — « Il n'y » donnera pas ! » dirent les ouvriers ; « un garçon » de cet âge-là ! — Vous ne savez pas comme il est » *bêquiot !* » reprit mon perfide camarade; « il y » donnera. » Il vint donc me trouver à mes ordures, et me dit d'un air désintéressé : « Monsieur Nicolas,

» il faut aller chez le serrurier, porter cette *fris-* » *quette* (1) à raccommoder, et en même temps vous » vous ferez prendre la mesure pour vos gants de » fer, attendu que si vous veniez à être obligé de » travailler à la presse, vous pourriez vous estro- » pier. » Il me remit la frisquette, et je partis. Je commandai les gants au serrurier. « Ha! ha! » dit cet homme; « il faut donc que je vous prenne la » mesure? » Il chercha un morceau de tôle, y fit deux trous à chaque bout, le cercla autour de mon poignet, et à l'instant où je m'y attendais le moins, il y mit des clous, qu'il riva. « Allez leur montrer si » cela peut aller. » Je pouvais bonnemeut croire que ce bracelet était nécessaire, n'ayant encore pu examiner en détail tout ce qui concernait la profession. Je sortis. Mais en chemin il me vint un doute : « A quoi peut servir un cercle de fer au bras?... » Mais il l'a rivé! C'est une attrape, digne des » hommes grossiers qui la font. » Je l'ôtai difficilement, et je rentrai dans la maison. Mais je craignais tellement ces brutaux, que j'aimai mieux m'exposer à leur sot rire, que de manquer à quelque chose de nécessaire; je gardai le cercle à la main. Tous les ouvriers, et surtout le polisson Boudard, qui m'avait suivi, sans que je m'en aperçusse, et qui avait vu river les clous, m'attendaient aux fenêtres de l'impri-

(1) Cadre de fer assez léger, sur lequel on colle du papier, qu'on découpe aux endroits de l'impression; ce qui reste préserve du barbouillage.

merie donnant sur la cour. Aussitôt que je parus, ils se mirent à *donner la huée*, c'est-à-dire à frapper, comme dans les charivaris. Je ne doutai plus; j'entrai dans la tremperie, et je jetai le petit cercle dans la cave. On ne put s'apercevoir si je m'arrêtais, je montai aussitôt à l'imprimerie les mains libres... Les rieurs m'examinaient; Boudard était stupéfait... Je ne dis mot, et *ne pris pas la chèvre;* je me conduisis comme si de rien n'eût été, sans pas plus d'altération que s'il se fût agi d'un autre... Boudard, en véritable enfant, que des niaiseries occupent, alla chez le serrurier, pour s'informer. Cet artisan lui répondit : — « S'il l'avait, je le lui ai mis; s'il » ne l'avait pas, ou il l'a ôté, ou je ne le lui ai pas » mis. Par deux ou trois mots qu'il m'a dits, je le » crois plus rusé que vous, mon petit ami, qui » faites l'entendu. Allez, allez voir s'il ne se l'est » pas remonté au-dessus du coude. » Boudard revint fort en colère contre le serrurier; il rapporta son discours aux ouvriers, qui s'en formalisèrent, croyant qu'il m'avait instruit; ils menacèrent de lui faire ôter la pratique. J'eus alors la bonhomie d'avouer qu'on m'avait rivé un cercle de fer au poignet, mais que les ayant entendus rire en rentrant, je l'avais jeté dans la cave de la tremperie. — « Ho! qu'il est bête! » s'écrièrent-ils tous. — « Et plus bête encore de l'avouer! » dit la machine qui se nommait Yeury. Pour moi, qui savais le motif de mon aveu trop au-dessus de la conception de pareilles gens, un regard de dédain fut la seule

expression de ma pensée, et j'allai nettoyer mes ordures.

Le hasard me vengea de Boudard de trois manières. J'avais *fait* mes trois tonneaux d'ordures; j'appris ensuite ma *casse*. J'avais tiré prodigieusement de caractère, bossué, rouillé. Après l'avoir lavé, j'en remplis les casses des ouvriers pendant une ribote qu'ils firent. A leur retour, ils furent enchantés de trouver leurs casses pleines. Mais bientôt s'apercevant de la multitude des caractères rouillés et bossués, ils maugréèrent et m'auraient maltraité, malgré le prote, si le bourgeois n'était monté. On s'expliqua : le paresseux Boudard, qui avait entassé pendant une année ou deux son balayage, pour en surcharger son successeur, fut trouvé seul coupable et sévèrement puni. On me fit travailler au magasin, et Boudard, déjà libre et fier, retomba dans son ancien esclavage. Enfin, et ce fut ce qui le mortifia davantage, c'est qu'on nous fit composer ensemble sur les *Canons* Latins du Martyrologe qu'on imprimait alors. Il fallait accentuer. Dans mes huit pages sur vingt-quatre, pendant que Boudard en fit seize, je tombai dans quelques fautes typographiques, comme de mettre en deux ou trois pièces, les fl, ffl, ſi, ſſi, fi, ffi, ſt, ct, ſl, ſb; mais je fus exact pour tout le reste. Lorsqu'on eut fait l'épreuve, Boudard la descendit au maître. Ils lurent. Le maître, voyant une fourmilière de fautes, demanda où était mon ouvrage. Il le reconnut enfin à mes irrégularités de commençant. L'épreuve achevée, le sévère Paran-

gon montra mes huit pages à son ancien élève, lui donna de la feuille par le nez, et comme il sortait de la salle, il hâta sa marche d'un coup de pied. Mon camarade rentra en pleurant. Le prote lui demanda ce qu'il avait : « — Je suis battu pour ses » âneries, » dit-il. — « Cela me paraît surprenant ! » Le bourgeois sait bien que c'est la première fois » que Nicolas *compose*, et il ne doit pas s'attendre à » la perfection, encore moins s'en prendre à vous. » Boudard ne voulut pas montrer l'épreuve. Mais M. Parangon, qui connaissait l'orgueil enfantin de M. de la Grenouillère, le suivait en *catimini* : « Non ! » non ! » dit-il d'une voix terrible, à en juger par le tremblement de mon camarade, « ce n'est pas » pour les âneries de Nicolas, que j'ai corrigé ce » polisson, mais pour son ânerie personnelle, incu- » rable, son inapplication, sa paresse, son peu d'in- » telligence, sa nullité. » En même temps, il appela tous les ouvriers de la casse : « Distinguez-moi » là, » leur dit-il, en leur montrant l'épreuve, « l'ouvrage de l'apprenti d'un jour de celui de » l'apprenti de quatre ans ! » On le trouva tout d'un coup à mes fautes de novice, mais on fut surpris de ma correction ! — « C'est qu'il sait le » Latin, » disaient-ils entre eux ; car j'avais mieux fait qu'aucun des compagnons, Degout et Fusier exceptés. Cette petite scène me valut un certain degré de considération parmi les cassiers et même parmi les pressiers, qui prétendaient prouver par là que leur partie était plus difficile que la casse.

Mais que gagnai-je à la bonne opinion que je venais de faire prendre de moi ? Le voici. Dès que je passai pour intelligent, il me fallut écrire tous les billets doux de ces *messieurs*, et souvent les porter à leurs nymphes; et, en vérité, c'était une vilaine commission! Elles étaient laides, libertines, des conditions les plus abjectes. Le beau Rütot avait deux maîtresses : la plus jolie des Lucotes (car, dans ce pays, on féminise aux femmes leurs noms de famille), dont le père était bourrelier, et Mlle Douie, jeune personne charmante, fille d'une sage-femme. Celle-ci le pleura, mais lui donna son congé. Gonnet avait Tonton Lenclos, nièce de la femme Yeury, laquelle avait en outre le Prémontré Barbier, et depuis l'évêque Condorcet; aussi Gonnet avait-il pour maîtresses honnêtes une petite Julien, fille d'un pâtissier et fort nice, avec une demoiselle Trébuchet, qui le prit à son... nom. Pyre avait les deux sœurs Tartre, ouvrières en linge. Geminique avait Babet, couturière. Taillepied, une blanchisseuse de la montagne Saint-Loup, appelée la Chapotin. Colas avait la camarade de celle-ci, tripière, rue des Cornes. Je fis la lettre de tendres adieux, lors du départ de Colas. Le fier Tresignies avait pour maîtresse une grande et belle fille, dont le père était rôtisseur. Chenou, je n'ose le dire! était en intime rapport avec Mlle Brochard, fille du... Haut Justicier... Les crapuleux Billom et Francis voyaient la Beausoleil, unique fille publique de la ville. Lantrade et Fusier allaient de conserve chez les sœurs

Guigner. Floriau, quarantenaire distingué, avait une dame Gendot, jolie perruquière sans enfants, laquelle de plus avait les Cordeliers, etc. Il ne se passait guère de semaine qu'il ne me fallût écrire et porter une lettre à chacune de ces Belles, même aux deux scabreuses, pour le compte de ces Messieurs. Les sacripants venaient hardiment auprès de moi et me faisaient quitter mon ouvrage : « Allons, l'abbé, » une lettre! là, gaillarde, salée ou dévote, hon- » nête ou raisonnable, respectueuse !... » Non seulement il fallait satisfaire ces animaux féroces, en arrangeant les turpitudes dont ils me donnaient le canevas, mais il fallait également éviter d'être surpris par le bourgeois ! J'aurais été puni pour perdre mon temps; puis *gratté* par l'ouvrier, pour avoir négligé sa commission. Ce n'était pas tout : il fallait, en portant ces *poulets*, comme un vil commissionnaire, guetter l'absence des mères, et perdre ainsi beaucoup de temps, au risque d'être rossé, en rentrant, par le bourgeois, s'il avait remarqué la longueur de l'absence. Si j'évitais cet inconvénient, qui jamais ne m'est arrivé, j'avais la douleur de passer, dans l'esprit de M. Parangon, pour un paresseux qui marchait sur les traces de Boudard; il m'en fit des reproches à sa manière, qui n'était rien moins que douce, car elle était accompagnée de certains gestes aussi douloureux qu'humiliants. Que faire néanmoins ? Souffrir et prendre patience. Dire la vérité avait deux inconvénients : M. Parangon, très violent, très brutal, aurait d'abord tonné contre

les ouvriers, qui peut-être se fussent fâchés, auraient laissé l'ouvrage et s'en fussent allés; alors, comme le maître avait d'eux un besoin extrême, sa mauvaise humeur fût retombée sur moi. S'il leur avait fait des remontrances modérées, je courais encore un plus grand danger, et ma vie même aurait été exposée par des mauvais traitements journaliers et les indignités qu'on m'aurait fait essuyer.

Mon brevet d'apprentissage ne devait être passé qu'après deux mois d'essai; et comme la durée de quatre ans ne devait courir que du jour de sa date, il était de mon intérêt de hâter cette formalité... On me permit d'aller chercher mon père. Je me gardai bien de me plaindre, à ce premier voyage, par la crainte que j'eus qu'on ne pensât : « Il n'est bien » nulle part! » et que mes frères ne triomphassent. Ce motif seul me retint dans l'imprimerie, qui a décidé mon sort, comme on le verra. Tout ce que j'exprimai de peine consista dans ces mots : — « Mme Parangon était à Paris, à mon arrivée, et » elle y est encore. » Mon père et ma mère me témoignèrent beaucoup de tendresse; et je vis qu'en ne me plaignant pas, je prévenais en eux la crainte que j'avais moi-même de faire triompher mes frères. Je parlai un peu plus ouvertement à M. Antoine Foudriat, qui me dit ces propres paroles : « Si vous faites ce qu'ont fait les autres, et ce que » vous ne pourriez refuser sans trop d'inconvé» nients, continuez; mais sentez l'odieux de tout » ce que vous verrez; et puisque vous êtes forcé

» de le voir, songez qu'il suffit de le bien voir pour
» en prendre de l'horreur. »

Mon père me donna le jour qu'il devait se rendre à la ville, et je m'en retournai, au grand regret de ma mère, qui aurait bien voulu m'interroger; car elle voyait que j'avais quelque chose en réserve, que mon père ne se souciait pas d'approfondir. Je ne revis pas mon nouveau séjour avec la peine que me causait autrefois mon retour à Vermenton; au contraire, je ressentis un mouvement de joie : sourdement, et sans m'en douter, je commençais d'aimer la ville.

La joie que j'eus de voir passer mon brevet et courir mon temps, fut bien tempérée par les plaintes de ma paresse, méritées comme on l'a vu, que fit M. Parangon. Mais en reconduisant mon père, qui venait de se lier ainsi que moi devant un notaire, je crus pouvoir dire la vérité. Il me demanda pourquoi je n'avais pas donné cette raison devant le maître? — « J'aurais été perdu! et je vous
» prie ne pas en parler! — Je t'aurais remmené; je te
» remmènerais encore, sans le contrat qui nous lie.
» — Ha! mon père! *Le vin est versé, il faut le boire.*
» Que diraient mes frères, et tout le monde?... Je
» prendrai patience, jusqu'à ce qu'un nouveau venu
» me délivre... » Je m'aperçus que la raison que j'avais d'abord donnée avait fait impression sur mon père; il loua ma résolution, et parut content.

Comme je l'ai dit, je commençais d'aimer la ville, et je tremblais de la quitter!... Il faut vous en dé-

couvrir le motif, honnête et cher Lecteur : c'est que j'étais moins amant d'une femme, que des femmes, et plus épris du sexe que de l'individu, quelque charmant qu'il fût; je voyais dans mon nouveau séjour des moyens multipliés de satisfaire un penchant, qui de jour en jour se fortifiait. J'étais voisin, d'un côté, de cette aimable et jolie Prudhot, que j'avais entrevue chez Mme Jeudy, le jour du premier dîner avec Marguerite Pâris, notre gouvernante; de l'autre, des trois aimables sœurs *Baron*, dont je ne préférais encore aucune : ce motif seul me donnait toute ma résolution... Et dans peu, combien je vais en avoir d'autres, du même acabit! *Edmée Servigné* va paraître; la céleste COLETTE va revenir de Paris... Mais il est temps de parler d'un autre genre de peines, auxquelles je fus exposé : je voulais auparavant terminer les durs et fastidieux commencements de l'imprimerie, qui sont à peu près les mêmes dans toutes les professions où beaucoup d'ouvriers sont ressemblés.

L'absence de Mme Parangon dura encore trois mois après mon arrivée chez elle. Pendant cet intervalle, long pour qui souffre, on a vu ce qui me fâchait à l'imprimerie. Voici pour l'intérieur de la maison. Elle était d'abord gouvernée par Mlle Gauthier, ma cousine à la quatrième, qui m'avait honoré d'un mépris si complet. Mais je n'eus pas longtemps à souffrir des humeurs de cette grande fille. Elle aimait son cousin Robin le maître de poste, quoique marié : M. Parangon, porté jusqu'à la fré-

nésie pour les femmes, voulut en conter à la jolie lieutenante de la sienne; mais une passion secrète défend mieux le corps d'une femme que sa propre vertu; quand elle se vit trop pressée, elle écrivit secrètement à Mme Parangon, sa cousine, *qu'elle ne pouvait plus continuer à la représenter chez elle, parce que son mari voulait qu'elle la représentât trop parfaitement....* Mme Parangon, qui ne connaissait pas encore son mari, crut qu'il respecterait son propre sang; elle lui renvoya, de Paris, cette Manon Vernier, dont j'ai déjà parlé, cousine germaine de M. Parangon. Cette fille étant revenue, Mlle Gauthier se retira.

La nouvelle Manon était une petite Parisienne au minois chiffonné, assez jolie, beaucoup plus impudente, dédaigneuse surtout envers ceux qu'elle nommait des *paysans*. J'eus le malheur de lui déplaire; elle me tournait en ridicule, avec toute la grossièreté d'une petite ouvrière sans éducation, incapable d'apprécier un mérite dénué de faux brillants. Un jour, Nannette Chindé, grande brune du quartier dit le *Grandcaire*, fille d'un fournier pour les vignerons, et sa parente, lui donna un gâteau. Manon le partagea en plusieurs parts : une fut destinée pour M. Parangon, l'autre pour le prote; elle en gratifia Boudard, Tourangeot et la cuisinière; je fus le seul omis, quoique présent. Tourangeot, qui voulait m'humilier, lui demanda, d'où vient elle ne m'en donnait pas? — « Est-ce que je le connais, moi? » répondit-elle. Je fus charmé de l'impolitesse d'une

fille qui me déplaisait, car j'aurais été fâché de lui devoir quelque chose; mais je dissimulai ma joie sous un air d'indifférence qui la mortifia. Elle résolut de s'en venger.

Le même soir, après le souper, elle alla se promener avec Bourgoin et Boudard; Tourangeot courut chez sa Marie, et je restai seul dans la salle avec Aimée. Je pris un livre, que j'avais déjà remarqué : c'étaient les *Héroïdes* d'Ovide, avec le Latin, et une mauvaise traduction en vers Français. Je lus d'abord le Latin bas; ensuite, sans penser à Aimée, qui s'était placée derrière moi, je me mis à lire haut l'Épitre d'*Ariadne* à *Thésée*. J'étais ému, et ma voix avait ce timbre argentin sonore que le sentiment semble communiquer au larynx. Au milieu de ma lecture, j'entends un profond soupir! Je me retourne... C'est la sensible Aimée qui fond en larmes! Lorsque j'eus fini, la jeune fille sanglotait. « Vous êtes bien attendrie, Aimée? » lui dis-je. — « Et vous aussi, Monsieur Nicolas? ... Ho! que » ceux qui savent lire comme vous sont heureux! » ils retrouvent dans les livres tout ce que les » autres ont dans le cœur. — Oui!... et de plus, » j'ai des raisons d'attendrissement... dans un autre » pays... avec des personnes... — Et traité dure» ment, comme vous l'êtes, par... — Ho! cela, il » faut s'y faire, et ce n'est pas mon plus grand cha» grin! — Vous avez été mortifié, bien injustement, » tantôt! — Mortifié, moi! hé! comment? — Pour » moi, ça m'a bien fait de la peine! et je lui aurais

» volontiers rendu la part qu'elle m'avait donnée. » — Vous auriez mal fait, Aimée! cela n'aurait pas » convenu. — Vous en aurez, si vous en voulez, de » son gâteau? — Me croyez-vous donc un gour- » mand? — Ho! je vois bien le contraire, depuis » que vous êtes ici... Mon Dieu! le joli livre, que » vous venez de lire! Si vous le vouliez, et que ça » ne vous fatigue pas, vous reliriez encore? — Je le » veux bien, Aimée : cette épître m'a touché moi- » même, et je la relirai avec plaisir. » Je recommençai. A ces vers :

Je ne sais si pour lors j'étais bien éveillée,
Ou si de quelque songe en dormant travaillée,
Pour en faire cesser l'inquiet embarras,
J'avançai vers ta place, et te tendis les bras...
Plus pour moi de Thésée! Interdite et tremblante,
J'étends la main partout, cherche encor, me tourmente :
Mais, hélas! de nouveau je vois mon soin trompé;
Plus pour moi de Thésée! il m'était échappé...
C'est lors, que du sommeil pleinement dégagée,
Je m'aperçois du gouffre où je me suis plongée...

A ces vers, dis-je, Aimée suffoquait. Je me retournai. Elle voulut sourire; mais ne pouvant contraindre ni ses larmes, ni ses sanglots, elle sortit, et au bout d'un instant, elle m'apporta sa part de gâteau, qu'elle voulut m'obliger de prendre. — « Vous » n'y pensez pas, Aimée! ce gâteau ne vaut plus » rien! même en passant par vos mains, qui l'au- » raient fait excellent! Je ne le prendrai pas; mais

» je suis sensible à votre bonne volonté... Y a-t-il » quelque chose en quoi je puisse vous obliger? » parlez, Aimée, car vos regards m'annoncent que » vous avez quelque chose à me dire? — Oui, » Monsieur Nicolas; vous êtes doux, honnête, » point moqueur... et j'aurais à vous faire... » comme un aveu, qui me pèse bien!... Depuis que » vous êtes ici, je vous ai étudié : il n'y en a pas un » qui vous vaille, sans en excepter le maître... Je » ne sais que la maîtresse qui mérite de vous avoir » dans sa maison... » Elle se tut. Mais ce préambule m'inquiétait... Elle reprit : « C'est d'après l'estime » que me donne votre façon d'agir, que je vais vous » confier ma situation... J'ai un amoureux... » (Je respirai.) « Il m'avait promis de m'épouser. — Il vous » tiendra parole. Vous êtes... une si jolie fille!... » — Il est tonnelier; il s'appelle *Châtelain;* il m'a » fait entendre que pour que son père et sa mère » consentissent, il fallait... » Elle rougit, en baissant de fort beaux yeux; elle ajouta enfin, après un soupir, un sanglot et un torrent de larmes : « Je » suis enceinte!... — Que puis-je faire pour vous? » Elle sanglotait. « Calmez-vous, ma fille!... Que » puis-je faire? — Mais, écrire... à Châtelain, qui » s'est en allé à Joigny, et lui mander *que, s'il veut* » *me faire mourir, il ne tient qu'à lui!* — Oui, » j'écrirai. Je vais écrire à l'heure même; et je ne » puis rien mettre de mieux que ce que vous me » dites là. — Ho! Monsieur Nicolas! je vous devrai » la vie, s'il revient! — Vous aime-t-il? — Oui,

» j'en suis sûre. — Et moi aussi, à en juger d'après » votre mérite; mais une aussi jolie fille que vous au- » rait dû être plus retenue. — Hélas!... » Elle ne répondit que par des pleurs... J'écrivis la lettre, je lui en fis trois fois la lecture, à sa prière, et elle courut la mettre à la poste. Châtelain (pour terminer tout d'un coup cet article) en fut si touché, qu'il revint à lettre vue, et le mariage se prépara... Je me suis toujours rappelé avec attendrissement la soirée de cette lecture, et ce qui l'a suivie.

Le lendemain, je sortis le soir, après souper, avec Boudard. Il y avait un complot contre moi, entre Manon, Boudard et Tourangeot. On avait eu occasion de s'apercevoir combien je redoutais les chiens. Il fut décidé qu'on me ferait mordre les jambes par les chiens couchés sous les étaux de la rue *des Boucheries*. On me proposa de jouer aux barres, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Je n'avais encore rien perdu de mon agilité. Les coureurs étaient des clercs, deux fils d'avocat, un de médecin, un de conseiller, des garçons chirurgiens, apothicaires, épiciers. Ma légèreté les étonnait tous! Ce fut alors que Boudard, aveugle agent de Manon, qui me haïssait, je ne sais pourquoi, leur conseilla de me jouer un tour. On me poursuivit au delà des bornes du jeu, par une rue qui descendait à celle où l'on voulait me conduire. Parvenu à la rue fatale, je l'enfilai, pour me dérober. Mais quels furent ma surprise et mon effroi, vers le milieu de cette rue, d'entendre et de sentir tous les chiens à mes trousses. Le pre-

mier qui aboya les éveilla tous, et, à mesure que j'avançais, ils couraient après moi. Je suis persuadé que j'eus autant de légèreté qu'un chevreuil; je ne touchais pas la terre. Je les devançai. Mais au bout de la cour du Palais, n'en pouvant plus, je fus obligé de me laisser aller à terre, ou je haletai plus de cinq minutes sans mouvement... Je me levai enfin, et je revins, par le Palais, à l'endroit où l'on jouait. Mes camarades poussèrent des cris, en me voyant : « Ses jambes? ses jambes? » disaient-ils. Et aussitôt dix lumières sortirent des boutiques, pour voir si elles étaient déchirées par les dents des chiens. Je dis comment j'avais échappé; je me plaignis de ce qu'on abusait de mon ignorance du danger, et Mme Bourdeaux, une nièce de M. Foudriat, gronda beaucoup son neveu Nombret, qui avait secondé Boudard. Il s'excusa sur mon camarade, qui déjà s'était retiré. En rentrant, j'étais dévoré d'une soif ardente. La Grenouillère, à qui je le témoignai, alla le dire à Mlle Manon, de Paris, qui venait d'employer toute l'eau potable de la maison pour se faire un *pédiluve*; il m'apporta de celle de la jatte, par ordre de cette fille, et pour lui, il courut boire dans une maison voisine. J'allais avaler de cette eau, dont la tiédeur m'aurait fait soulever le cœur, quand Aimée, qui entra, me retint par le coude, en me présentant un grand verre de limonade. Manon et ses deux acolytes m'observaient de loin; mais, comme il y avait peu de lumière, ils ne voyaient pas Aimée, qui ressortit, emportant le pot d'eau

malpropre, et laissant la citronade... Avait-elle entendu le complot, et voulait-elle m'en préserver? c'est ce qu'elle ne m'a jamais dit. On riait beaucoup dans la boutique, à chaque fois que je reprenais le pot de citronade. On disait assez haut : « Il la » trouve excellente! — Il est comme les chevaux, » ajoutait le Tartare Tourangeot, « il aime l'eau un » peu trouble. » Je ne comprenais rien à ce discours. J'allai pour me coucher. Manon, Boudard et Tourangeot accourent en se moquant de moi. Mais leur odorat, frappé de l'agréable parfum de la citronade, fit expirer sur les lèvres leur rire méchant. Ils goûtèrent de ma boisson. — « Qu'est-ce que » cela? » dit la Parisienne à Aimée. — « Mademoiselle, c'est de l'eau où j'ai mis du citron; et j'ai jeté » l'autre, parce qu'elle était... — Vous venez donc » de l'y apporter? — Oui, Mademoiselle : et j'en » ai donné à boire à Monsieur Nicolas, qui étranglait la soif. — Peste soit de toi, guenon! » s'écria Manon en colère; « Voyez donc! » dit-elle à Boudard, « il a bu de la limonade au lieu de... » Elle éclata de rire. Elle fut ensuite obligée de se découvrir à Aimée, pour lui faire nettoyer tous les vases à mettre de l'eau. La cuisinière se fâcha, menaçant d'en informer Monsieur. La demoiselle fut réduite à la prière; aussi ne le lui pardonna-t-elle pas.

Peu de jours après, Manon fit à Aimée une indignité, qui montre à quel point cette fille de Paris avait le cœur corrompu. La jolie cuisinière, que sa

situation appesantissait, dormait après le dîner sur son lit : la porte était mauvaise, et fermait si mal, qu'on découvrait entièrement la dormeuse. Manon savait cet usage d'Aimée. Elle épia une situation indécente, comme le hasard en donnait quelquefois à la jeune fille. L'ayant enfin entrevue dans une sorte de nudité, au lieu de l'éveiller, comme elle le devait à une personne de son sexe, elle fit avertir les ouvriers par Tourangeot. Tous, excepté le prote, vinrent rassasier leurs avides regards de ses charmes, qu'ils vantèrent beaucoup! J'ignorais d'abord la cause de la rumeur que j'entendais. Je le sus bientôt. Indigné, je courus à ma petite chambre, qui avait une porte condamnée pour descendre dans la cuisine; j'y frappai rudement, et j'éveillai la pauvre Aimée, qui répara son désordre.

Lorsque la cohue fut retirée, j'allai l'instruire de ce qui venait d'y donner lieu, et du parti que j'avais pris de l'éveiller, en frappant à la porte condamnée. Aimée se jeta sur une de mes mains, qu'elle baisa malgré moi : — « Dieu vous bénisse, bon garçon! » me dit-elle, « qui avez empêché ces libertins de... » Je donnai une tournure à la pensée qu'elle n'achevait pas : — « De profaner le sexe de leur mère.» Peu de jours après, Aimée quitta la maison pour se marier.

Une courte observation : avec les vices qu'on m'a vus, et qui me faisaient regarder par mes frères comme un réprouvé, j'étais encore pour la ville un chef-d'œuvre de vertu. Quelle y est donc la corruption!

A la bonne Aimée succéda une jeune fille peut-être meilleure encore, nommée *Tiennette*, native d'Avallon. Le sexe n'est pas joli aux environs de l'ancienne capitale des Antissiodores : toutes les filles du canton paraissent faites exprès pour servir sans danger des garnements capables de tout; mais si l'on monte plus haut, du côté du *Morvand*, qui commence à Percy-le-Sec, une lieue en deçà d'Avallon, les Bourguignonnes sont assez jolies. Tiennette était charmante... Mon ami Lecteur, j'ai fait bien des fautes en ma vie, comme vous ne le verrez que trop par la suite : mais jeune, avant que la ville m'eût corrompu, j'étais vertueux. Les vices grossiers que j'avais sous les yeux, loin de me séduire, fortifiaient en moi le goût de l'honnêteté; outre que j'étais soutenu par les avis déjà donnés et continués de mes bons parents... J'avais rendu service à la gentille Aimée, purement, simplement; je sauvai plus d'une fois la vertu de la jolie Tiennette, simple, naïve, à jamais perdue sans moi.

Aimée, avant de nous quitter, m'avait prié d'écrire à Mme Parangon les motifs de sa sortie. Je le fis, et, par une apostille, j'osai présenter mes respects à cette dame, qui ne savait pas mon arrivée. Mme Parangon avait écrit aussitôt à son père d'*envoyer chez elle, pour remplacer une fille en qui elle avait confiance, une Morvandaise sage, ayant des parents honnêtes, qui lui eussent donné des principes : car*, ajouta-t-elle, *il n'est que ces filles-là pour avoir de l'honneur, de la probité à mériter toute*

confiance... L'honnête père reçut Tiennette de son épouse, à qui la mère de cette fille l'avait recommandée, et l'envoya chez son gendre. La première fois que je la vis, elle était dans la cour, à faire son ouvrage, et je descendais pour goûter. Aimée avait encore dîné avec nous, Tiennette n'étant arrivée que sur les trois heures; la première remit aussitôt à cette dernière l'argenterie par compte, lui montra les *êtres*, m'attendit pour me dire adieu, et partit. J'avais le cœur serré, en perdant une si bonne fille! Elle avait eu pour moi mille petites attentions, qui ressemblaient à celles d'une sœur...

Tiennette, prévenue par elle, vint auprès de moi : — « Monsieur Nicolas? Je suis tout étonnée de me » voir dans une maison où il y a tant d'hommes!... » Mais Aimée vient de me dire que vous étiez un » bon et honnête garçon de Sacy, qui n'est qu'à » trois lieues d'Avallon; et de plus, appartenant à » gens respectables et de bonne famille; mais que » si je pouvais avoir confiance en vous, c'était en » vous seul; et sur le nom de votre père, qui est » connu dans mon pays, je l'y ai, Monsieur Nico- » las; vous priant de guider mon ignorance, dans » tout ce qui ne sera pas de mon devoir de cuisi- » nière, que je sais : car je suis aussi d'honnêtes » gens, me nommant *Dominez* : dont même un de » mes parents est avocat à Paris, ou procureur. » Ainsi, je vous prie en toute grâce de me préser- » ver, à cause de ma simplicité naturelle : car si » j'avais su que la maîtresse n'y était pas, j'aurais

» différé de venir. » Je fus charmé de ce discours naïf, auquel je n'ai pas changé une syllabe. — « Je » vous donnerai mes conseils, » lui répondis-je; » mais il ne faut pas qu'il paraisse y avoir la moindre » liaison entre nous; on en jaserait, et cela vous » ferait tort. » Je me souvenais des avis de mon père, qu'il ne fallait pas aimer une servante. Tiennette était moins belle qu'Aimée; mais elle était plus jolie, plus jeune, plus délicate, et très naïve; elle était mise en demi-demoiselle, avec cette grâce, cette propreté des Morvandaises. Aussi frappa-t-elle tout le monde beaucoup plus qu'Aimée : le maître, le prote, les compagnons, le domestique, tous prétendirent à son cœur, ou à la séduire. L'innocente Tiennette se trouva fort embarrassée! Elle était d'une si grande simplicité qu'elle n'osait presque se défendre contre M. Parangon, de peur de lui manquer de respect. Ce fut ce que je compris à ses discours. Heureusement la présence de Manon, que le maître courtisait essentiellement, et qui prit de la jalousie, préserva Tiennette dans ces commencements. Le danger fut néanmoins effrayant en certaine occasion.

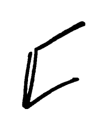
Un dimanche, que M. Parangon avait exprès éloigné tout le monde, excepté moi, dans la vue de triompher de Tiennette, il la pressa si brutalement, que la pauvre enfant désolée se jeta en pleurs à ses genoux, en le priant d'épargner son honneur. Il ne tenait pas grand compte de cette prière : il lui ordonna de se lever. Elle obéit par simplicité. Il se

jeta sur elle. Alors la pauvre fille, renversée, se mit à crier avec effroi : — « Monsieur Nicolas! à mon » secours! » J'y volai, croyant que c'était le feu. J'entrai brusquement, en poussant la porte avec violence, et prompt comme l'éclair, je me trouvai au fond de la chambre. Je fus pétrifié, en voyant le maître!... Mais lui, effronté comme tous les vicieux endurcis, méprisant un jeune paysan timide, me dit avec un ton sévère : — « Vous êtes bien hardi d'en- » trer où je suis!... Retirez-vous! » J'eus, pendant environ une tierce, envie de le dévisager. Mais la timidité l'emporta, et j'aurais eu la faiblesse de laisser Tiennette à sa discrétion, si cette pauvre fille, profitant du moment de relâche, ne fût venue se jeter à moi... Une fois dehors de l'appartement, M. Parangon sentit bien qu'elle n'y reviendrait pas. Il fit aussi réflexion, que je connaissais la famille de sa femme; il nous laissa, et il alla se divertir avec Manon la frotteuse.

Après son départ, je consolai Tiennette; je lui donnai de bons conseils, qui fortifiaient ma propre vertu, quoique j'eusse un tempérament brûlant, et que je fusse quelquefois bien tenté! Mais diverses raisons me retenaient : outre que Tiennette était servante, et, en cette qualité, traitée avec aussi peu de ménagement qu'une esclave nègre par le maître et ses amis, elle m'avait fait un aveu. M. Parangon, avant d'employer une sorte de violence, avait cherché à l'amadouer; il lui avait cité l'exemple de Marie, qu'il allait faire épouser à Tourangeot, après,

néanmoins, que celui-ci aurait appris la presse. Il avait ajouté : « J'ai ici précisement ce qu'il te faut;
» c'est Nicolas. Cela est simple, bonasse; je te le
» ferai épouser, si je suis content de toi. Ne t'em-
» barrasse pas des moyens; je sais comment m'y
» prendre. Ainsi, ton honneur ne risquera rien. »
... Une pareille découverte me fit frémir. Je dis à Tiennette que cette promesse ne devait pas la rassurer. — « Ho! je le crois bien! » dit la jeune fille, naïve et non sotte, « puisque je vous la confie! Il
» me l'a bien défendu! Mais je ne veux rien vous
» cacher. Je vous aimerais bien, Monsieur Nicolas:
» mais je ne suis pas une bête, et je sens de reste
» que vous êtes jeune et sans état; que vous avez
» des parents, et un établissement en vue; et puis,
» je ne voudrais pas épouser, servante, un joli gar-
» çon comme vous; et moins encore après une vi-
» lénie. Et si je suis ici en service, c'est qu'il le
» faut, pour éviter ce que je n'ai pas voulu, un ma-
» riage qui me déplaisait; et j'ai quitté de chez nous
» en brouille; mais pourtant ma mère m'a recom-
» mandée à la mère de Madame, et m'a fait suivre
» jusqu'ici pour savoir ce que je deviendrais... Mais
» sans vous, je serais venue dans la gueule du loup...
» Une fille a bien tort de quitter sa famille!... Et
» pourtant, si je n'avais pas quitté la mienne,
» qu'est-ce que je serais devenue?... Ha! les pères
» et mères ont bien tort de forcer une fille! —
» Avez-vous un amant? — Mon Dieu, oui! mais je
» n'ai pas voulu lui parler seulement quand j'ai eu

» pris mon parti. » Cet aveu d'un amant me rassura; car Tiennette me paraissait alors dangereuse. Je la quittai, pour aller me remettre à ma traduction de Térence; j'avais toujours le même enthousiasme pour cet auteur, et dès que je fus un peu tranquille, je profitai de tous les moments de relâche pour traduire ses comédies, tant pour me fortifier dans le Latin que pour satisfaire mon goût; une première impression aussi profondément gravée ne s'efface jamais. J'eus cependant une distraction puissante : des romans me tombèrent sous la main; hé! quels romans? ceux de Mme de Villedieu; ils me mirent sous le charme; ils me tinrent trois mois dans le pays des illusions; mon imagination romanesque se trouva dans son élément, et seuls ils auraient suffi pour me faire aimer la ville. Ce fut Villedieu qui me fit attendre patiemment Mme Parangon.



Il y avait une heure que j'étais tranquille, à la place du prote, où je travaillais, soit à ma traduction, soit à mes vers, lorsque j'entendis Tiennette faire le lit du prote, dont la chambre tenait à l'imprimerie. Elle chantait. Au bout de quelques minutes, je l'entendis crier, d'une voix étouffée : — « A moi! à moi!... » Je crus que c'était encore notre redoutable satyre : mais je m'indignai; j'y courus. C'était le prote, grand garçon robuste, alors amoureux d'une demoiselle *Huot*, grosse rebondie, qui correspondait à la masse de son amant. Bourgoin venait de goûter, et il ne se doutait pas qu'à pareille heure, et par le plus beau temps, je me tinsse ren-

fermé dans le laboratoire. Ma vue le déconcerta ; il fit semblant de rire, en me faisant un signe de discrétion... Ce fut après son départ, que m'arriva la chose la plus singulière! car je doute que jamais pareille offre ait été faite à personne ; et quant à moimême, le trait a été unique dans ma vie, au moins par ses motifs.

Tiennette, après avoir réparé son désordre, et avant d'achever le lit, vint auprès de moi, où je travaillais; elle était encore tremblante. — « Que je » vous ai d'obligations! » me dit-elle, en me pressant les mains; « ho! Monsieur Nicolas! vous êtes » mon bon ange!... » Elle se tut, et pleura. Je la consolai. Jamais fille ne fut plus intéressante... Un instant après, elle se jeta dans mes bras, suffoquée de sanglots. Je crus que la pauvre fille avait succombé dans l'une des deux attaques, et j'en fus très peiné! — « Ma chère Tiennette! » lui dis-je dans cette idée, « je sens que c'est un grand malheur, si » vous avez perdu... Mais enfin, ce n'est pas par » libertinage : consolez-vous!... — Ha! Monsieur » Nicolas! ils ont eu soin de m'expliquer ce qu'ils » voulaient de moi, surtout M. Parangon, qui vou- » lait que je lui aide, et ils ne l'ont pas eu... Ho! je » mourrais de douleur, si votre vilain bourgeois » (comme on l'appelle), ou ce gros prote moitié » roux, ou quelqu'autre des ouvriers, tous libertins, » ou cet écrouelleux de Tourangeot, qui se donne » aussi des airs, venaient à me le prendre... Mais, » pourtant, je vois bien que je ne pourrai jamais

» garder mon pucelage (1), ni dans cette maison,
» ni ailleurs; car j'ai été attaquée partout. Puis donc
» que je ne le peux conserver... » (elle cacha son visage dans ma poitrine), « je vous le donne... Pre-
» nez-le moi; j'y consens... du moins, celui qui
» l'aura sera un sage et honnête garçon, devant qui
» je n'aurai pas à rougir. Et quand je ne l'aurai
» plus, ils me laisseront tranquille; car je leur ré-
» pondrai, quand ils viendront me dire : — « Tien-
» nette, il faut que je te prenne ton pucelage. —
» Allez le chercher; car je ne l'ai plus!... » Oui,
» Monsieur Nicolas, il faut me le prendre, afin que
» ne meure pas de douleur, si un autre venait à me
» l'ôter! »

Je l'avouerai; je ne sus que penser! Il me vint un moment dans l'idée que Tiennette était amoureuse et fine; qu'elle avait succombé; qu'elle me voulait mettre sa grossesse sur le corps, en me trompant; je pensai même que cette idée lui venait de M. Parangon, ou du prote, ou du Comtois Degout, qui la pourchassait comme les autres; mais je n'eus pas longtemps cette injurieuse idée. — « Tiennette, » lui répondis-je, « ce que vous me proposez me flatte;

(1) Ce mot ne doit pas surprendre dans la bouche de Tiennette; les Morvandaises les plus sages nomment tout par son nom. On cite dans le pays le trait suivant : Une troupe de vendangeurs était couchée dans un chaffaud. Un amoureux prit les plus grandes libertés sur le corps de sa maîtresse, qui, s'éveillant, s'écria : — « Qui farfouille donc pe-
» rinlai su' moun c-l? — Ç'ôt moi, Beurgite. — Ha! se ç'ôt
» toi, Georgeot, farfouille, farfouille. »

» mais c'est un péché mortel. Restez sage, et je
» vous donnerai les moyens de l'être, en ne sortant
» jamais, les fêtes et dimanches, afin d'aller à votre
» secours, dès que vous m'appellerez. Ne montez
» jamais chez M. Parangon, sans Mlle Manon.
» Quand vous viendrez faire le lit du prote, soyez
» bien sûre qu'il est sorti, et fermez au verrou la
» porte de l'escalier. Dans la semaine, ne quittez
» jamais Mlle Manon. — Ho! la belle défense que
» celle-là! » s'écria Tiennette. « Je rougirais de
» honte de répéter ce qu'elle disait hier de moi à
» table devant trois hommes! — En attendant
» Mme Parangon, vous n'avez que ce moyen;
» Manon vous préservera, je vous en réponds. —
» Ça se pourra! car c'est son vilain intérêt. Elle ne
» se fait pas prier, pour faire la volonté de M. Pa-
» rangon, je vous en assure!... Mais qu'elle la fasse,
» la vilaine, tant qu'elle voudra, pourvu qu'il laisse
» tranquille une pauvre fille, qui sort d'honnêtes
» gens... Vous croyez donc que je pourrai me pré-
» server comme ça, Monsieur Nicolas? — Je vous
» en réponds, si vous prenez les précautions que je
» vous indique. — Ha! que vous me reconsolez! et
» que vous êtes bon, d'avoir pitié d'une pauvre
» fille comme moi! — C'est que j'ai été élevé par
» de bons parents, et que je suis paysan, comme
» vous êtes paysanne, Tiennette; j'ai une bonne
» mère, dont je me rappelle les bons principes; un
» père honnête homme, qui ne pardonnerait pas
» une vilénie, encore que je n'aie pas toujours été

» sage ; mais le vice est si laid, que les vicieux d'ici » m'en ont dégoûté... » Tiennette était dans l'extase, en m'écoutant, sa jolie bouche entr'ouverte : — « Ho ! » me dit-elle enfin, « je vois à présent que » je vous ai une double obligation, et que celle de » n'avoir pas accepté mon pucelage est la plus » grande, car c'était par désespoir, que je vous » l'offrais... Ho ! je me fie encore plus à vous... » Mais, c'est que c'était pour être tranquille... » M. Thibaut sera bien content que vous m'ayez » préservée ; car je lui dirai bien que, sans vous, il » n'aurait pas eu la goutte-vierge... » Je vis alors toute son innocence. — « Comment, tranquille ?... » Vous croyez qu'après avoir donné votre... fleur, » vous auriez été tranquille ? — Ils m'auraient lais- » sée en repos, puisqu'ils ne veulent que cela ! — » O ma chère enfant ! que vous êtes simple !... si » vous aviez succombé une fois avec un, il le dirait » aux autres, en se moquant de vous, et tous vou- » draient vous avoir à leur tour ; vous feriez comme » ces pauvres malheureuses, dont vous avez peut- » être entendu parler, qui sont à tout un chacun... » Tiennette pâlit ; elle fut prête à tomber en faiblesse. — « De la raison ! » repris-je, « avec un autre que » moi, tout cela tournerait contre vous, et on vous... » *déshonorerait*. Ne vous fiez à personne, comme » vous venez de faire à moi ; car rien que depuis » que vous êtes ici, vous seriez déjà *flambée*... » Je voyais qu'il fallait parler clair à cette jeune fille, dont je ne suspectais plus la sincérité. Elle ne pouvait se

résoudre à me quitter, tant elle était effrayée. Il fallut que j'allasse travailler dans la salle, afin qu'elle pût être entendue, si on l'attaquait dans sa cuisine. Quand elle alla dans la chambre et la boutique, elle laissa toutes les portes ouvertes. Cette conduite, en me pénétrant d'estime, acheva de me faire connaître Tiennette, et fortifia ma propre vertu...

[Vous qui me lisez, sachez que cette privation des faveurs offertes d'une fille très jolie, plus jolie que vous ne sauriez l'imaginer, est aujourd'hui pour moi une jouissance délicieuse! Je défendis avec succès l'honneur de Tiennette, et j'en jouis aujourd'hui. J'ai remis en ma vie trois prostituées dans l'honnêteté; j'ai préservé plus de dix filles... plusieurs femmes; et ce sont aujourd'hui des jouissances, tandis que tous mes écarts sont des repentirs;... non par dévotion, je n'ai pas ce frivole motif; mais par l'éternelle loi de la réciprocité, la première des vertus sociales, et celle qui doit être la base unique de toute éducation... O Zéphire! ange céleste! que de larmes délicieuses ton souvenir m'a fait verser! Mais sans ton goût pour la vertu, dès qu'elle te fut connue, que serait-il en ce moment?... Un remords... Les événements vont se presser. On commence d'entrevoir quelle est la source où j'ai puisé le *Paysan perverti*, et l'on pourra presque le suivre pas à pas dans cette histoire].

Au temps où nous en sommes, je travaillais au magasin, avec Edme Rapenot, de Châtillon-sur-Seine. Il était jeune, il paraissait raisonnable, quoique

dès lors il fût déjà malheureusement convulsionnaire. Mais était-il, malgré les apparences, fourbe, calomniateur et fou, comme il l'a été depuis?... Quoi qu'il en soit, il me sembla que je renaissais, en me trouvant avec un homme qui témoignait le plus grand respect pour les principes éternels de la morale, qui louait le bien, qui ne se faisait pas gloire du vice, qui blâmait et plaignait les vicieux. Il me parlait un langage que j'étais accoutumé d'entendre, en même temps qu'il me mettait au fait de beaucoup de choses que j'ignorais encore. Tourangeot venait apprendre le travail du magasin dans l'intervalle de son service. Edme était curieux, comme tous les dévots; il tâcha de savoir comment j'avais quitté mes frères, qu'au fond il regardait comme des hérétiques, ainsi que M. de Caylus, parce qu'ils ne croyaient pas à l'impassibilité de sœur *Perrette*; au crucifiement sans douleur de frère *Pancrace;* aux salutaires coups de bûche appliqués sur le sein rebondi de sœur *Javotte;* à l'enfance spirituelle de sœur *Scholastique*, qu'on emmaillotait, qui vagissait, pleurait, et se salissait comme un poupon au maillot, pour retracer aux yeux des frères et des sœurs l'enfance de Jésus. Je lui parlai de Jeannette; je me plus à lui faire l'histoire de mes silencieuses amours avec cette jeune fille. Il m'écoutait avec admiration, en voyant la force de ma tendresse, et surtout sa pureté; il m'assura bonnement que c'était un amour entièrement spirituel, que je devais entretenir dans mon cœur, parce qu'il ne pouvait que servir à

conserver mes mœurs. Il ajouta une chose remarquable : « Les hommes sont composés de corps et » d'âme ; un amour purement spirituel, comme » l'exigent les Jansénistes mitigés, qui ont abandonné les *miracles* et l'*Œuvre du Tout-puissant* » (les *Convulsions)*, est une chimère. C'est dom» mage que cette sœur *Jeannette*, dont vous m'avez » donné une si belle idée, soit dans un village tel » que celui de vos frères, où il est impossible de la » convertir ! Si elle était ici, ou à Paris, vous vous » uniriez en Dieu, et vous éprouveriez, en faisant » votre salut, des délices que les gens du monde ne » connaissent pas. » Je n'eus garde de lui parler de Marguerite ! Une indiscrétion, en pareil cas, aurait eu des suites trop dangereuses... Mais je lui dis un mot de Tiennette, qu'il trouva moyen, en deux jours, de placer dans une maison dévote. Une fille laide comme un démon, qu'il déterra je ne sais où, la remplaça, et tout fut tranquille.

Saint Loup, évêque de Troyes, et l'ami de *Saint Germain* d'Auxerre, est le premier de Septembre ; c'est la fête d'une paroisse de cette dernière ville, voisine de l'abbaye de Saint-Germain, dont elle dépend, et d'un village qui est à une lieue vers l'orient, sur la rive méridionale de l'Yonne, qu'on appelle *Saint-Loup-en-Vaux*. Le beau dimanche de cette fête, il y a un *apport* à *Vaux*, où court toute la ville, les citadins se faisant un devoir d'entretenir l'amitié avec le compagnon de leur plus grand saint. Boudard et Tourangeot me firent un si beau récit

de cet *apport*, qu'ils me déterminèrent à m'y rendre avec eux. Heureusement! je n'avais plus Tiennette à garder! Nous partîmes après le diner, ayant chacun notre pièce de douze sous à dépenser. Arrivés à Vaux, nous y vîmes ces *Messieurs* (c'est le nom par lequel on désigne les compagnons, chez les maîtres imprimeurs), qui voulurent nous régaler, à cause de Tourangeot, qu'ils considéraient, sa fonction à leur égard étant de donner le papier, de l'étendre après l'impression, etc. Il pouvait ainsi les obliger souvent, leur éviter des pertes de temps, et couvrir beaucoup de fautes! Mais, d'un commun accord, nous les remerciâmes, et nous tâchâmes de les éviter, pour être libres entre nous. Ce fut la première idée avouée par le bon sens, que je vis adopter à Boudard. Nous avions commandé un filet de porc pour notre goûter; on nous avait servi une pinte de vin de deux sous, et nous attendions notre bonne chère, lorsque nous aperçûmes un groupe de vignerons et de vigneronnes, qui dansaient aux chansons. Nous y courûmes. Aimée, la cuisinière, mariée à Châtelain le tonnelier, dans la même semaine, était du rond, ainsi que son mari. Nous voilà en pays de connaissance. Aimée m'aperçoit; elle vient me prendre la main, et m'entraîne au milieu du rond. J'y trouvai une jeune vigneronne, qui me tournait le dos; c'était la taille, la forme d'habits, l'étoffe même de Jeannette! Je tressaille! — « Dieu! si » c'était elle... » Je m'avance en tremblant, pour la voir au visage... Ce n'était pas Jeannette; mais c'é-

tait une seconde elle-même (1); c'était *Edmée Servigné!*... (Vous la connaissez, mon Lecteur, par le *Paysan perverti)*... La douceur, l'innocence, une angélique naïveté, des couleurs rosées naturellement fondues avec une éblouissante blancheur, de beaux yeux noirs, sous deux sourcils d'ébène et bien arqués; une bouche mignonne, qu'un sourire mignard rendait voluptueuse; une taille parfaite; une jambe admirable; un joli pied, chaussé avec le même goût que Jeannette, ou Marguerite; telle était la jeune fille qui m'avait fait tressaillir, en la croyant Mlle Rousseau; mais mon cœur battit de désir, en voyant Edmée Servigné. Je m'approchai d'elle timidement, et d'un air si différent de Tourangeot, qu'elle vit bien que j'étais d'une autre espèce. Cependant elle m'évitait en rougissant. Aimée Châtelain remarqua mon empressement pour la jolie Servigné; elle parla tout bas à *Catherine,* sœur aînée de la jolie brune; c'était une grosse réjouie très appétissante, une de ces figures qui portent avec elles l'annonce de la franchise, de la gaîté bruyante et de la bonté du cœur, unies à l'honnêteté. Je ne la connaissais pas encore; elle me prévint de la politesse; j'y fis peu d'attention, j'estimais beaucoup les femmes de son genre de beauté, mais elles ne m'inspiraient rien. Je ne m'occupais que d'Edmée, je ne voyais qu'elle, je ne suivais qu'elle, jusqu'au moment où ma bonne amie Châ-

(1) Voyez la sixième estampe du *Paysan-Paysanne.*

telain vint me dire à l'oreille : — « Je vous devine;
» vous avez raison! Edmée Servigné est une fille
» comme il n'y en a guère ici, pour la gentillesse
» et la sagesse; et puis il y a du bien; le père a
» quatorze arpents de vignes, sans compter d'autres
» terres... Mais faites donc politesse à la sœur
» aînée, qui vous a déjà parlé deux ou trois fois! »
A ce mot, je rougis de ma grossièreté; je m'approchai de Catherine, et au premier mot qu'elle me dit, je m'empressai de lui marquer des égards. Elle me toucha sur l'épaule, en souriant avec grâce (je lui en trouvais, depuis que je voyais en elle la sœur d'Edmée), et me dit fort bas : — « Gageons que
» c'est parce qu'on vient de vous dire deux mots,
» que vous êtes plus poli? — Ha! Mademoiselle
» Catherine, c'est aussi pour vous! — Bon! *aussi*
» empêche *aussi* bien de mentir que *peut-être*. Mais
» on vient de me dire bien du bien de vous! Et je
» ne le croirais pas si vite, si ce n'était Mme Châte-
» lain la tonnelière; mais d'elle, je crois tout, vu
» que je sais qu'elle n'est pas menteuse; car quand
» son mari lui faisait l'amour, elle ne me cachait
» rien! — Ha! c'est une *excellente fille!* » m'écriai-je.
» — Dites donc *femme!*... Mais vous avez pris là un
» mot de mon père; car il dit aussi *excellent*, quand
» il veut estimer un quelqu'un, et il lit souvent. —
» Je serais charmé de connaître un aussi digne
» homme! — Si, comme je n'en doute pas, vous
» êtes tout ce que m'a dit Mme Châtelain, vous ne
» serez pas mal vu de mon père, de son fils, ni de

» ses deux filles. » Elle me prit la main, en achevant ces mots, et me mena auprès de son frère, à qui elle dit : — « Servigné, tu ne connais pas ce » monsieur-là ? — Non, ma sœur, je n'ai pas tant » d'honneur. — Et toi, ma sœur ? » dit-elle à l'épouse de son frère. — « Ni moi non plus, ma sœur » Cataud. — Hé ben, c'est Monsieur Nicolas, de » qui nous a tant parlé Mme Châtelain, le jour de sa » noce, et depuis. — Ha! Monsieur! » me dit Servigné, « j'ai l'honneur de vous saluer, et de vous » dire l'estime que nous faisons de vous, et même » mon père, qui est un honnête homme craignant » Dieu. » La connaissance faite, Catherine, qui me tenait la main, me mena dans le rond, qui se formait pour danser. J'étais tout surpris! il fallait que Mme Châtelain eût dit beaucoup de bien de moi! J'ai su, depuis, que le plus beau trait qu'elle eût cité, au jugement de Catherine, et celui qui lui aurait fait m'offrir sa sœur en mariage, si elle avait osé, c'était d'avoir averti Aimée la cuisinière, lorsqu'elle dormait dans une attitude indécente, exposée aux regards libertins des hommes par Manon la Parisienne... L'Ordre éternel, Dieu, ne veut pas qu'une bonne action passe sans porter son fruit... A ce trait, raconté devant son père, sa sœur, son frère et sa belle-sœur, Catherine avait dit : — « En voilà » assez ; je me confierais à ce garçon-là toute nue, » sans crainte, dans la nuit comme dans le jour ; » et ma sœur Edmée aussi ; c'est un brave garçon! » La bonne Catherine me plaça entre elle et sa sœur :

« Donne la main à Monsieur Nicolas, Edmée, » lui dit-elle. Mon nom fit rougir la belle brune; elle me donna timidement la main, et nous dansâmes aux chansons. On connaît les *rondes;* c'est un genre assez libre; mais les doubles sens sont dits par nos Bourguignonnes avec tant d'innocence, que personne n'y fait attention. Voici quelle fut la *ronde* que nous dansâmes la première; je ne l'ai pas oubliée :

Il était un bon homme,
Qui vendait des navets;
* Il les vendait si gros,
* Si longs et si bien faits!
Ç'sont des navets,
Ç'sont des navets au sucre!

* Il les vendait si gros, etc.
Qu'il y vint une femme,
Qui les lui marchandait.
Ç'sont des navets, etc.

Qu'il y vint une femme, etc.
* Elle prit le plus gros,
* Le mit dans son corset.
Ç'sont des navets, etc.

* Elle prit le plus gros,
* Le mit dans son corset :
Le corset était large,
* Le navet descendait.
Ç'sont des navets, etc.

* Le corset était l'arge,
* Le navet descendait :
En son chemin rencontre
* Un petit cabinet.
Ç'sont des navets, etc.

* En son chemin rencontre
* Un petit cabinet;
Il en poussa la porte,
Et leva son bonnet.
Ç'sont des navets, etc.

Il en poussa la porte,
Et leva son bonnet :
Ho! quand il fut entré,
Dame! comme il allait!
Ç'sont des navets, etc.

Ho! quand il fut entré,
Dame! comme il allait!
De chambre en antichambr',
* Partout il fourgonnait.
Ç'sont des navets, etc.

* De chambre en antichambr
* Partout il fourgonnait.
Passant par la cuisin',
* Renversa le brouet.
Ç'sont des navets, etc.

* Passant par la cuisin',
* Renversa le brouet.
Le cuisinier lui dèt :
— Monsieu', qu'avez-vous fait!
Ç'sont des navets, etc.

Le cuisinier lui dèt :
— Monsieu', qu'avez-vous fait ?
* Vous renversez la sauç'
* Dans ce beau cabinet !
Ç'sont des navets, etc.

* Vous renversez la sauç'
* Dans ce beau cabinet !
— Ami, c'est mon usag',
* Et je vous dis tout net :
Ç'sont des navets,
Ç'sont des navets au sucre !

Toute la compagnie chanta naïvement cette ronde, sans y entendre finesse; Châtelain était le coryphée. Mais j'observai qu'Edmée se tut à tous les vers marqués par une étoile *, encore qu'elle ne les comprît pas; il semblait que sa craintive pudeur redoutât de se commettre, et que certains mots fussent trop gros pour sa bouche mignonne.

Après la danse, Boudard, naturellement froid pour les femmes, et qui n'avait quitté qu'un moment les apprêts de notre collation, vint nous avertir. Nous avions faim : nous y courûmes, emmenant avec nous M. et Mme Châtelain, Edmée, sa sœur, son frère et sa belle-sœur. Il fut bien difficile d'avoir Edmée ! Elle ne se rendit qu'à ce mot de sa sœur : « — Hé ! mon Dieu Seigneur ! Edmée, » quand tu ne ferais pas tant la mijaurée, ça n'en » s'rait qu'mieux ! et Monsieu' Nicolas ne te veut » pas manger ! » Les yeux de la timide beauté se fixèrent sur la terre ; elle me laissa prendre sa main

tremblante, en disant seulement : — « Mon père » doit venir, et je le voulais attendre sur le che- » min. » Elle vint s'asseoir, non sans faire encore quelques petites façons : elle ne voulait pas se mettre à côté de moi sur le gazon ; elle s'éloignait ; mais effrayée des regards libertins du Tartare Tourangeot, de l'air décidé de Boudard, du ton goguenard de Châtelain, et la place entre son frère et sa belle-sœur étant prise par Catherine, elle fut obligée de revenir entre Aimée Châtelain et moi. Elle restait encore debout, lorsque Châtelain, passant le bras par derrière sa femme, prit le bas de la jupe de la jolie Servigné, qu'il tira, en lui disant : « — Hé ! » morbleu ! asseyez-vous donc ! » Ce geste alarmant fit qu'Edmée s'assit plus vite que l'éclair. « Vous » ne sauriez être mieux, pour une petite scrupu- » leuse comme vous, » ajouta-t-il. « — C'est bien » fait ! » murmura Catherine avec un signe de tête. — « J'ai là ma femme, » reprit Châtelain, « sans » quoi nous verrions ! Qu'as-vous à vous plaindre ? » ici, votre bonne amie ; de l'autre côté, une fille » pour la sagesse, si tant est que ça vous con- » vienne ; car... — Mon Dieu ! » dit Edmée, « tai- » sez-vous donc, monsieur Châtelain... car... je » plains toutes les femmes qui... — Te plains-tu, » ma petite femme ? » dit le tonnelier. — « Ho ! » non ! mon ami ! j'aurais tort. » Et elle l'embrassa. Depuis ce moment, Edmée Servigné n'osa plus les regarder ; et elle se tourna de mon côté, avec un demi-sourire de rougeur. (Oui, je suis sûr que si

j'avais eu la familiarité de Jeannette Rousseau, sa conduite aurait été en tout la même que celle d'Edmée Servigné. Ce ne furent pas deux filles que j'aimai successivement; c'était la même : l'une fut la Jeannette seulement vue; l'autre fut la Jeannette fréquentée, dont j'entendis les discours, dont je connus la belle âme! Non, je n'ai jamais aimé qu'une femme, et je le prouverai, car je reviendrai souvent à cette idée.)

Boudard découpait. La vue d'Edmée sembla fondre la glace de ce cœur froid; il était plus poli, plus décent: l'amour nous rappelle à la bonne éducation; Tourangeot, au contraire, Tartare sans principes, étincelait de libertinage... Mais il avait sa Marie (quoiqu'elle ne fût pas présente), et je ne le craignais pas plus que Boudard pour rival. Je servis. Je commençai par Edmée, mais d'un air d'indifférence et comme étant ma voisine; ensuite, je présentai l'assiette à sa sœur, puis à sa belle-sœur; Tourangeot servit Mme Châtelain, son mari et Servigné; Boudard versa une ronde, avec cette gaieté franche des Bourguignons, quand ils régalent, même des inconnus; et nous mangeâmes. Nous n'avions que trois gobelets d'étain; je les disposai de façon que nous ne fussions pas obligés de boire avec Tourangeot, ni Boudard, qui passait alors pour être attaqué du poumon. Aimée Châtelain s'empara de notre gobelet, et je bus toujours après Edmée Servigné, qui mêlait son vin aux trois quarts de l'eau du ruisseau sur les bords duquel nous goû-

tions. J'en fis autant; et Mme Châtelain se penchant derrière moi, dit à Edmée : « — C'est son usage. » Et elle l'embrassa... Que ce moment fut délicieux! l'Amour m'offrait le bonheur, et l'Amitié faisait ma cour à l'objet charmant dans qui je retrouvais Jeannette!... Edmée baissait les yeux; mais je crus entrevoir qu'elle était flattée d'être auprès de moi. Je ne lui disais que des choses sensées, décentes, agréables; j'étais un homme par les premières, une fille par les secondes et un amant respectueux par les troisièmes. Tourangeot, au contraire, se permettait des propos grenadiers en parlant à Mme Châtelain, sous prétexte qu'elle était femme; et je m'apercevais avec un plaisir inexprimable qu'alors Edmée se dépêchait de m'adresser la parole, afin de ne pas entendre... Ho! qu'une fille naïve et décente, qui se voile de pudeur, est un objet aimable! c'est le charme de la nature!...

On achevait de goûter, et Catherine, ainsi que Mme Châtelain, avaient déjà proposé de jouer au *Curé*, sorte de *Gage trouvé* que tout le monde connaît, lorsque Edmée aperçut son père : — « Voilà » papa! » dit-elle à son frère. Servigné courut au-devant du vieillard et nous l'amena. Il dit à ses enfants qu'il avait goûté avec un ami, et qu'il allait se divertir avec eux. Catherine plaça tout le monde. [Mais je ne rapporterai pas ce jeu, quoique je le pusse, écrivant chaque soir ce qui m'était arrivé dans la journée, usage que je conserve encore. On trouvera cet article très abrégé dans le DRAME DE LA

VIE, pages 64-76. Je vais seulement reprendre ce que j'ai dû négliger dans l'ouvrage cité, après les derniers mots de la page 75.]

Je ne continuerai pas le récit de notre jeu, qui dura fort longtemps, parce que chacun s'y amusait. Mme Châtelain, pour retirer son unique gage, devait chanter : — « Que chanterai-je, mon homme? » dit-elle à son mari. — « Tout ce que tu voudras,
» ma femme, pourvu qu'elle ne soit pas trop an-
» cienne... Dis-nous :

Quelle sombre humeur!

» — Ho! non! c'est une chanson de moine, et je
» ne les aime pas. — Dis-nous :

Mon premier époux était brun.

» — Fi donc! je n'aurai jamais que toi...
» — Dis donc ce que tu voudras... Tiens!

Quel désespoir!
Père, priez pour la sœur Luce!

. . . .

Dans quel état vous m'allez voir!
Hier au soir,
Voulant attraper une puce,

. . . .

J'aperçus... un... en... droit... tout...

Aimée Châtelain eut beaucoup de peine à fermer la bouche de son mari, en lui disant : « — Non,
» non, pas cela! — Ha! pour celle-ci, je la veux;

» tu la diras, ou je me fâche! — Quoi c'est, mon
» l'homme? — Le *Joli Chose*. — Ha! mon l'ami!—
» Ou je me fâche! — Allons, allons; mais c'est
» pour te complaire :

Qu'un conquérant, fier d'embraser le monde,
Brave les dieux de la terre et de l'onde,
Il me suffit, pour combler mon espoir,
D'avoir un joli Chose
De satin rose,
Bordé de noir. (bis)

Qu'un érudit, dans sa bibliothèque,
Reste collé sur Platon, sur Sénèque,
Moi, je fais mieux : je mets tout mon savoir
A bien connaître un Chose, etc.

Qu'un financier, dans son palais immense,
Bâille en faisant le malheur de la France,
Moi, plus heureux, j'ai pour étroit manoir
Un joli petit Chose, etc.

Le Père Adam, qui commença le Monde,
En qui gisait la science profonde,
Tout le premier déposa son savoir
Au fond d'un joli Chose, etc.

Plaideuse aimable, auprès d'un juge austère,
Si vous voulez avancer votre affaire,
Le moyen sûr, c'est de faire entrevoir
Un joli petit Chose, etc.

Un magistrat, c'est notre usage en France,
Sous la beauté voit toujours l'innocence,
Et rarement se refuse au pouvoir
D'un joli petit Chose, etc.

L'heureux mortel que tout le monde envie,
Est-ce un monarque aux lois de qui tout plie?
Non, mon Iris, c'est celui qui peut voir
Ton joli petit Chose, etc.

Je plains le sort du malheureux Narcisse;
Trop de beauté pour lui fut un supplice.
Jeune blondin, s'il vous faut un miroir,
Mirez-vous dans un Chose, etc.

Si, par hasard, la bordure était blonde,
Comme on en voit beaucoup de par le monde,
N'hésitez pas, car ils font leur devoir
Tout aussi bien qu'un Chose, etc.

Petits abbés, femmes vives et belles,
Qui demandez toujours chansons nouvelles,
Chantez la mienne, elle est d'hier au soir,
Faite à côté d'un Chose, etc.

Loin de priser les dons de la fortune,
Leur vain éclat m'ennuie et m'importune;
Pour tout trésor, je ne veux rien avoir
Qu'un joli petit Chose, etc.

« — Ha! qu'elle est bonne! » s'écria Boudard. — « Hum! hum! » dit le père Servigné; « c'est de » ces chansons nouvelles des petits-maîtres de » Paris. — Moi, je n'y ai rien compris! » s'écria Tourangeot; « et si, c'est la seconde fois que je l'en- » tends. — Ni d'autres non plus, » dit Catherine en regardant sa sœur. — « Elle vient de Mlle Manon » de Paris, » dit la chanteuse, « qui a dit qu'elle » était toute nouvelle, et qui l'a chantée à table, un

» soir, devant plus de dix personnes, dont cinq » étaient des dames respectables. » Pendant cet entretien sur une chanson qu'on n'avait pas osé répandre dans la ville, et que Manon tenait de son auteur, qui ne l'a publiée que longtemps après, j'observais Edmée Servigné. Je voyais, au calme de son charmant visage, miroir d'une âme plus belle encore, qu'elle n'avait pas plus compris la chanson que Tourangeot; la sottise et l'innocence se ressemblent en apparence dans un point : c'est que, comme la première ne comprend pas ce qui est à double entente, la seconde lui prête sa noble candeur pour le bien interpréter.

Nous en étions là, lorsque Boudard, qui n'a cependant jamais été un mauvais sujet, mais qui était alors un enfant mal élevé, gâté par le mauvais exemple (et c'en est assez pour être méchant avant la raison), lorsque Boudard, dis-je, alla trouver les ouvriers qui banquetaient, et leur dit : « — Nous » avons des filles qui ne sont pas difficiles; nous » partons : suivez-nous. » En effet, le père Servigné donnait à ses enfants l'ordre du départ. Je pris Edmée et Catherine. En montant la colline, il nous arriva un incident qui confirma les ouvriers, surtout les Parisiens, dans l'idée que Boudard venait de leur donner : des vignerons ivres, de la *Petite-Rue-Saint-Germain*, où demeuraient Edmée et sa famille, ne voyant pas le père Servigné, qui suivait ses filles, un d'eux me donna un coup sur le bras pour me faire quitter celui d'Edmée. Tourangeot s'en aper-

çut; il sauta sur l'insolent, déjà effrayé par un coup de pied du vieillard; je le secondai; nous les terrassâmes tous, et l'un d'eux roula du haut de la colline en bas. Edmée, tremblante, partagea ses soins entre son père, son frère et moi; elle nous tira enfin de la mêlée, quand nous fûmes vengés. Je repris fièrement son bras, et j'observai qu'au lieu de me toucher à peine, comme auparavant, elle s'appuyait et semblait me retenir avec la crainte que je ne lui échappasse encore.

Nous étions à moitié chemin, et la nuit commençait, lorsque les ouvriers nous abordèrent. Un d'eux m'ôta Edmée, qui fit un cri et s'échappa de ses mains, comme un poisson. Catherine donna un soufflet au louche Degout, qui venait de lui presser la gorge par-dessus le fichu. Enfin, Aimée Châtelain s'étant approchée, et le père Servigné ayant aperçu Yeury, dont la femme était sa petite parente, on reconnut la méchanceté de Boudard, qui avait voulu se venger du fouet avec des orties. Il fut bafoué par tout le monde. Mais Edmée Servigné était disparue avec son frère et sa belle-sœur; Catherine les avait suivis, et ce fut en vain que je voulus les rejoindre; je m'égarai dans la foule.

Le lendemain de cette partie, Châtelain fut redemandé à Joigny pour y travailler. Il y mena sa femme, qui ne fut pas fâchée de quitter une ville où elle était connue, à cause de son état. Et moi, j'ignorai la demeure d'Edmée, de cette nouvelle Jeannette, aussi belle que la première, mais que je

connaissais beaucoup plus en un jour, que l'autre en quatre années.

Il est si vrai que c'était encore Mlle Rousseau que j'aimais dans Mlle Servigné, comme un amant chérit le portrait qui lui retrace sa maîtresse, que je ne fis presque pas de démarches pour retrouver Edmée. Je m'occupai beaucoup de Jeannette tout le reste du mois de Septembre; mon amour pour elle fut même plus vif que jamais; la vue de la jolie Servigné avait produit le même effet que si j'eusse vu Mlle Rousseau elle-même. Singularité surprenante! mais effet naturel, quand une passion est vraie et que le tempérament est brûlant... Je restai dans la même situation jusqu'à l'arrivée de cette femme si ardemment désirée, sans presque la connaître; désirée autant que si j'eusse prévu tout ce qui devait m'arriver... Mais avant de parler du retour de Mme Parangon, qui doit changer mon sort, il faut raconter la dernière mésaventure qui me soit arrivée avec mes frères de Courgis.

Elle fut occasionnée par une lettre en vers imprudemment écrite, et qui pis est, envoyée à Mlle Rousseau. Nous étions au 18 Octobre. Un soir que tous les ouvriers était *en déroute*, à l'exception du premier pressier Clisot, je m'assis devant sa presse, pour profiter de sa lumière, et je me mis à rimailler des vers de huit qui, si je m'en rappelle, étaient assez faciles. Je lui racontais tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Courgis; j'exprimais la constance de mes sentiments, et je lui

jurais de n'aimer jamais qu'elle. Je remplis ainsi quatre grandes pages. Je les lus haut, les trouvai passables, et m'enflammant moi-même (effet immanquable dès que je m'occupais de Jeannette), je les terminais par un couplet, qui finissait par trois vers déjà faits à Courgis pour elle :

Non, de fortune
Il n'en est qu'une :
C'est de pouvoir vous posséder !

Aucune réflexion, malgré tout ce qui m'était arrivé, ne m'empêcha de les porter sur-le-champ à la boutique d'épicier, dépôt des paquets pour Courgis. Je lisais alors les romans de Villedieu, où tout est donné au hasard; où les moindres indices annoncent presque toujours que les femmes aiment à la fureur. Je me persuadai que j'étais aimé; que sûrement Marguerite avait parlé clairement à la belle Rousseau; que mon long silence pouvait passer pour un oubli... Ce qu'il y a d'inconcevable, puisque je n'étais ni fou ni sot, c'est que je n'imaginai aucun moyen de faire parvenir ma lettre en secret : je la remis stupidement comme toute autre, avec l'adresse d'une jeune fille chez ses parents. Ma lettre part, et j'en suis ravi. Je n'eus pas le moindre soupçon de ce qui pouvait en résulter, de la part de mes frères, pour qui l'innocence de ma passion n'était pas un *minoratif*. Je ne réfléchis pas qu'une épître de cette espèce, sans préliminaire, écrite à

leur fille, devait choquer les parents de Jeannette... Je ne pensai à rien de tout cela; j'agissais comme si depuis mon arrivée à la ville tout avait changé à Courgis; que les dévots outrés fussent devenus complaisants pour ma passion enfantine, et que M. Rousseau dût être enchanté qu'un petit apprenti imprimeur bien incapable donnât le mouchoir à sa fille : enfin, je poussai la démence jusque-là, que j'attendis la réponse avec impatience !... (Et cette folie cependant aurait été la conduite la plus sage, heureuse, pour moi, pour Jeannette elle-même ! elle fixait mon sort, mon cœur; elle conservait mon innocence !... Ah ! faibles mortels ! que nous sommes à plaindre, si notre sagesse est souvent une folie ! si quelquefois notre démence est sagesse !) Au bout de quinze jours, une idée plus folle encore me passa par la tête : je résolus de prendre par Courgis, en allant chez mon père aux fêtes de Toussaints. J'étais alors assez bien avec M. Tourangeot; je prétendais exécuter deux choses, qui devaient me donner à ses yeux beaucoup de relief : lui faire admirer la beauté de Jeannette et le bonheur que j'avais d'en être bien voulu, et lui donner une idée de la considération dont jouissait mon père dans le canton... (Jupiter accueillit une partie de ce vœu, et livra l'autre aux vents qui la dispersèrent.)

Nous partîmes le dimanche 31 Octobre, après le dîner. D'abord, il y avait de l'indiscrétion d'aller chez des ecclésiastiques un jour de fête, qui est

celui de leur occupation; ils faisaient regarder à leurs paroissiens un voyage ces jours-là comme une profanation. Mais je paraissais avoir tout oublié, comme ce fils de pauvre paysan, mon compatriote, qui, en revenant de Saint-Michel, séjourna trois semaines à Paris, et qui, ayant vu ailleurs de l'aisance, de l'opulence, alla s'imaginer que tont était changé en mieux. Il se hâta de revenir; en arrivant sur le finage de Sacy, ce lointain voyageur demanda au premier laboureur qu'il rencontra : — « Dites, l'homme ? mon père laboure-t-il toujours » avec des ânes ? » Le laboureur et son suiton, surpris de voir un petit drôle, absent depuis six semaines, feindre de ne pas les reconnaître, lui répondirent en riant : — « Ho ! Monsieu' ! votre » père est toujours tout d' même. — Et Sacy est » toujours couvert de chaume ? — Toujous. — » Et l'on y mange toujours du pain bis ? — Tou- » jous. — Et l'on y est toujours aussi gueux ? — » Toujous. —Tout y est donc encore de même ?— » Tout. — Tout ?... C'est incroyable !... Adieu, » les hommes. » Et le petit galopin, rebroussant chemin, s'en retourna droit à Paris, où il a fait fortune... De même moi, ce Monsieur Nicolas, que ses compatriotes regardaient comme un garçon d'esprit, je me figurais sans doute, après un séjour si bref à la ville, que ces mœurs atroces, ces mœurs, dont j'ai donné l'esquisse fidèle, étaient devenues les mœurs générales, et qu'on n'avait plus à la campagne, ni même chez les dévots, la *susceptibilité*

d'autrefois ! Ce qui m'eût fait rougir dix-huit mois auparavant, me paraissait tout simple.

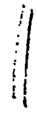
Nous arrivâmes pendant les vêpres; on faisait une procession dans le cimetière, et j'y vis Jeannette. J'étais sur la porte du presbytère; je souriais : Mlle Rousseau, en me voyant, ne rougit pas, elle pâlit. Je pressentis mon sort. Mais j'étais bien loin de la vérité !... Sœur Pinon nous avait aperçus. Elle quitta l'église pour venir nous trouver : — « Hé » mon Dieu ! vous osez paraître ! » me dit-elle, « après votre lettre ?... M. Rousseau voulait s'en » plaindre en justice; il a été se consulter à » Chablis. Mais M. Stallin l'a retenu... Jugez dans » quelle colère doit être M. le curé ! » Comme elle achevait ces terribles paroles, l'abbé Thomas entra. Son air ne m'étonna pas, après ce que je venais d'entendre. Je voulus m'excuser un peu. — « Tout » cela est mauvais ! » me répondit-il. « Je n'en dis » pas davantage devant Monsieur. Partez, après » avoir bu un coup; mon frère ne vous menace » pas de moins que de coups de bâton... » Il faut avouer qu'il était bien triste et bien humiliant pour moi de les mériter, moins pour la chose en elle-même, que pour ma sottise inconcevable, d'être venu chez des gens que je connaissais aussi bien, après une faute grave, et qui, par mon peu d'adresse, ne pouvait manquer d'être publique !... Mais je m'étais figuré que ma lettre resterait secrète; bien mieux, que Jeannette la verrait seule. Une pareille naïveté est unique, et je n'ai de ma vie

connu personne qui en fût capable, passé l'âge de six ans. Seul, je me serais enfui, sans boire ni manger; mais Tourangeot avait soif. Il se fit expliquer mon crime. — « Ce n'est que ça !... la belle » *f — se (a)* ! J' croyais qu'il avait couché avec la » mère et la fille, comme mon officier à Tournay.» Il goguenarda ensuite, en vrai Tartare, sur la colère du père, la douleur de la fille, l'indignation du curé, la pétrification de l'abbé Thomas, la componction de la sœur Pinon. — « Vous n'auriez pas été bons » en Flandres, ce père-là, çte fille-là, ni vous. » Quand nous rencontrions une fille de fermier ou » une autre : « Mets-toi là !...» Et quand après, nous » ne la livrions pas aux valets de l'armée, elle nous » baisait les mains, et nous remerciait de notre » bonté... » En achevant ces mots, il but son dernier coup, et releva le menton de sœur Pinon, dont il osa soulever le fichu; je vis l'instant où l'abbé Thomas allait appeler les habitants au secours! J'étais très peiné d'une pareille conduite, qui aggravait mon imprudence et mes torts. On nous pressait de partir; je ne demandais pas mieux. Nous sortîmes enfin, et je pris la route de Sacy; nous avions également trois grandes lieues à faire, pour aller à mon village ou retourner à la ville; ainsi Tou-

(a) L'auteur est bien réservé. Pour les lecteurs étrangers qui prennent goût à nos livres, nous devons donner le mot en toutes lettres : *foutaise,* c'est-à-dire niaiserie, bagatelle. *(N. de l'Éd.)*

rangeot ne fit aucune difficulté, quoique la nuit approchât.

Une fois échappé, je cheminai lestement; le goûter de Courgis ne m'appesantissait pas. Je reprochai à Tourangeot sa conduite indécente. Il me répondit avec plus de sens que je ne lui en aurais supposé : — « J'étais en colère de nous voir mettre » à la porte pour une baliverne, comme une lettre, » par des frères ; et puis cette dévote !... Elle ne » me tentait pas, au moins, quoique fraîche; mais » j'aurais voulu la tenir dans le camp auprès de » Tournay ! Ha ! comme... Et puis, cet abbé Tho- » mas a l'air si béatin !... Ma foi, je n'ai pu me » retenir. Mais avec les bonnes gens, je suis hon- » nête comme il convient. Tiens, à ces gens-là, » quand ils se plaignent d'un coup de bâton, il faut, » comme aux Flamands, leur donner un coup de » sabre; ça les fait taire. En me voyant pis que » toi, ils t'auront obligation de n'être pas comme » moi ! » Ce dernier mot était vraiment philosophique !... Lorsque nous fûmes au Puitsdebond, qui est environ à moitié chemin, la nuit était close, et nous éprouvions la faim et la soif. Vis-à-vis une maison de ce chétif hameau, nous entendîmes des laboureurs chanter et se réjouir. Nous crûmes que c'était un cabaret, quoique je n'en eusse jamais vu dans un endroit aussi détourné. Tourangeot frappa. On ouvrit, en disant : « Quî ost-ce ? — Ne pour- » rions-nous pas avoir demi-septier, en payant ? — » Oui-dà, Messieurs ! et même chopine; mais sans



» payer, car les gabeliers nous feraient un procès. » Nous entrâmes; avant d'accepter l'offre de chopine, nous fouillâmes dans nos poches, pour savoir combien nous avions d'argent. J'avais deux sous et demi; mon camarade quelque chose de plus. Nous voulûmes savoir le prix du vin. On nous examinait cependant. Mes traits, qui sont à peu près ceux de mon père et du curé de Courgis, me firent reconnaître. Au lieu de répondre à notre demande, un vieillard me dit en me tirant par le bras : — « Ne » seriez-vous-t-i' pas un fils de M. *Reûti ?* — Oui, » bon vieillard. » A ce mot, toutes les voix se récrièrent ensemble : — « Ha! l'honnête homme! » On nous prit tous deux malgré nous (1); on nous plaça auprès du feu; on voulut nous servir le plus délicat du régal, qui était du boudin et du porc frais; on ne savait quelle fête nous faire. Tourangeot, étonné, me regardait; et tout borné qu'était ce sacripant, il me dit : — « Nous avons été reçus » là-bas pour tes faits et gestes; ici, nous le sommes » pour les faits et gestes de ton père; il y a un peu » de différence, dà ? » Il voulait s'attabler, le régal le tentait : mais je dis aux bonnes gens que nous ne pouvions rester; qu'on serait en peine de nous chez mon père. Ce mot les détermina seul à nous laisser partir, après cinq ou six coups que but Tourangeot, et quelques bouchées. A chaque fois, on portait en

(1) Voyez l'estampe de cette rencontre, dans la *Vie de mon père*, IIe partie, pag. 144.

chorus la santé de *l'Honnête homme*, en nous comblant de bénédictions pour nous et pour lui. En sortant, nous trouvâmes deux garçons de la maison, qui étaient disparus depuis un moment; ils étaient à cheval à cru, et ils en tenaient deux sellés en paille, pour Tourangeot et pour moi; il nous fut presque impossible de nous défendre de les accepter. Mais nous refusâmes si absolument, qu'ils se bornèrent à nous reconduire à pied jusqu'à la *Métairie-rouge* ou *Charmelieu*, à cause du grand bois et des gros chiens de cette ferme. En effet, ceux-ci nous attaquèrent; mais comme les jeunes gens du Puitsdebond en étaient connus, ils les calmèrent, pendant que nous traversions la petite plaine de Charmelieu, et s'en retournèrent en chantant. Tourangeot admirait notre seconde réception et ne pouvait s'en taire.

Lorsque nous fûmes vis-à-vis Laloge, où demeurait Marie-Jeanne, je dis à mon camarade : — « Si » je voulais frapper là, à cinquante pas d'ici, où » brille cette lumière, tu verrais bien autre chose ! » — Ma foi ! frappons-y; j'ai r'soif. — Non, non; » nous n'avons pas une demi-lieue, et nous arrive» rons chez mon père justement à l'heure de se » mettre à table. — Écoute donc ? si l'on était ins» truit par tes frères, et qu'on allât nous renvoyer » aussi ? — Ne crains rien ! Un père et une mère ne » renvoient pas leur enfant; ils lui remontrent, et » ne l'abandonnent pas. — Je serais d'avis de » souper ici... Y a-t-il de quoi coucher ? — Comme » chez nous. » A ce mot, il courut vers la porte et

heurta. Je fus obligé de le suivre. Un des frères Lévêque vint ouvrir. Quoiqu'il ne vît que Tourangeot, il lui parla poliment, et le pria d'entrer; mais lorsqu'il m'eut aperçut, il vint à moi, les bras ouverts, et me porta dans la maison, où nous trouvâmes son père, sa mère, l'autre frère et leur aimable sœur. Toute cette famille parut transportée de joie de me voir. On nous servit du vin; on mettait notre couvert. Je dis alors à la famille Lévêque ce seul mot : — « On serait inquiet chez nous. — Ho! partez, » mes enfants, » me dit la mère Levêque, « si mieux » vous n'aimez que Georges aille dire que vous êtes » las, et que vous couchez ici? car si un de mes » garçons s'arrêtait le soir à demi-lieue, j'en voudrais » à ceux qui l'auraient retenu. » Tourangeot quitta la table et le bon feu à regret. Mais il vit, par les caresses qu'on m'avait faites, combien j'étais aimé dans cette maison!... J'empêchai les deux Lévêque de me reconduire, quoique leur aimable sœur me priât de le permettre. Je baisai la main de cette excellente jeune fille, sorte de courtoisie qu'on ne fait jamais dans nos cantons; elle en était presque honteuse et elle m'eût volontiers embrassé. Nous partîmes regrettants et regrettés.

A quelques pas de Laloge, Tourangeot me dit : — « Une chose m'embarrasse : — « Est-ce pour » votre père, ou pour vous » (il cessa de me tutoyer) « qu'on nous a reçus ici? — C'est pour » tous deux. — Et cette jolie fille, hem? — C'était » ma maîtresse. — C'était!... Et vous étiez fou

» d'Edmée Servigné ? Et vous venez de vous faire » chasser de Courgis pour avoir écrit une lettre » d'amour encore à une autre fille ? — C'est que » j'ai cru aimer celle-ci, aussi bien que j'ai cru » aimer Edmée Servigné, à Vaux, et que je n'aime » réellement que celle pour laquelle on vient de me » chasser. — Moi, je prédis que cet amour de » Courgis n'aura jamais de bon succès... Mais » celle-ci, ou bien Edmée... Mais plutôt celle-ci... » Ho ! que je voudrais être à votre place !... Mais » je n'ai rien ; je suis un pauvre diable... je ne m'en » étais jamais attristé que ce soir... — N'as-tu pas » ta Marie ? — A la bonne heure ! — Je t'y prends ! » tu me critiques, et tu ferais la même chose ! — » En ce cas, je ne dis plus rien ; car je laisserais là » Marie pour celle-ci... » Nous arrivâmes à la maison paternelle sur les huit heures. On soupait plus tard qu'à l'ordinaire, à cause des lectures de la Bible que mon père faisait plus longues les dimanches, surtout quand il se trouvait plusieurs fêtes de suite. On fut surpris de me voir arriver si tard ! — « A quelle » heure êtes-vous donc partis ? — Après dîner... » Nous ne dîmes d'abord rien de Courgis ; l'important pour moi était d'échapper aux remontrances du moment, persuadé qu'à une visite éloignée elles seraient infiniment plus douces. On nous fit bien chauffer, [illegible] table. Tourangeot aimait le [illegible] mon père était [illegible] ; le Tartare [illegible] aille rôtie, un

civet de lièvre et un pâté, avec du dessert. Lorsque Tourangeot fut rassasié, il dit, en me regardant : — « Ma foi! je suis bien aise de n'avoir pas accepté » les deux soupers qu'on nous a si gracieusement » offerts en route! — Et où donc? » me dit mon père. — « Je ne sais pas les noms », se hâta de répondre Tourangeot; « mais ça fait de bonnes gens! » — Par où donc avez-vous passé? » me dit une seconde fois mon père. — « Par Courgis. — « Ha! » tu as vu tes frères? — Un seulement, » dit Tourangeot. — « Oui, » reprit mon père, « l'autre ne » quitte pas son église les fêtes et dimanches. — Et » tant mieux! » dit le maudit bavard. — « Comment » donc cela? — Ha! rien, rien... Des frères comme » ça, je les donnerais pour toutes mes sœurs, afin » de rester enfant unique... Mais il ne faut rien dire. » — Ils vous ont mal reçus? » demanda en riant mon père. — « Oui, au plus mal! — C'est qu'ils » lui en veulent, pour quelques petites fredaines. — » Ha! votre père le sait! » dit Tourangeot en me regardant. J'étais sur les épines. — « Oui, oui », lui dis-je. « Laissons cela; je ne voulais pas en » parler à mon père. — Puisqu'on le sait! » reprit Tourangeot. « Vous dites bien, Monsieur Restif, de » petites fredaines, des bagatelles, des niaiseries... » des vers... Mais en récompense, nous avons été » bien reçus en d'autres endroits! ha! reçus!... Il n'y » a de mieux qu'ici, chez vous. Imaginez que nous » n'avions quasi pas d'argent! Je comptais sur lui, » il comptait sur moi... Mais à ç't'heure, nous avons

» trouvé une pièce de crédit, avec quoi nous pou-
» vons voyager, si nous voulons, pendant huit jours,
» à trois ou quatre lieues à la ronde, et peut-être
» dix, et être bien régalés! — Ha! ha! » dit mon
père, « montrez-nous donc cette belle pièce! —
» Vous la montrer, ça ne se peut pas; mais vous la
» dire, si fait! — Hé bien! dites-la nous. »... Puis
m'adressant la parole : — « Ton camarade est jovial!
» il a le mot pour rire! Mais tu es gêné, Nicolas?...
» Qu'as-tu ? » (C'est que je tremblais de voir Tourangeot tout découvrir.) — « Rien, mon père; c'est
» que je suis fatigué. — Allons, allons, vous allez
» vous coucher. — Je ne suis pas pressé! » s'écria
Tourangeot. — « Tant pis! » dis-je en moi-même;
« ce maudit bavard ne déparlera que lorsqu'il aura
» tout dit. — Et la pièce de crédit? « reprit mon
père. — « C'est votre nom, Monsieur Restif. —
» Hé! comment cela?... » Alors Tourangeot raconta
la scène du Puitsdebond, à sa manière (mais
son récit me prouva que certaines choses sont également belles dans toutes les bouches et dans tous
les styles); l'accueil de bonnes gens, qui m'avaient
reconnu aux traits de famille; les rondes bues à
sa santé; les cris répétés sans cesse : — « Ha! que
» c'est un honnête homme, que M. Reûti de
» Sacy!... » A ce narré, brut et sans art, le respectable Edme laissa couler des larmes de joie; toute la
famille, enfants et domestiques, étaient dans l'admiration!... Encouragé par là, j'ajoutai à mon tour les
traits les plus délicats, échappés à mon grossier

camarade. Je vis le plus excellent des pères nager dans la joie, et j'allai me coucher content, après une journée qui ne promettait pas une soirée aussi heureuse.

Le lendemain, Tourangeot parla sans doute; car je reçus des remontrances indirectes; mais il avait demandé le secret et on le lui garda. Mon père d'ailleurs, quoique vertueux, voyait plus de légèreté que de corruption dans ma faute; car jamais personne au monde n'a su m'apprécier comme mon père. Aussi les remontrances indirectes que je reçus ne roulèrent-elles que sur mon inconsidération, sur l'inconvenance de certaines démarches qu'on se permet faute d'usage, par présomption ou par étourderie... Oh! que mon père n'est-il encore au monde et que ne m'a-t-il conduit jusqu'à la crise où je suis! Ses sages conseils me guideraient dans une carrière épineuse, où je ne m'avance qu'en tremblant!...

Mes amis de Laloge dînèrent avec nous ce jour-là. J'admirai, en cette occasion, la prudence et la bonté de mon père. Il fit à Marie-Jeanne l'accueil le plus flatteur, persuadé que mon cœur navré se jetterait de son côté, sans danger néanmoins, à cause d'une absence longue et nécessaire. Mais cette conduite, favorable pour moi, devint, contre l'intention de mon père, funeste à cette aimable fille qui, se croyant doublement assurée, compta sur moi. Je vis, dans la journée, quelle différence elle mettait entre Monsieur Nicolas et les autres garçons. Tourangeot la voulut courtiser, ainsi que deux autres convives à marier,

de ceux qui étaient venus pour des arbitrages; elle les écoutait avec une froideur modeste et se sauvait de leur importunité, en se réfugiant auprès de moi. Son ton alors était doux, timide; son visage et son air exprimaient la confiance jusqu'à l'épanouissement. Elle semblait dire : — « Me voilà auprès de » mon époux, de celui auquel j'appartiendrai, à qui » je dois tous les sentiments affectueux de mon » cœur; je le prends pour mon défenseur contre » vous; c'est sous sa protection que je me mets!... » O sage Nature, que je te loue d'avoir fait les » femmes confiantes et timides, les hommes hardis » et courageux! car c'est ainsi que les deux sexes peu» vent être heureux l'un par l'autre... » (Hélas! c'est tout le contraire à Paris! les hommes y sont faibles et timides, les femmes hardies et courageuses! Et ces époux hors de l'ordre et de la nature s'étonnent stupidement de ne pas être heureux!)..... Je crus encore une fois aimer Marie-Jeanne... et je n'aimais que le sexe, l'âge et la taille de Jeannette!... Edmée Servigné avait encore plus parfaitement cette ressemblance divine, et M[me] Parangon était encore plus nymphe, qualité qui m'avait fait adorer la belle Kurgisienne, que Jeannette elle-même... Et ces attachements-là n'ont jamais cessé; ils me furent toujours chers et me le sont encore; mon cœur tressaille, mes larmes coulent, en me rappelant Edmée, Marie-Jeanne et le temps de ma jeunesse qu'elles ont embelli!... Cette journée fut encore heureuse; Tourangeot y vit mon père dans toute sa gloire, c'est-à-

dire l'arbitre du canton, et ce spectacle amusa même Marie-Jeanne et sa mère. Pour Tourangeot, il me dit fort sérieusement : — « En vérité, Monsieur » Nicolas, je ne conçois pas comment le fils d'un » homme comme est votre père a été se faire apprenti » imprimeur! »... Le lendemain, jour des Morts, nous partîmes de grand matin, pour être arrivés à midi.

Depuis ce voyage, Tourangeot, qui me raillait auparavant, parce que M. Parangon me prêtait des ridicules, parut me respecter; il me marqua de la considération. Il ne tarissait pas sur l'éloge de mes parents; il se louait de leur politesse, de leur savoir-vivre, de leur franchise honnête, de leur bonté. Il étonna M. Parangon lui-même, quand il raconta comment il avait vu plus de trente habitants de villages circonvoisins, dont sa probité seule l'avait rendu le juge-arbitre, lui composer une audience nombreuse, les dimanches et fêtes; comment il n'avait plus été surpris, après cela, d'avoir été si bien reçu dans les pays où l'on m'avait reconnu pour son fils; il lui parla de ma bonne mère, de ma jolie maîtresse, de ses honnêtes parents... — « Hé! comment, » dit le maître, « un drôle aussi heureux a-t-il pu venir » ici, souffrir tout ce qu'il y a souffert et ce qu'il y » souffre encore? Aurait-il des vues sur ma place, » après moi? — Monsieur », répondit le Tartare, « son père lui a surtout appris à être obéissant et » patient, quand il le faut. » Ce mot, digne d'une autre bouche, frappa M. Parangon; et depuis ce

temps-là, ses manières changèrent avec moi, en ce point qu'il ne menaça plus de me battre; il me parla comme à un homme, même en me faisant les remontrances que je pouvais mériter. Tourangeot était trop babillard pour ne pas raconter aussi la réception que mes frères m'avaient faite, et sa cause; mais on est si corrompu dans les villes, que je n'eus à en rougir devant personne. J'avais, depuis quelque temps, acquis un certain degré de considération auprès des ouvriers par ma réserve, par ma connaissance de la langue Latine, qui me mettait à portée de donner quelquefois des conseils utiles au prote, cet habile ouvrier n'ayant pas fait d'études, et surtout par les compliments que recevaient ceux qui m'obligeaient à leur écrire des billets amoureux; cette considération doubla par les récits de Touranrangeot, au point qu'un jour le compagnon Courtois se trouvant ivre, il dit, en éructant, à ses confrères : — « Tout... ce qui... me fait peine... c'est... d'être... » comme ça... devant M'sieu'Nicolas!... » Je lisais déjà des épreuves, je voyais des tierces, ouvrages réservés aux protes, parce qu'ils demandent plus de littérature que d'habileté manuelle. Cependant je n'en servais pas moins les ouvriers; je passais alternativement de la partie de l'art typographique la plus noble, à la plus vile, la plus basse; je balayais l'imprimerie; je ramassais les lettres sous les pieds des ouvriers; je faisais les ordures. Mais je m'acquittais sans dégoût de toutes ces choses, parce qu'elles étaient utiles et qu'elles tendaient à me briser le caractère. Loin

d'imiter Boudard, et d'amonceler les ordures pour mon successeur, je n'en laissais pas une pincée, par une suite de cet esprit d'ordre qui ne m'a jamais quitté. Je travaillais ensuite avec ardeur à la composition typographique. Le prote m'observait, sans mot dire. Mais un jour, à table, la conversation étant tombée sur moi et sur ma famille, devant la Manon de Paris, le prote dit ces propres paroles : — « M. Parangon a chez lui un trésor pour son » imprimerie, vu le soin que Nicolas prend de tout, » et son goût pour le travail. Et ce que l'on dit de » ses parents, je le crois bien, sur le seul rapport de » Tourangeot, attendu qu'il n'y a que les plus hon- » nêtes gens du monde qui élèvent leurs enfants » comme l'a été Nicolas. Je puis dire que je n'ai » jamais vu d'apprenti comme lui, et il faut espérer » que quand il sera ouvrier, on n'aura jamais vu » d'ouvrier pareil : c'est mon avis. » M. Parangon fut très étonné! Il parla de ma prétendue paresse. — « Ho oui! » répondit le prote, en jetant sa main par dessus sa tête; « vous savez bien comme sont » ces Messieurs, on n'en finit pas; et non seule- » ment les commissions, mais leurs lettres et les » messages... — J'entends, » interrompit M. Parangon, « que l'apprenti ne sorte plus qu'une fois » pour le déjeuner et une seule fois pour le goûter. » — C'est impossible, l'apprenti les craint. Viendra- » t-il vous étourdir à chaque instant pour vous dire » qu'on le force à sortir ? Si on le maltraite, lui » ôterez-vous un mauvais coup qu'un brutal lui

» aura donné? Renverrez-vous vos ouvriers?...
» Mon avis est de laisser les choses comme elles
» sont, et d'avoir un galopin le plus tôt que vous
» pourrez; car je regrette le temps perdu de Ni-
» colas. »

L'impertinente Manon, présente à ce discours, était rouge de honte, à ce que m'apprit Tourangeot. Mon sort commençait à s'améliorer, elle me rechercha de politesse, mais ses vues, que je n'ignorais pas, furent renversées; le 22 Novembre, jour de ma naissance, et le complément de ma dix-septième année, arriva enfin de Paris la maîtresse de la maison.

Honnête et sensible Lecteur, vous aimerez cette femme; vous l'adorerez, comme je l'ai adorée. Je ressemblerai à Tourangeot faisant à mon père le récit de la scène de l'*Honnête homme,* je m'exprimerai sans art, et le portrait de Madame Parangon ne vous en touchera que davantage. Vous ne verrez pas ici l'écrivain éloquent, qui rend invraisemblable le personnage; elle paraîtra seule... Seule et sans art, cette créature divine, à qui la Nature avait donné tous les charmes et toutes les vertus, qu'elle avait formée pour être souveraine, et qui fut celle de mon cœur jusque dans le tombeau, va vous donner de la nature humaine une idée plus relevée, plus sublime!

« MADAME PARANGON! » Ce mot frappe encore mon oreille. J'étais à travailler; je fis comme tout le monde, je quittai, moi qui ne me dérangeais

pour chose aucune, et je descendis, mais timidement, et derrière les autres. Je la cherchai des yeux à cause de la foule des ouvriers. Tiennette, était avec elle. Quoique devenu un peu plus difficile à la ville pour la beauté, je la trouvai la plus charmante personne que j'eusse vue de ma vie; elle l'emportait même sur Jeannette, sur la belle et touchante Edmée. Elle faisait attention à tout le monde. Elle salua chacun des ouvriers. Mon tour vint, quoiqu'elle ne me vît pas. « Le nouvel *élève?* » dit-elle à son mari. — « Je vais l'appeler, » dit le prote, « car... » Il m'aperçut, et me fit avancer. — « Le voilà, » dit M. Parangon. « Il fera quelque » chose. » — « Je le crois! » dit le prote. Je saluai : — « Madame, j'ai l'honneur de vous féliciter sur » votre heureux retour dans votre maison. » Et je m'éclipsai derrière les autres. — « Bien obligée, » Monsieur Nicolas... Mais où est-il donc? — Il se » cache, » dit ironiquement le louche Degout; « le mérite est modeste. — Degout ne veut pas » plus de mérite chez les autres que chez lui, » releva le prote avec aigreur. — « Il n'en veut nulle » part, » dit Floriaux. Le prote reprit : — « Degout » a de l'esprit; il est savant : Nicolas a peut-être » moins d'esprit, moins de science; mais je crais » qu'il emploiera bien tous les deux... — Je le » pense, » dit à demi-bas Mme Parangon, « ou il ne » tiendrait pas de famille. » Tiennette me salua, et je me mis à l'écart avec elle. — « Madame vous » connait déjà. Je n'étais pas bien, où votre con-

» vulsionnaire m'avait mise; mais on m'a menée à
» Paris, et j'en ai profité pour aller trouver Ma-
» dame, qui m'a reprise... Je ne risque plus rien, à
» présent. »

Tout le voisinage se succéda, pour adorer Mme Parangon, dès qu'on la sut arrivée. Je vis avec une admiration de joie, et presque d'orgueil, combien elle était aimée... Par quel instinct m'appropriais-je déjà tout son mérite?....

Représentez-vous une grande femme (1), admirablement proportionnée, sur le visage de laquelle on voyait également fondus la beauté, la noblesse, et ce joli, si piquant, des Françaises, qui tempère la majesté; ayant une blancheur animée plutôt que des couleurs; des cheveux fins, cendrés et soyeux; les sourcils arqués, fournis, et paraissant noirs; un bel œil bleu qui, voilé par de longs cils, lui donnait cet air angélique et modeste, le plus grand charme de la beauté; un son de voix timide, doux, sonore, allant à l'âme; la démarche voluptueuse et décente; une belle gorge, dont chaque demi-globe était presque horizontal avec ses épaules; la main douce, sans être potelée; le bras parfait; la jambe aussi bien que la plus belle jambe d'homme, et le pied le plus délicat, le mieux conformé, qui jamais ait

(1) Elle n'avait pas cinq pieds quatre pouces; mais son air noble, et sa tête, admirablement portée, lui donnaient l'apparence d'une grande taille, en lui laissant toutes les grâces de la moyenne.

porté une jolie femme. . . . .
Elle se mettait avec un goût exquis, toujours admiré : il semblait qu'elle donnât à la parure la plus simple, ce charme vainqueur de la ceinture de Vénus, auquel on ne pouvait résister; elle aurait pu mettre à la mode l'étoffe la plus bizarre. Un ton affable, engageant, était le surtout de ses charmes; il la faisait chérir, quand l'identité de sexe ne forçait pas à l'adorer.

Telle était Colette, à son arrivée de Paris. J'étais resté à l'admirer, après l'écoulement de tout le monde, immobile, ne voyant, n'entendant qu'elle. On ne m'apercevait pas; j'étais appuyé dans le passage obscur entre la boutique et la salle... Madame Parangon dit à Tiennette, qui l'aidait à se déshabiller : « Ce que tu m'as dit de mon jeune » compatriote me fait beaucoup de plaisir! Je vois » que c'est un sage garçon, plein d'honneur. — » Ho! Madame! jamais il n'en fut d'aussi sage, » d'aussi honnête! — Je m'intéresse doublement à » lui, comme élève de la maison, et parce que mon » père est l'ami du sien... Où est-il? » Je revins à moi-même, à ces mots, et j'entrai. L'on crut que je venais de la boutique. « Monsieur Nicolas, » me dit la maîtresse, « approchez! Vous êtes le fils d'un » ami de mon père; méritez d'être le nôtre... Mon » mari est content de vous; le prote aussi; cela me » flatte : vous n'en douterez pas, quand vous saurez » que c'est moi qui ai fait proposer à vos parents » de vous mettre en apprentissage ici... J'ai su vos

» petites querelles avec vos frères; peut-être avez-
» vous bien des torts! Mais vous êtes jeune; et il
» faut, je crois, que la jeunesse fasse quelques
» folies, pour être sage ensuite plus sûrement... »
En parlant ainsi, elle souriait, et cherchait quelque chose... « J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite
» pour Edmée; c'est par elle seulement que j'ai su
» que vous étiez ici... » En achevant ces mots, elle trouva une montre d'argent, qu'elle me donna en me disant : « Un bon travailleur comme vous sera
» bien aise de savoir l'heure : tenez. » Je ne savais que devenir! Une montre à moi!... J'étais ivre de joie, et du présent, et surtout de le tenir de Madame Parangon! Quelle gloire pour moi! quel plaisir pour mes parents! (et cette idée ne fut pas celle qui me flatta le moins). Mes remerciements se sentirent de ma vive émotion; ils furent si extravagants, si peu suivis, qu'ils firent sourire Colette. Tiennette achevait de la déshabiller; elle était en corset, en simple jupe; je l'admirais; je dévorais tous ses charmes; mais d'un air de naïveté, d'innocence, qui n'était cependant que dans mon air; mes sens bouillonnaient. Dans un moment où Tiennette était occupée à ranger quelque chose, Colette me donna sa respectueuse à poser sur ses autres habits; je me cachai, pour la baiser; mais Tiennette me vit... Je m'aperçus enfin, de moi-même, qu'il convenait que je me retirasse.

Tout rentra dans l'ordre, après l'arrivée de Mme Parangon : la Parisienne Manon s'en retourna

grosse à Paris; la laide cuisinière, dont cependant le maître et quelques ouvriers s'étaient accommodés, eut son compte, et Tiennette resta sous la sauvegarde de sa maîtresse. Une grande injure m'avait été faite, de concert avec M. Parangon, l'affreuse Reine, et le Tourangeot, avant son voyage à Sacy; l'on m'avait forcé de prendre le cerceau, la bretelle et les seaux, et d'aller chercher de l'eau pour la cuisine à la fontaine publique. La laide cuisinière, Comtoise et compatriote de Degout, voulait aller plus loin, quand, par hasard, j'emmenai Tourangeot à Sacy. On sait que ce voyage changea ses dispositions, et que le récit de son garçon de magasin étonna M. Parangon; il n'espéra plus de réaliser certaines vues, qui l'avaient porté à m'avilir, pour que je me trouvasse trop heureux, quand il me proposerait la main de Manon. Tourangeot, par l'idée qu'il donna de mes parents et de moi-même, renversa tout cela, et M. Parangon, qui avait de l'esprit, n'y pensa plus. Je ne sais comment Mme Parangon apprit tout cela, si ce n'est par Tourangeot, un peu capon. Elle en fit des reproches très vifs à son mari, à la Manon, à Tourangeot; mais elle ne m'en parla pas, et défendit à Tiennette de m'en rien dire.

Le même soir, je ne mangeai plus à la cuisine; je fus admis à la table du maître : faveur dont Boudard n'avait pas joui; mais alors il était compagnon, et les ouvriers étant aux pièces, le prote excepté, ils se mettaient en pension par la ville. Le lendemain,

à l'heure de déjeuner, je traversais la salle avec le panier des ouvriers. Mme Parangon m'arrêta : « Où » allez-vous ? — Je vais, Madame, chercher les » déjeuners. — Quoi ! c'est vous ?... Pourquoi donc » Tourangeot ?... » Elle l'appela, et le fit aller en ma place. « J'aurais cru, » dit-elle à son mari, « que » vous auriez marqué plus de considération au fils » d'un ami de mon père. — C'est la règle, ma » femme, et je l'ai suivie. — Hé bien donc, il l'a » suivie aussi, depuis cinq mois. — D'ailleurs, » ajouta M. Parangon, « il ne s'est jamais plaint. — Je » le crois ! il est d'une famille où l'on a trop de » cœur pour se faire dispenser de ce que l'on croit » son devoir. » Lorsque je remontai, les ouvriers parurent fort surpris ! Mais tel était le respect qu'on avait pour Colette, que ces mots seuls : — « *Madame* » *envoie Tourangeot,* » fermèrent la bouche à tout le monde. Le prote leur dit ensuite, que si Mme Parangon y avait été, lors de mon arrivée, je n'aurais fait aucune commission. Tresignies, Flamand-Autrichien un peu brutal, fut le seul qui murmura faiblement. Je me conciliai néanmoins chacun de ces gens-là, en leur rendant tous les services possibles dans l'intérieur de la maison ; et surtout en faisant secrètement le plus rebutant ouvrage d'apprenti, les ordures, et les lettres amoureuses de ces *Messieurs;* et cela, même après que j'eus un dernier.

Ce fut dès le surlendemain de l'arrivée de Mme Parangon. Il nous vint d'Irancy, patrie de Soufflot, un jeune *Bardet*, d'une très bonne famille,

dont le père avait mal géré ses affaires, au lieu que deux oncles étaient fort riches. Mais c'était un enfant, comme avait été Boudard, et on lui laissa faire en entier son noviciat de commissions. Le mien était fini; mon sort venait de changer..... Femme aimable, déesse adorée, qui m'as élevé l'âme, à laquelle je dois autant qu'à mes parents, et plus qu'à Jeannette; dont le souvenir m'a souvent préservé de la crapuleuse débauche, ô Colette! vous êtes, de toutes les femmes que j'ai connues, la plus estimable, la plus honorée, la plus chérie!...

Lecteur, que de faiblesses vont passer sous vos yeux! Tâchez d'en démêler les causes! Voyez, sans que je le répète à chaque page, les ressorts qui m'ont rendu tout ce que je ne devais pas être, à l'instant où vous me croirez épris, déterminé, décidé. Le cœur humain est un labyrinthe inextricable, que l'historien de lui-même peut seul vous faire parcourir sûrement : le livre que vous lisez le prouvera d'un bout à l'autre.

Depuis le retour de Mme Parangon, j'étais vu des ouvriers sous un jour absolument différent : je fus considéré comme le fils de l'ami de son père; on ne me tutoya plus; on mit le *Monsieur* avant mon nom. J'étais émerveillé! — « Ha! » pensai-je, « cette » adorable femme a, sur tout ce qui la connaît, le » même pouvoir que sur mon cœur! » Lorsque je tirai ma montre pour la première fois, et que je la mis dans le cassetin aux ô *graves*, pour régler mes pages à l'heure, tous les ouvriers vinrent la voir.

« Voilà une jolie montre! D'où l'avez-vous eue? » Tourangeot, qui remplissait en ce moment sa fonction de donner le papier, répondit pour moi que Madame me l'avait apportée. — « *Madame!* » ce mot fut en même temps prononcé par toutes les bouches. — « Je vous félicite, Monsieur Nicolas! » me dit le prote : « Vous savez que je vous ai tou-
» jours rendu justice? — Je sais, Monsieur Bour-
» goin, que vous avez toujours eu beaucoup d'in-
» dulgence pour moi. — Voilà répondre! » s'écria ce bon garçon. — « Je serais un ingrat, si je répon-
» dais autrement, Monsieur. » Bourgoin, le moins corrompu de la bande, malgré le trait qui regarde Tiennette, vint m'embrasser la larme à l'œil : — « Madame Parangon vous connaît mieux que nous!
» Il mange à présent à table, » dit-il aux compagnons. — « Que ne se faisait-il connaître? » s'écria Tresignies, qui, deux jours auparavant, m'avait donné un coup de pied pour n'avoir pas deviné qu'il fallait remplir d'eau la jatte placée devant sa presse. — « Hé! » lui répondit le prote, « n'avez-
» vous pas vu, à sa science, à son honnêteté, et à
» son silence sur certains procédés, ce qu'il pouvait
» être? » Je dis que je n'avais fait que mon devoir d'apprenti, et que je le ferais encore, si M. et Mme Parangon le permettaient. Yeury, ce Normand qui avait épousé une cousine de M. Parangon, dit alors : — « Pour moi, j'ai bien vu, quand Monsieur
» Nicolas paya son droit de tablier, le jour de son
» brevet, que c'était un jeune homme de famille.

» Avez-vous remarqué qu'il n'a bu qu'un petit » coup, et qu'après nous avoir salués, il est dis- » paru?... J'ai été voir, par curiosité, ce qu'il faisait » au grenier: il avait un livre Latin d'un côté, un » dictionnaire de l'autre, et il écrivait! — Ha! c'est » beau! » dit le pressier Billom, qui ne savait pas lire; « je voudrais en avoir fait autant, le jour que je » payai mon droit de tabeulier; mais je voulus, » pour mes six francs, prendre une *barbe*, une *barbe* » *capitale*. » Tous les autres, Clisot, Fuzier, Gonnet, Floriau, bâtard d'un évêque, Geminique, etc., me témoignèrent de l'amitié, Degout le Comtois seul excepté. — « Me voilà considéré, » pensai-je, « non par mon mérite, qui n'a pas fait grande sen- » sation; mais par le respect qu'inspirent sa beauté, » sa bonté, toutes les qualités et les vertus réunies » dans une femme... à qui je ne puis donner de » titre: elle est au-dessus de tous les termes! » Ainsi, je restai modeste; je ne devins ni plus hardi, ni moins prêt à obéir aux compagnons et à les prévenir. Ce qui dirigeait ma conduite, était ce principe éternel de toute société, qu'il faut une subordination, surtout celle du jeune homme, ou de l'élève, envers ses parents ou ceux qui l'instruisent; et parce qu'il a moins d'expérience, et parce qu'il deviendra père et maître à son tour; son indocilité n'est pas seulement félonie, elle est bêtise et manque de sentir. Mais j'avais encore un autre motif de modestie: c'était la conviction du peu que je valais; sentiment profond, qui m'a été nuisible, parce qu'il

était trop persuadé : il m'a fait perdre, dans la suite, les douze ou quinze plus belles années de ma vie; c'est lui qui m'a empêché de rien faire, de rien tenter, lorsque je le pouvais avantageusement. Il est vrai qu'alors j'avais des chagrins, des motifs de découragement, d'anéantissement total : mais à l'Époque où j'en suis, qui m'avait donné ce mépris pour moi-même, ce sentiment de mon incapacité? Je puis seul le trouver, en me scrutant avec un scrupuleuse attention.

A la fin de l'année, je commençais à me former par la lecture des bons ouvrages; car je ne perdais pas un instant de mon existence : ou travailler, ou traduire, ou lire, ou rendre service. Si toute ma vie s'était écoulée de la sorte, j'aurais mérité plus de vénération que ce vil mendiant Français que Rome vient de canoniser, dit-on (*a*)! Après avoir lu tous les romans de Villedieu, je tombai sur Molière, Corneille, Boileau, Lafontaine, Racine, Racine surtout! C'est l'auteur qui m'a fait le plus de mal! comme si tout ce qui tenait au Jansénisme eût dû m'être funeste. En lisant les romans de Villedieu, je puis protester, d'après ma conscience, qu'ils me portèrent à la vertu; Corneille, davantage encore; Molière, quelquefois; Boileau m'éleva l'âme et m'inspira le goût de la littérature, sans me décourager; le vieux

---

(*a*) Benoît Labre. Il n'était que béatifié lorsque Restif écrivait : la canonisation est toute récente (1882).

(N. de l'Éd.)

Régnier me fit croire qu'il était aisé d'être poète (ainsi que Molière: leurs vers me paraissaient une prose coulante); le ton de Chaulieu me parut plus difficile à suivre, parce que j'étais également étranger à son urbanité, et loin du goût des plaisirs de la table; Lafontaine, Grécourt, Vergier m'auraient gâté, parce que n'ayant aucune connaissance en littérature, et m'en rapportant aux préfaces des éditeurs, je les croyais parfaits; je ne savais pas distinguer les vrais modèles. Mais enfin, j'en revins à Racine, qui se rencontra par hasard un soir sous ma main. La première pièce que je lus, ce fut la *Phèdre*. J'avais ouvert le livre, sans dessein : la dernière pièce me frappa; je ne connaissais que Phèdre, le fabuliste, et je fus curieux. Je vis ces vers :

PHÈDRE

... N'allons pas plus loin, demeurons, chère Œnone !
Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne;
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi !

Je cherchai le commencement de la pièce, et debout, tel que j'étais en tirant le livre du rayon, je la lus tout d'une haleine... Je dévorai ses dix autres tragédies, sans faire attention à la beauté des vers; l'intérêt seul m'entraînait (ce qui m'est toujours arrivé depuis aux représentations; je n'ai jamais épilogué, comme nos superficiels); et cependant le charme de la poésie, me portait doucement, sans

que je m'en aperçusse : tel un bateau abandonné à la dérive, sur un fleuve qui coule avec lenteur et majesté... Ses sentiments m'attachaient; je trouvai, dans Racine, l'amour tel que je l'éprouvais alors, tendre, respectueux, violent... Les *Plaideurs* me déplurent. Les tragédies achevées, ma tête en était pleine. Corneille n'y était pas resté comme Racine; en finissant de lire le premier, je disais : « Cela est » beau! mais c'est un roman!... » En achevant Racine, je croyais avoir vu la réalité. Je dis ce que j'ai senti, sans m'embarrasser du sentiment des connaisseurs; je n'examine pas même, en ce moment, si j'avais raison. Je fus quelque temps sans relire Racine; mais à mesure que le temps s'écoulait, l'envie de revoir ce qui m'avait ému devint pressante, et aussi vive que le désir, autrefois éprouvé, d'achever l'*Andrienne* de Térence : heureusement je pouvais me satisfaire!... Dans l'intervalle, j'avais composé des vers, dont je rendrai compte; je ne les trouvais pas harmonieux; au contraire, ils me paraissaient mauvais; mais je ne savais comment les faire bons. Je relus Racine enfin; et voici ce que j'éprouvai à cette seconde lecture, que moins emporté par les choses, que je savais déjà, le style me frappa davantage : à la fin de chaque page de Racine, je sentais une admiration humiliante, décourageante; si je comparais mes vers, je mettais entre cet auteur et moi la même différence qu'entre l'homme et un dieu... Molière, Lafontaine, Régnier, me donnaient de l'audace; Racine m'anéantissait. Je ne l'admirais

pas, comme à la première lecture, en objet d'imitation, mais en objet désespérant; je le jalousais, je le haïssais, comme un maître impérieux et trop parfait. (Boileau m'inspirait aussi un peu cette haine, mais beaucoup moins vive, parce que je n'enviais pas une seule chose à Racine, comme à Boileau, sa correction, son élégance; mais encore la beauté de son invention, son pathétique, son onction.) Après une seconde lecture, je me trouvai dégoûté de mon travail, et surtout de mes vers; je détruisis tout ce que j'en avais fait jusqu'alors, et je me privai ainsi de mémoires utiles pour cette histoire. Si l'amour n'était venu à mon secours, je n'écrivais plus. Mais il me rendit le besoin des vers. Je cessai de lire le poète fatal; je le remis dans son rayon, et ce ne fut qu'en reprenant Molière, Lafontaine, Grécourt, Vergier, que le courage me revint. Je me remis à traduire mon Térence, d'abord; puis à rimer, pour soulager mon cœur.

Les premiers vers que j'aie conservés sont du 24 Juin 1752. Mais avant d'en parler, il faut suivre la marche de mon cœur, depuis le 22 Novembre jusqu'à ce même jour 24 Juin. C'est de mes aveux, et d'une exposition fidèle, que résultera l'utilité de cette anatomie de moi-même.

En voyant Madame Parangon, je l'adorai : si j'avais connu Colette la première, au développement parfait de mon cœur, au lieu de Jeannette Rousseau, c'est Colette C** que j'aurais seule adorée. Mais ne l'ayant qu'entrevue, et toujours trop loin de moi,

pour ne m'en rapprocher que lorsque j'avais déjà le cœur effleuré, non seulement par l'amour, mais par la jouissance, et surtout par les vices de la ville, Colette, ma divinité, fut adorée moins purement; le désir se mêla au sentiment de la tendresse; je vis plus ses charmes que ses vertus, parce que mon cœur ne désira pas toujours que le sien fût pur : au lieu que j'avais toujours désiré à Jeannette autant de vertu que d'amour; et la cause, mon Lecteur, n'est pas dans le mérite moins grand de Colette; c'est qu'elle était mariée et que Jeannette était fille; toutes choses égales, j'aurais aimé plus vivement, plus ardemment, plus purement Colette C**. Et la preuve, c'est que souvent j'ai respecté sa vertu de femme, quoique ce titre de femme me mît quelquefois en fureur, et qu'il m'inspirât tantôt de la jalousie, tantôt des désirs irréprimables... A présent que j'ai fait comprendre la nature de mon attachement pour cette femme céleste, vous allez me suivre mieux, ô vous qui me lisez, et vous ne serez étonnés de rien.

Je commençai par être jaloux contrè M. Parangon; il me sembla qu'il était indigne d'un bonheur qu'il ne sentait pas comme je l'aurais senti. Dans tous les romans que je lus, ou relus, je vis Colette; c'est elle qui en fut l'estampe, et qui prêtait à l'héroïne un charme au-dessus de l'imagination; je concevais, par Colette, combien elle devait avoir été aimée. Si mon cœur n'avait pas été un peu entamé par les exemples que j'avais journellement sous les yeux,

l'image de Colette aurait été un talisman, qui m'aurait garanti de la corruption du vice. Mais outre que j'avais déjà goûté du fruit de l'arbre défendu, mon imagination me représentait sans cesse Colette dans les bras du vigoureux Parangon, qui jouissait de tous ses charmes (ma pensée était, *profanait*); mes sens s'allumaient, et leur effervescence offusquait les vertueux sentiments de mon cœur honnête, tendre, et plus sensible qu'on ne l'a communément avec un tempérament fougueux. Ces élans étaient quelquefois si orageux, lorsque je lisais une épreuve avec le maître, en présence de Colette, que j'étais obligé de quitter la lecture; de sortir courbé, ne pouvant me tenir debout... Une colique presque toujours supposée, et dont j'avais eu des attaques dès ma première jeunesse, en jouant *inutilement* avec les filles, était mon excuse... Ce qui me rassurait, c'est que M. Parangon ne me paraissait pas éperdument aimé... Insensiblement donc je m'enflammais pour Colette, à un excès dangereux... Mais quelle apparence de rien obtenir contre le devoir, d'une femme aussi vertueuse et ma protectrice?... Brûlé de désirs, je jetai un coup d'œil sur les objets environnants, qui pouvaient tempérer une ardeur devenue insupportable.

Ma conduite antécédente avec Tiennette me servait de frein auprès de cette jeune fille; mais nous avions pour voisines de très jolies personnes : à droite, les trois sœurs *Baron*, Madelon, Berdon et

Manon (1); à gauche, cette jolie Prudhot, fille d'un épicier, dont il a déjà été question. Ma vigueur, ma jeunesse, ma constitution particulière, aidées des mœurs de la ville, ne me permettaient pas de voir journellement de près ces jeunes personnes, sans désirs; et bien loin de vouloir garder mon cœur pur et fidèle à celle que j'adorais, comme j'en formais le dessein, en lisant les romans, j'allais au contraire au-devant des sensations voluptueuses, pour adoucir, par les faveurs de beautés plus humaines, le tourment de ma passion secrète. Mais d'un autre côté, j'étais retenu par ma timidité! Comment exprimer et satisfaire mes désirs, avec des jeunes personnes que je ne voyais que sur leurs portes, à qui je ne pouvais parler que devant tout le monde? J'étais consumé... Ah! sans ma première vertu avec Tiennette!... J'étais d'ailleurs dans une mutabilité continuelle d'idées : en voyant mes voisines ou Tiennette, je les désirais; mais dès que Madame Parangon venait à paraître, j'étais plutôt charmé que fâché des obstacles qui m'avaient retenu à l'égard des autres; je ne soupirais, je ne respirais plus que pour ma déesse. Avec quel plaisir j'exécutais ses moindres ordres! Comme je volais au-devant d'un signe!

---

(1) Équivalents populaires de Madeleine, Berthe et Marie. Les deux derniers sont peu usités de nos jours, sinon peut-être dans les campagnes, et bien peu de personnes se doutent que *Manon Lescaut* ait été de son vrai nom *Marie Lescaut*. *(N. de l'Éd).*

Comme je tâchais de la deviner!... Ce n'était pas étude, contention, c'était goût délicieux. Il existait tant de motifs, qui devaient me faire penser ainsi, que l'aimable femme ne pouvait guère soupçonner le véritable...

Mon goût pour la lecture, mon éloignement pour le jeu, le vin, pour toutes les dissipations ordinaires de mon âge, augmentaient l'estime de Mme Parangon : elle m'admirait comme un sujet unique, qui devait un jour faire des choses merveilleuses, puisqu'il était déjà un homme sensé, dans la saison de la folie. Elle ignorait que ce n'était pas vertu, en moi : ce n'était que penchant pour les femmes ; penchant, à la vérité, mieux raisonné que dans les autres hommes, puisque pour le satisfaire plus complétement, je lui sacrifiais tous les autres goûts, tellement anéantis en moi par la force d'un seul, que je n'avais aucune peine à les surmonter. Ainsi, la chose même qui devait exposer Mme Parangon, et la rendre sévère, fut ce qui lui donna de la sécurité, ce qui la rendit indulgente, bonne, confiante.., Mais il faut mettre de l'ordre dans cet important récit.

Le goût dont je parlais, pour la lecture, pour toute espèce d'instruction, avait la même cause qu'à Courgis ; j'étais né pour tout devoir aux femmes, plaisirs, peines, et la mort même ; je voulais, par un mérite réel, me rendre digne de leur tendresse ; cela n'était pas raisonné en moi sans doute ; c'était un instinct. Je restais donc à la maison les dimanches et fêtes, pour lire, traduire, étudier. Je donnais gé-

néreusement congé à mon petit camarade Bardet, au domestique, à la cuisinière; je prenais tous les tours pour moi. Cette conduite devait me faire aimer des deux premiers; car pour Tiennette, cette jolie fille, autant par inclination que par les ordres de sa maîtresse, était pour moi une sœur attentive. Lorsque Mme Parangon rentrait, elle me trouvait toujours dans la boutique, ou dans la salle; je répondais aux villageois, qui venaient chercher des livres, et je rendais compte de la recette à la maîtresse. « Cela » ne vaut pas la peine que vous restiez, » me disait-elle quelquefois; « fermez et allez vous dissiper. » Je répondais avec reconnaissance, et continuais à rester sédentaire. Je n'aurais pas donné pour une couronne le plaisir de la voir, lorsqu'elle rentrait seule dans la journée.

Il est des jours, dont le retour semble fait pour amener des jouissances : tel sera le 8 Décembre. Celui de 1751 fut le premier où je parlai à Manon Prudhot, ma jolie voisine au nord. Elle rentrait au moment où j'étais venu respirer sur la porte coupée. Elle me sourit obligeamment, et resta sur la sienne : ce qui fit que j'osai lui aller parler. Elle m'accueillit, et me pria de lui prêter des livres, de ceux qu'on donnait à lire. Je lui fus chercher *Villedieu*. Telle fut notre première entrevue. Mme Parangon arriva, comme je quittais Mlle Prudhot. Je la suivis dans la maison. Elle se mit auprès du feu, et parut se complaire à m'interroger sur mon travail littéraire et sur mes lectures, les dimanches et fêtes; à mes heures

de relâche, les autres jours, comme le soir, à l'heure du dîner. Je répondis que je traduisais Térence: j'étudiais la Prosodie, la Logique de Port-Royal. — « Que lisez-vous par amusement? — Les » romans de Mme Villedieu m'enchantent; je leur » préfère cependant la *Princesse de Clèves*. Je » n'aime pas *Don Quichotte*, cela me fatigue, mais » les épisodes sont charmants! J'ai dévoré *Robinson* » jusqu'à ses *Dialogues*, et je n'ai pu supporter ses » *Visions*... » Mme Parangon souriait, en m'entendant raisonner, et je lui vis prendre un air de bonté familière, qui m'enchanta. — « Vous ne lisez pas de » livres... libres? » Je rougis, en répondant : — « Mais j'ai lu les *Contes* de Lafontaine... Une fois » que j'y ai eu mis le nez, je n'ai pu m'empêcher de » poursuivre; j'étais emporté. — Il ne le fallait pas! » On doit se vaincre... Si j'en étais la maîtresse, il » n'y aurait ici aucun de ces livres-là... D'ailleurs, » j'ai ouï dire à M. Parangon lui-même, que cela » blase le goût; ceux qui s'adonnent à ces sortes de » lectures, ne trouvent plus que de l'insipidité dans » celle des livres honnêtes et sérieux. — Ho! Ma- » dame, cela n'est pas vrai de tout le monde! » m'écriai-je, avec une vivacité qui plut à Colette; « car je n'en lis pas avec moins de plaisir les bons » ouvrages. Je sens même une sorte de mépris pour » les auteurs libres, comme Grécourt et Vergier, » que j'ai lus aussi. — Vous ferez bien de ne plus » lire de ces auteurs-là. — Non, Madame; je vais » m'occuper à traduire les poëtes Latins, en même

» temps que je lirai nos meilleurs poètes Français, » comme Racine, Boileau. — C'est bien. Vou» driez-vous me lire quelque chose de votre traduc» tion de Térence?... » Je courus chercher mon cahier, et je lui lus les deux premiers actes entiers de l'*Andrienne*. Elle en parut très contente, et surtout flattée que je continuasse mes études chez elle, sans négliger mon état. — « Vous avez trouvé, » ajouta-t-elle, « le vrai moyen de conserver les » mœurs; et si vous continuez ainsi jusqu'à la fin, » vous aurez surpassé mes espérances... Je vous » connais depuis longtemps! et vous m'avez tou» jours intéressé : Mais... différents écarts m'ont » donné des inquiétudes. Voilà comme il faut les » dissiper. »

Jamais encore je ne m'étais trouvé aussi heureux, et ces doux moments n'avaient point encore eu leurs semblables; jamais ils ne les eurent, si ce n'est par elle... Mais Mme Parangon etait trop voluptueusement belle, et j'avais les sens trop inflammables, pour qu'une pareille familiarité ne devint pas extrêmement dangereuse! Cette jeune personne réunissait tous les charmes de la nature, d'une parure provocante, et d'une exquise, d'une virginale propreté...

Après cet entretien, elle me fit lui lire la *Zaïre,* de M. de Voltaire (auteur que je ne connaissais pas encore, ses ouvrages n'étant pas à la maison; Mme Parangon avait vu représenter cette pièce à Paris, pendant son dernier voyage, et elle était encore dans l'enchantement que Zaïre et *Gaussin* lui avaient causé).

Je lus : Mme Parangon me suivait des yeux, son bras appuyé sur le dossier de ma chaise, et elle me donnait quelquefois le ton de l'acteur ou de l'actrice qu'elle avait entendus. Un de ses bras portait un peu sur mon épaule; ce bras me brûlait et donnait à ma voix le timbre sonore et tremblotant de l'émotion. Ma fée et moi, nous étions tout en larmes... La pièce achevée, je la mis sur la table : j'étais dans une situation d'esprit qui m'eût donné, deux ans plus tard, la hardiesse de parler. Mais quand la force de ma passion serait devenue assez puissante pour me délier la langue, Manon Bourgoin, la plus intime amie de Mme Parangon, vint à entrer. « Je suis encore » tout attendrie, » lui dit la belle dame... « Monsieur » Nicolas vient de me lire *Zaïre*. — Il lit donc bien! » — Il sent! — Tant mieux! il nous lira un petit » poème manuscrit, dont mon papa vient de rece- » voir six chants; il y en aura dix-huit; mais on n'a » encore que ceux-là. C'est du même auteur... » Bourgoin a voulu lire; mais il débite ça comme » un cochon... Voyons donc, Monsieur Nicolas, » comme vous lirez? » Elle mit la main sur un petit in-4°, qu'elle ouvrit : c'était le *Cid*, et elle me présenta le monologue de Don Diègue :

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!

J'avais déjà lu cette pièce, que j'avais trouvée, à mon goût d'alors, la meilleure de Corneille, et je savais ce monologue par cœur; de sorte que je le lus avec chaleur. Manon Bourgoin fut enchantée! « Il

» nous lira la *Pucelle !* il nous lira la *Pucelle !...* »

La conversation fut ici coupée par l'arrivée du prote, cousin de Manon. M. Parangon arriva lui-même à sept heures et demie, et moi, je courus me renfermer à l'imprimerie jusqu'à huit heures un quart, où l'on était à table et en train de souper; j'avais encore fini avant tout le monde. Je ménageais ainsi les moindres instants pour ma chère traduction de Térence, qui, bien qu'elle ne fût qu'une malheureuse version d'écolier, venait de me valoir plus qu'un bon livre ne rapporte à de très bons auteurs... Mais ce n'était pas le seul avantage que je retirasse de mon travail : j'avais non seulement pour but de ne pas oublier ce que j'avais appris, mais d'épurer mon langage et mes idées, par l'étude d'une langue qui, étant la source de la nôtre, contient les racines de tous nos mots. Rien de plus inconsidéré que ce qu'a depuis écrit J.-J. Rousseau, du peu d'importance de l'étude des langues Grecque et Latine; tous les jours de ma vie, j'ai senti combien ces deux langues nous sont nécessaires pour nous entendre parfaitement nous-mêmes, en parlant les jargons informes, barbares, que nous appelons langues *Française*, *Italienne*, *Espagnole*, et l'idiome *Anglais* lui-même, bien qu'issu du *Tudesque*, par la grande quantité de mots Grecs et Latins qui y sont passés, soit de l'ancien jargon Français, lors de la conquête, soit immédiatement, depuis l'introduction des arts et des sciences dans cette île... Je ne pus travailler : les charmes de Mme Parangon, ses bontés, ses discours remplis-

saient ma mémoire et mon imagination. La soirée que je venais de passer avec elle, rendit ma passion extrême et plus confiante; j'entrevis la possibilité de la faire partager (et cependant, qu'elle était encore loin de l'excès où elle doit parvenir!) Funeste idée, qui sera fatale à tous deux!... Mais, je le proteste, nous ne fûmes coupables ni l'un ni l'autre... ou je le fus tout seul... Mais, non, je ne le fus pas, moi l'agresseur; moi... Ce qui est au-dessus des forces de l'homme, ce qui lui ôte la raison, son pouvoir sur lui-même, ne peut le rendre coupable! Cette maxime est dangereuse, je le sais; mais je suis obligé de dire ici la vérité: je sens intimement que je ne le fus pas dans tout ce qui est relatif à ma passion pour Colette. Jamais je ne fus libre; je fus toujours emporté malgré moi; je fis tout ce qui me fut possible pour me surmonter, pour vaincre ma passion, pour éviter ma chute, pour effacer Colette de mon cœur, par l'impression qu'y ferait une autre; et cela, parce que l'idole de mon cœur était mariée, et que désirer la femme d'autrui me paraissait le crime le plus contraire aux mœurs. Je recherchai des filles non engagées; je m'efforçai de m'attacher, et je réussis quelquefois à me faire illusion, comme on le verra bientôt. Mais il semblait qu'une fatalité me poursuivît...

L'heureuse après-dînée du 8 Décembre ne fut pas répétée de longtemps! On aurait dit que Colette ne cherchât à creuser une impression profonde, que pour lui laisser ensuite tout le temps de s'effacer. Il

y eut ici un intervalle de huit mois (car on sent bien qu'elle ne me fit pas lire à Manon Bourgoin le manuscrit de la *Pucelle*!)... Pendant cette lacune, ma passion nourrie par la vue continuelle et la perfection de son objet, se fortifiait sans cesse. Tiennette était jolie; ses manières, avec moi, étaient aimables, engageantes; quelquefois mon cœur, révolté de sa chaîne, s'élançait vers cette aimable fille... Mais elle était servante! et mes parents m'avaient inspiré une sorte d'horreur pour la servitude de la ville, surtout pour celle des filles : aimer une servante me paraissait déroger à l'honnêteté naturelle. Une circonstance acheva de me fortifier contre moi-même : Tourangeot venait d'entrer en apprentissage pour la presse; un bon et joli garçon (Thibaut, l'amant de Tiennette) avait trouvé moyen de le remplacer. Ce nouveau magasinier ne tarda pas à me paraître épris de Tiennette, qui garda son secret d'abord avec moi, imaginant que je ne me souvenais pas qu'elle me l'avait nommé le jour de ses deux grandes attaques. Thibaut, de son côté, la secondait avec assez d'adresse.

1752 Aux environs du 1er Janvier, il me tint ce discours : — « Vous marquez beaucoup d'égards à » Mademoiselle Tiennette, Monsieur Nicolas; elle » est jolie fille, et je sais qu'elle vous estime; » et que si vous aviez quelques prétentions, au- » cun autre ne réussirait. Je vous prie donc de » me dire si vous ne prétendez rien? Par la rai- » son que moi je l'honore et respecte, et me pro-

» pose de lui offrir ma personne, et tout ce que je
» possède. Je ne suis pas sans quelque bien : mes
» parents, que j'ai quittés malgré eux, sont très
» bons menuisiers à Troyes; ils n'ont que moi de
» fils, et j'aurai la boutique. Ainsi, je vous prie de
» me répondre au vrai, car en cas de désistement de
» votre part, jamais je n'aurai d'autre épouse que
» Mademoiselle Tiennette. — Je ne suis pas dans
» le cas de m'établir de plus de dix ans, » répondis-je au bon Thibaut, « et cela serait trop long
» pour une jolie fille comme Mademoiselle Tien-
» nette. » A ces mots, le jeune Troyesien me sauta au cou en pleurant de joie : — « Ha! que je vous ai
» d'obligation, Monsieur Nicolas! car Mademoiselle
» Tiennette m'a dit, que, lui ayant sauvé l'honneur,
» elle est à vous, et ne peut disposer d'elle-même,
» que de votre aveu. Mais je vais, d'après ce que
» vous me dites, tâcher de la déterminer... » Je trouvai plus de plaisir à seconder ce bon garçon, qui était réellement un parti avantageux, qu'à tromper bassement une jolie fille; mon cœur n'était pas encore à l'épreuve du remords.

Mais j'avais de jolies voisines : l'air modeste, l'angélique douceur, la figure intéressante de la jeune Manon Prudhot parlait au cœur. Je l'avais prévenue par des politesses respectueuses : Mme Parangon était dans l'usage de lui prêter les livres qui pouvaient lui couvenir, parmi ceux destinés à donner en lecture; j'étais chargé, en sous-ordre, de satisfaire ses désirs, et l'on a vu que je m'étais, le 8 Décembre,

Mano Prudhot

acquitté de cette agréable commission : mais... moins sévère que la maîtresse, j'avais prêté des romans. Voilà comme s'établit entre cette jeune personne et moi, une sorte d'intimité. Était-ce l'intention de Mme Parangon ? Voulait-elle me procurer cet excellent parti ? Voulait-elle seulement me distraire d'une passion trop marquée, à ses yeux, pour qu'elle n'en vît pas la violence, et me conduire ainsi jusqu'à ce qu'elle eût tout disposé, pour me présenter un autre objet non moins aimable, et qui la touchait de plus près ?... Je l'ignore : tout ce que je sais, c'est que Mme Parangon prêtait également des livres aux trois sœurs Baron, nos voisines de l'autre côté ; que, cependant, elle ne me chargea pas de la remplacer. Peut-être enfin qu'en me liant avec une jeune personne jolie, sage et riche, dont il n'était guère à présumer que j'obtînsse la main, ne regardait-elle cette liaison que comme un moyen plus sûr de remplir son double but, de vertu pour elle, d'établissement pour moi, suivant le plan genéreux qu'elle s'était tracé... Manon Prudhot était une des plus jolies personnes de la ville ; elle était sage, mais, malgré son nom, elle n'était pas plus prude que je n'étais rétif. Toutes sortes de raisons m'engageaient à chercher à lui plaire : Mme Parangon paraissait avoir eu dessein de nous lier ; c'était un parti qui flatterait mes parents, par la fortune, autant que par la beauté ; car mon père avait dit maintes fois que si un de ses fils voulait épouser une laide, il lui refuserait son consentement. Cela tenait aux

principes de cet homme vertueux, qui sentait que les grâces de la femme sont nécessaires, dans les villes surtout, pour que le mari conserve ses mœurs par la fidélité conjugale.

Cependant l'aînée des trois sœurs Baron était charmante, quoique avec un genre de beauté différent de Mlle Prudhot. Madelon Baron était vive, enjouée, coquette; elle m'avait souvent fait un air extrêmement gracieux; elle avait un jour pris mon parti contre Manon la Parisienne; cette aimable fille enivrait mon cœur par mes sens, tout au contraire de la jolie Prudhot, qui allait aux sens par le cœur. Je penchais pour la modeste Prudhot, plus d'accord avec mon caractère, et j'allais me décider entièrement, lorsqu'un jour de fête, que je causais sur la porte de M. Minon, mari de Jacquette C**, avec mon ami Breugnot, son commis, Mlle Madelon vint à passer devant nous, allant à vêpres aux Cordeliers; elle me donna un petit coup d'éventail sur la joue. — « Ha! ha! » dit Breugnot, « mais j'envie » ton bonheur! tu es dans les bonnes grâces de la » plus belle personne de la ville! » Je lui répondis qu'elle m'avait quelquefois remis les livres que Mme Parangon lui prêtait, et que cela m'avait donné occasion de lui montrer le désir de l'obliger. Je ne me permis pas un mot de plus. — « On la dit ga» lante, » reprit-il. — « Moi, » dis-je à tout hasard, car je ne savais sur son compte ni bien ni mal, « je » la sais très sage, très honnête, très affable; voilà » tout. » Il faut observer que les jeunes gens de la

Madelon Baron

ville où j'étais en apprentissage, sont les plus grands *jacteurs* de tous les Français; qu'ils se vantent beaucoup plus de ce qu'ils n'ont pas, que de ce qu'ils ont obtenu. Ma réponse parut si extraordinaire à Breugnot, qu'il en conjectura que j'étais heureux. D'après cette idée, ne pouvant se vanter en son nom, à cause du chanoine Joson, son tuteur, il se vanta au mien, et dit à ses connaissances, à Mme Minon, à tout le monde enfin, que j'étais possesseur des charmes de la belle Baron l'aînée. Ces bruits ne tardèrent pas à venir aux oreilles de Mme Parangon, par sa sœur.

Un soir que je sortais après souper, suivant mon usage, depuis que je voulais faire ma cour à l'une où l'autre de mes jolies voisines, je trouvai Mme Parangon sur la porte coupée de la boutique. — « Vous » sortez? — Oui, Madame; à moins que... — En » effet, j'ai à vous parler... » Je m'approchai d'elle en silence. Elle me fit signe de la suivre dans la salle, et de m'asseoir. — « Ce que j'ai à vous dire » me fait de la peine! Comment un jeune homme » élevé par d'aussi honnêtes parents que les vôtres; » qui a montré, depuis son arrivée ici, envers Ai» mée, envers Tiennette, des sentiments distingués, » s'oublie-t-il lui-même, aù point de se permettre » ce qu'on ne pardonnerait pas aux fats les plus cor» rompus? — Madame, j'ose vous assurer d'avance » que je suis calomnié auprès de vous! — Qu'a» vez-vous dit à Breugnot, dimanche, à l'instant où » Mlle Baron, une fille aimable, pleine de mérite,

» généralement estimée, d'autant plus estimable que » son honnête enjouement fait le charme de sa » société; qu'avez-vous dit à Breugnot, lors- » qu'elle a été passée, allant à Vêpres ? » Je rougis. « Elle vous a donné un petit coup d'éventail! et » cette action innocente... qui vous honorait... » Ha! Monsieur Nicolas! j'avais meilleure opinion » de vous! — Je suis étonné, Madame! et non con- » fus..... Me permettrez-vous d'aller chercher » M. Breugnot? — Non; rendez-moi votre con- » versation : je verrai si je puis vous croire. » Alors je lui fis le récit, tel que l'ai rapporté, sans y changer une syllabe. Mme Parangon me regarda un moment en silence : — « Je vous crois, » dit-elle, « et je n'ai pas besoin de Breugnot pour cela; vous » êtes plus digne de foi que lui. Conservez vos » mœurs; ne prenez les vices ni des ouvriers du de- » dans, ni de vos camarades du dehors! vous y » perdriez trop!... Vous pouvez sortir. — Madame » ne sort pas; veut-elle me permettre de lui faire » quelque lecture, en attendant que tout le monde » revienne? — Vous avez travaillé tout le jour; » allez vous dissiper, courir; cela vous est néces- » saire, et je m'intéresse à votre santé. » Je sortis, mais dans le dessein de revenir bientôt.

De notre porte, j'aperçus Madelon sur la sienne. Je l'abordai timidement. — « Vous avez raison » d'être honteux, » me dit-elle. « Ha! Monsieur Ni- » colas! je vous croyais différent de nos jeunes gens » d'ici! — Tout ce que j'entends m'étonne et me

» déconcerte, Mademoiselle ! » lui répondis-je ; « je viens de recevoir, à votre sujet, des reproches » non mérités, je vous assure !... Et voilà que vous » m'accusez vous-même !... Qu'ai-je donc fait ? — » Le voici : vous avez abusé des bontés qu'on a » pour vous, Monsieur Nicolas. Vous ne les deviez » cependant qu'à ce bon caractère qu'on vous » croyait, et que vous n'avez pas. — Est-il possible » de savoir de quoi l'on m'accuse ? car Mme Paran- » gon ne l'a pas dit. — Vous vous êtes flatté, à mon » sujet... — Moi ! Mademoiselle !... Ha ! les senti- » ments que vous m'inspirez n'ont pas encore été » confiés à mes lèvres !... et peut-être jamais ne me » les suis-je avoués à moi-même, qu'en cet in- » stant... » Madelon parut émue : elle m'aimait ; les attentions de Mme Parangon me faisaient considérer de tout le monde... — « Quoi ! vous n'auriez » pas dit à Breugnot ?... — S'il me prête un mot » contraire au respect que j'ai pour vous, » dis-je en voyant qu'elle s'arrêtait, « et pour tout votre » sexe... un seul mot, il me calomnie, et je le con- » fondrai... — Serait-il innocent ? » dit-elle à part, en levant les yeux au ciel... « Répétez-moi donc » votre entretien avec lui, sans y changer, ou en » omettre une syllabe. » Je le répétai naïvement, avec candeur, comme à Mme Parangon, et je persuadai Madelon, comme j'avais persuadé Colette. — « Je ne veux pas entendre Breugnot, que je mé- » prise, et je vous crois. Que tout ceci finisse à » l'entretien que nous avons ensemble, ce soir.

» — Quoi! je n'aurai plus le bonheur de vous par- » ler? — Vous n'êtes pas coupable : qui vous dit » que je ne vous parlerai plus? Punit-on l'innocent, » parce qu'il a souffert?... On devrait plutôt le re- » compenser... » J'allais lui baiser une belle main que j'avais déjà prise, et qu'on me laissait, lorsque sa *bonne* et ses deux sœurs vinrent auprès de nous. — « Comment! » dit Berdon, « tu lui parles? — » Va, ma sœur, il n'en était rien. — Il le dit. — » Pour certaines gens, dire et prouver, c'est la » même chose; et Monsieur Nicolas est de ces » gens-là. — Il faut avouer que tu es bonne! — » Non, je suis juste, et je lis dans l'air, dans les » yeux, dans la couleur du visage, dans les moin- » dres mouvements des fibres : je suis sûre de son » innocence, comme de la mienne. » J'écoutais, les yeux fixés sur Madelon. La petite Manette, avec son air fin, dit à ses sœurs : — « Je pense comme Ma- » delon : il n'a rien dit que de convenable. — A » quoi vois-tu cela? — A ce qu'il n'est pas honteux, » lui qui n'est pas hardi. — Je pense comme ma » Fanfan, » dit la bonne, « et je faisais la même » observation. — Il faut donc vous croire innocent, » me dit Berdon; « mais prenez garde! voilà une » bonne leçon!... » Dans l'excès de ma joie, de me voir justifié auprès des trois sœurs, je réunis leurs mains, n'osant baiser celle de Madelon toute seule, et j'y portai mes lèvres... — « Ho! » disait la jolie Manette, « je vous le garantirais vrai, rien qu'à pré- » sent! » En effet, j'étais attendri par deux idées :

celle de la bonté de ces aimables filles, et de leur bienveillance à mon égard, et celle d'une espèce de compassion pour des jeunes personnes si dignes d'intéresser, calomniées par ceux-mêmes qui devaient être leurs chevaliers. Les trois sœurs rentrèrent par ordre de leur bonne, et j'allai voir s'il y avait quelqu'un chez nous.

J'avançai la tête dans la boutique, et je regardai dans la salle, dont la porte de toile était ouverte. J'aperçus Tiennette, qui me parut assoupie. Je ne voulus pas l'éveiller. Mais elle ne dormait pas. Thibaut était dans le coin, qui lui parlait de ses projets; la jeune fille l'écoutait, ayant les yeux fermés, la tête appuyée sur une de ses mains. Je n'entendis que ces deux mots : — « Dites-moi vos sentiments, » Mademoiselle Tiennette? — Vous êtes un bon » garçon, Monsieur Thibaut; je vous estime, répondit-elle, sans ouvrir les yeux; « Mais... je ne » ferai rien que par le conseil de Madame Parangon... Je lui ai confié qui vous étiez, et pourquoi » vous étiez entré ici... » Je ne voulus pas en entendre davantage; je me retirai.

La porte de Mlle Prudhot était entr'ouverte; je m'en approchai. Manon était assise sans lumière, dans l'ombre que faisait le dessus de la porte coupée; un mouvement qu'elle fit me l'annonça. Je la saluai. Elle me répondit par un sourire obligeant, en sortant de l'ombre, mais sans parler. Ce qui fit que je lui dis à l'oreille : — « Peut-on causer un mo» ment? — Oui... mais bien bas!... Ma mère m'a

» défendu de vous parler davantage! — Hé! mon » Dieu! pourquoi donc? — On ne croit pas que je » le sais; mais c'est au sujet de Madelon Baron, » dont vous avez parlé. — Je vous jure, Mademoi» selle, que je n'ai pas tenu le discours qu'on me » prête; et je viens d'avoir le bonheur d'en con» vaincre Madame Parangon. — Ha! j'en suis » charmée!... Priez-la de le dire à maman... » Comme la jolie Prudhot achevait ce mot, je sentis quelqu'un qui me demandait le passage. Je me retournai : c'était Mme Parangon. A son air obligeant, je compris qu'elle venait de chez sa sœur; que Breugnot, interrogé, avait fortifié la véracité de mon récit, et que j'étais parfaitement justifié. — « Votre » maman est-elle là, Mademoiselle Manon? » dit-elle à la jolie Prudhot. — « Oui, Madame, avec » mon papa et ma sœur. — Je vais leur dire un » petit bonsoir... Attendez-moi, » me dit-elle, « je » ne serai pas longtemps. » Elle entra. Nous restâmes dans le silence, Manette et moi; nous entendîmes que Mme Parangon me justifiait dans les termes les plus à mon avantage; elle fit l'éloge de ma famille, de mes mœurs, de ma douceur naturelle (c'était *artificielle* qu'il fallait dire). Manette paraissait enchantée!

— « J'avais défendu à ma fille cadette de lui » rendre le salut, » dit la mère Prudhot; « je lèverai » la défense. — Oui! » dit le père, homme de bon sens; « car il n'en faut jamais faire aux filles, » qu'elles ne soient bien nécessaires, outre qu'il

» ne faut pas mortifier un bon sujet. » J'étais si content, que dans mon petit transport, je baisai la main de Manon, qui la retira sans colère... Le charme de ce moment fait encore tressaillir mon cœur à soixante ans; c'est un des plaisirs les plus vifs que jamais j'aie éprouvé, parce que l'idée de Manon, que j'avais trouvée si charmante le jour de mon premier dîner chez Mme Jeudy avec Marguerite, vint augmenter mon ravissement et fondre dans un seul objet tout ce que j'avais éprouvé de sensations amoureuses. De longs désirs, une longue admiration sans espérance, voilà le moyen d'adorer les femmes, et de rendre l'amour une passion délicieuse! (1)... Nous écoutions sans parler; ma main se glissa de nouveau, pour reprendre celle de Manette; je la retrouvai, je la pressai et on me la laissa jusqu'à l'instant où Mme Parangon sortit. Je rentrai avec elle.

L'entretien que j'eus avec ma fée protectrice, avant de monter à ma guérite du grenier (car j'ai

---

(1) Cette morale en vaut bien une autre. Au lieu des sornettes atrabilaires d'Épictète et des Stoïciens, j'ai toujours tâché, par la mienne, d'indiquer les moyens d'être heureux par le plaisir. Je trouve que la façon d'Épictète, d'être heureux par la privation, n'est convenable qu'à un esclave sans moyens ni liberté. Mais ce n'est pas la situation du général; ce n'est pas même la manière des gueux, ni des nègres d'Amérique : ils peuvent avoir des jouissances, et il faut leur en procurer. La manière d'Épictète est absolument celle des orgueilleux mélancoliques, des misanthropes insouciants et, en un mot, de ce petit nombre d'hommes, dont le caractère est plus malheureux que la situation.

oublié de dire que je n'avais plus ma chambre au-dessus de la cuisine, depuis le retour de Mme Parangon : l'on m'avait donné un cabinet en boiserie construit dans le grenier; chaud en été, froid en hiver, mais sain, et où je couchais seul), cet entretien, disais-je, est une de ces époques qui ont décidé mon sort. Mme Parangon me témoigna de l'amitié, de la familiarité même, sans aucune explication; et mon cœur s'ouvrit pour elle à cette vive passion, que j'aurais pu surmonter auparavant, soit à l'aide des charmes de la vive et sémillante Madelon, soit favorisé par la douce espérance d'obtenir la main de la modeste et touchante Manon Prudhot. Mais depuis cet entretien, je fus attaché comme avec une chaîne de fer, par la reconnaissance, par l'amitié, par le respect, par la vertu même de celle que j'adorais, par sa beauté, ses charmes, ses appas, ses attraits, par la douceur obligeante de son caractère. Je pensais, je sentais : — « C'est une femme incomparable! » L'impression fut profonde! elle pénétra de part en part, et pour l'effacer, il aurait fallu m'anéantir..... Mille fois depuis n'ai-je pas tenté de remporter une victoire impossible! Je me dissipais, je me livrais; mais semblable au jeune taureau que l'on met au piquet dans un pâturage, je ne pouvais que tourner autour de mon centre, et dupe de mes propres efforts, à chaque tour mon lien, en entourant sa base, raccourcissait l'espace de ma trompeuse liberté!... Un seul objet pouvait me donner la victoire : c'était Jeannette ou peut-être Edmée, si je ne

l'avais pas eu perdue de vue. Mais Jeannette était dans la paroisse de mes frères; c'est bien pis que d'être renfermée dans le Jardin des Hespérides, sous la garde d'un dragon! tout accès auprès d'elle m'était à jamais interdit.... Edmée Servigné n'était plus pour moi; Mme Châtelain, la seule personne au monde qui pût nous réunir, était éloignée... Je ne pouvais que me cabrer dans mes liens, sans pouvoir les rompre!... Je prépare à me trouver moins coupable, dans cette époque de mon printemps, cette époque de fleurs, belle comme la rose, où tout était *début* et *primabord* pour moi; où tout était sensation nouvelle, charme nouveau; où l'inexpérience, l'ivresse et le bonheur m'égaraient à l'envi!. Lecteur! puisses-tu, en me lisant, être touché du souvenir de toi-même, et dire à chaque trait : « C'est moi aussi! » c'est ainsi que j'étais! » Mais il faut conter enfin, et ne pas toujours réfléchir...

— « Vous êtes entièrement justifié! » me dit Mme Parangon, « et je vous en félicite!... Choisissez » vos connaissances; car peut-être en faut-il à votre » âge?... Mais le choix est ici difficile!... Le plus » sûr, c'est d'avoir quelques connaissances et point » de liaisons, jusqu'à ce que ayez trouvé un véritable ami... Point de confidences, pas même » d'apologie de celles qu'on pourrait calomnier; » témoignez votre sentiment par votre silence, et » en vous retirant si l'on continue. On m'a dit que, » l'un de ces jours, on parlait mal devant vous de » deux inconnues; que vous avez d'abord affecté

» de bâiller; on vous a demandé si vous vous en-
» nuyiez? Et vous avez répondu, qu'entendre dire
» du mal de gens que vous ne connaissiez pas, était
» au moins d'une grande insipidité!... Vous me
» voyez très contente! Pourquoi vous le cacherais-
» je, puisque le sujet en est louable! Ma satisfaction
» égale la peine que j'avais éprouvée... Demain je
» parlerai à Madelon. — Oui, Madame, je vous en
» prie! — Vous dites cela d'un air... bien vif. —
» C'est... Pardon, Madame! vous jugez de ce que
» je dois souffrir intérieurement de honte, en pen-
» sant qu'une personne aimable me croit avantageux,
» moi, qui... — Hé bien? — Mais, je veux dire que
» je mourrais de honte, si je m'étais seulement à
» demi vanté... d'une bonté réelle. » Mme Paran-
gon sourit : — « Il ne faut pas les rechercher, ces
» bontés; les jeunes filles les accordent quelquefois
» par ignorance, faute... d'une certaine attention,
» et un jeune homme qni veut prétendre à une vé-
» ritable estime de la part de tout le monde, ne
» surprend rien, ne s'égare jamais, ni ne cherche à
» égarer celle qui lui fait l'honneur de l'écouter; il
» fait le rôle de l'homme, de l'être fort, qui marque
» à la jeune personne dont il attend un établisse-
» ment, ou qui seulement le reçoit, un respect qui
» le rend lui-même respectable. Et ne croyez pas,
» d'après quelques-unes de vos lectures et des dis-
» cours que vous entendrez un jour dans le monde,
» que les femmes regardent comme un sot, un
» homme respectueux! Le sot est regardé comme

» tel; un jeune homme qui n'est pas un automate,
» a mille moyens de marquer une chaleur obligeante;
» ses yeux, son air, ses propos, contribuent à
» découvrir les motifs de son respect et le rendent
» cent fois plus aimable qu'un fat. Vous le verrez
» un jour. Si les femmes dirigent souvent l'opi-
» nion des hommes, l'avantage est égal, et les
» hommes dirigent aussi souvent celle des femmes.
» Lorsque vous serez dans un cercle, ou tête-à-tête,
» montrez-vous vertueux, sans en rougir; mais
» rendez la vertu aimable, par la grâce des manières
» et la générosité des sentiments : soyez le plus
» poli; adressez les choses les plus flatteuses, et
» vous jouirez du plaisir délicat et pur de donner à
» tout le cercle, ou à celle à qui vous parlez, le ton
» des bonnes mœurs. Évitez, comme vous l'avez
» déjà fait, la médisance; ne vous permettez ni les
» sarcasmes, ni l'ironie amère, ni le persifflage pré-
» tendu fin et adroit des esprits méchants. Soyez
» franc, c'est votre rôle naturel, poli sans être
» flagorneur; louez ce qui sera louable, dans cha-
» cun : vous fortifierez par là ce peu de vertu, et
» c'est un beau rôle! L'avantage personnel que vous
» en retirerez, c'est qu'en paraissant quelque part,
» vous inspirerez de la joie aux cœurs honnêtes, et
» vous intimiderez les méchants; on vous aimera,
» parce que chacun en particulier, en vous voyant
» entrer, sera sûr que vous aller procurer un
» moment agréable. Dans vos politesses, n'oubliez
» personne : c'est une attention qui n'est pas

» indifférente, c'est l'essence de la politesse... »

Elle en était là, et je l'écoutais assis devant elle, la bouche entr'ouverte, les yeux fixés sur les siens qu'elle baissa plus de cent fois, lorsque le monde de la maison arriva. Je me mis à l'écart. M. Parangon dit en riant, et en capucinant : — « Je suis sûr que » ma femme monte une bonne garde à son pro- » tégé, pour une misère?... — Monsieur, » lui répondit-elle, « s'il était coupable, il ne serait pas » aussi près de moi. — Ha! il est innocent, l'inno- » cent! » s'écria M. Parangon, en regardant M. Bourgoin l'oncle, Manon Bourgoin, Madame sa mère, une dame Corhaux, qui étaient entrés pour saluer Mme Parangon, en passant, et Bourgoin, prote... « Hé bien, ma chère femme, je m'étais » douté! Et quand la jolie sœur est venue vous » conter cela tantôt bien en secret, j'ai pensé dix » fois : Il n'en est rien, Monsieur Nicolas est trop... » bon... » Et me regardant, d'un air rabêtissant : « Allez reposer votre innocence, mon cher. Vous » ne ferez jamais un scélérat, je vous en réponds. » Je sortis.

Que le mari d'une jolie femme est imprudent, quand il tient un pareil langage à un jeune homme! Ce discours... sera peut-être la principale cause... d'une audace, qui me rendra bien criminel!... A combien peu tient notre vertu!...

Voici la conversation, après mon départ, telle que Bourgoin me la rendit :

M. Parangon. « Gage que ce nigaud-là s'est jus-

» tifié de tout son pouvoir? » *Mme Parangon.* « Oui, » Monsieur. » *M. Parangon.* « Gage qu'il a pleuré? » *Mme Parangon.* « Il a paru très peiné d'une accusa- » tion aussi grave. » *M. Parangon.* « Mais, je gage » qu'il a pleuré? » *Mme Parangon.* « Non, Mon- » sieur. » *M. Parangon.* « Hé bien, il pleure à » présent, je gage?... Allez-y voir, Bourgoin. » *Mme Parangon.* « Non! non! Monsieur Bourgoin. » *M. Parangon.* « J'aurais bien voulu entendre ses » protestations, et cent fois plus encore le ton de » votre mercuriale, ma chère prude?... Gageons » qu'au premier mot, il avait le visage long d'une » aune?... qu'il a rougi, pâli, bleui?... Ho! il a » pleuré? Je le gagerais... le centuple contre le » simple?... » *Mme Parangon.* « Mon Dieu! laissons » cela, Monsieur! » Et elle adressa la parole aux personnes de la compagnie, et surtout à Manon Bourgoin, qui lui dit un mot, entendu par Tourangeot, relatif à un certain frère *d'Arras.* Il était tard : on se quitta. Tourangeot vint me trouver.

Je m'étais retiré très ému de tout ce qui m'était arrivé dans la soirée, et j'y rêvais, lorsque Tourangeot vint doucement voir si je dormais. Je demandai qui était là?... Alors le Tartare vint s'asseoir auprès de mon lit. A l'occasion du mot qu'il avait entendu, il me fit l'histoire de Manon Bourgoin avec un frère Cordelier, nommé *Damonville,* qui la voulait épouser; avec le clerc *Dupin,* qui lui fit violence;... avec M. Parangon, etc. Il me parla de nos voisines : il n'y eut rien contre Manon Prudhot; il médit de

toutes les autres. Il me fit l'histoire d'une servante-maîtresse, qui avait été dans la maison pendant le veuvage de M. Parangon, et que je nommerai *Reine Ire*; son histoire et ses crimes sont inouïs! Elle eut deux enfants, qui tous deux ont été malheureux... (Il ne me dit pas que sa Marie avait une fille; et j'ai su dans la suite que Manon Vernier avait eu un fils, enfin *Reine II*, une fille.) Je feignis de m'assoupir, pour éloigner ce causeur. Mais je ne dormis pas; je rêvais éveillé. Je voyais Colette, cette femme adorée, me parler; je l'entendais encore. La suite de mes idées, qui se succédaient rapidement, amena Madelon; je la voyais, je lui parlais; j'avais entrevu tant de bonté dans ses discours, que mon cœur s'ouvrait pour elle; je sentais un penchant très vif à m'attacher à cette aimable fille... Mais mon imagination vagabonde dominait mon cœur; elle me présenta vivement, avec tous ses charmes, l'aimable et timide Prudhot, la manière obligeante dont elle m'avait reçu, malgré la défense, sa joie en entendant Mme Parangon me justifier : — « Voilà » l'épouse qu'il me faudrait! » m'écriai-je. « Oui, » c'est elle que me destine Mme Parangon, et celle » que j'aurai... N'a-t-elle pas la modestie et la » beauté de Jeannette?... C'est le même genre de » physionomie; c'est la candeur, la timidité de » Jeannette. Elle n'est pas sous la garde du » dragon; elle conviendra parfaitement chez » nous; elle est jolie, de la ville et riche... » Oui, c'est à elle que je dois me fixer. » Mon agi-

tation était si grande, qu'elle ressemblait à de la fièvre. Le matin, j'étais accablé. Moi, toujours vigilant, toujours le premier à l'ouvrage, je m'endormis sur les cinq heures, et le songe le plus heureux porta dans mon âme un baume qui la fortifia... Oh! quel charme, que celui des songes heureux! Ce sont eux sans doute, qui, dans tous les temps, ont donné aux hommes l'idée de la béatitude céleste! On a cru que l'âme, dégagée des liens du corps, sentait plus parfaitement le bonheur, parce que celui des songes est plus pur et plus enivrant :

Ne tu sperne piis venientia somnia portis!
Quum pia venerunt somnia, pondus habent.

Prop. l. IV, el. 7.

Il me sembla que j'étais sur les bords fleuris de l'Yonne, au-dessus du bâtardeau, dans une agréable prairie. Je m'avançai sous les vernes touffus, dont le vert sombre contraste avec le vert tendre des saules et des peupliers. Un petit bras de rivière séparait le bosquet en deux; mais on pouvait le passer sur les racines enlacées des arbres, qui formaient un pont. A peine je respirais la fraîcheur, qu'une voix charmante se fit entendre, en modulant un air mélodieux, tel que depuis en a composé Grétry, moins énergique, mais peut-être plus près de la simple Nature, que Glück son rival... Je me lève enchanté; je cours... J'arrive, et je vois cinq

jeunes beautés, que mon aspect semble effrayer! C'était Colette qui chantait. Jeannette Rousseau paraissait l'écouter avec ravissement; Madelon fuyait entre les saules; Manon Prudhot se courbait dans l'herbe, et plus loin, la naïve Edmée regardait à travers un buisson de cotonniers sauvages. J'abordai Colette : — « Asseyez-vous là, » me dit-elle. « Nous » vous aimons toutes cinq : mais une seule doit » être votre épouse. » Et elle me regarda. Je lui tendis la main : — « Ha! si c'était vous! — Oui, si » vous le voulez, vous serez à moi. — Vous êtes » mariée! — Non, mon mariage est nul. Je n'ai » pas eu d'enfants; je suis fille encore. J'ai feint » des grossesses, pour l'obliger, et qu'il ne me » tourmentât plus, car... car... » (Je vis en pensée tout ce qu'elle voulait dire)... En ce moment, Madelon Baron, Edmée Servigné, la jolie Prudhot, métamorphosées en jeunes hommes, se rapprochèrent. Je fus transporté de joie! Elles me dirent : — « Nous allons entrer en apprentissage; nous » sommes des jeunes gens qui nous étions fait » passer pour filles. Adieu. » Elles partirent, habillées en jeunes écoliers, emmenant avec elles Jeannette encore en fille, et dont je ne pus voir le visage. Edmée me dit : — « Elle est voilée pour toi; » tu ne la verras plus... » Je me trouvai seul avec Mme Parangon. Je m'étais assis à côté d'elle; je lui tenais une main; elle se penchait dans mes bras; sa joue s'appuya sur la mienne... Une sensation délicieuse (c'était le bonheur parfait) répandit son

charme dans mon cœur... Dieu! que j'étais heureux! Qu'un songe pareil augmente la passion qu'on a déjà! La Nature ne peut nous isoler, éveillés, des maux de la vie; ils amoindrissent, s'ils ne les empoisonnent, et tempèrent tous nos plaisirs! Mais cette bonne mère a voulu que nous connussions en songe le bonheur des Dieux, sans aucune ombre de peine! ... Je m'éveillai dans la plus douce extase; le charme de mon songe se prolongeait après mon réveil. Je sentais encore la joue brûlante de l'adorée Colette appuyée sur ma joue; mes bras étendus cherchaient à la retenir; j'embrassais, j'étreignais sa précieuse et fugitive image, que m'arrachait la cruelle réalité, en dissipant mon sommeil...

Durant la journée qui suivit, tout occupé de mon songe, silencieux, sérieux, sans tristesse, je paraissais plus âgé de dix ans, par mon air réfléchi, mes réponses mesurées, mon ton affectueux, obligeant. [Vous avez quelquefois remarqué ce jeune homme, cette jeune personne, plus réfléchis que des vieillards? c'est qu'ils aimaient; c'est qu'ils venaient peut-être de faire le premier *acte* d'homme ou de femme: prenez garde, examinez, parents! quand vos enfants prennent cet air de maturité]... Pour augmenter le charme, une bagatelle, mais importante, me frappa. On servait du ragoût de veau, pour entrée, une fois la semaine; je ne mangeais pas de ce mets; après le potage et le bouilli, je quittais la table; mais à l'instant où j'allais me lever, je vis une côtelette de mouton sur mon assiette. Je

fus étonné, très confus : cependant je ne dis mot. En sortant, j'entrai dans la cuisine, et je dis à Tiennette, en rougissant : « Mais il ne faut pas, » comme cela, me faire une chose particulière ! » J'en suis en vérité honteux !... Un apprenti, tel » que je suis, doit-il montrer des goûts ? mon *amie !* » (Je l'appelais souvent ainsi, depuis que son mariage avec Thibaut était arrêté, du consentement de leurs parents). « Je ne saurais vous dire combien vous » m'avez mortifié, en me donnant une marque aussi » obligeante de votre bonne volonté ! » Tiennette sourit de ma remontrance : — « Prenez-vous en » donc à Madame ! c'est par ses ordres ; elle me les » a donnés devant Monsieur, qu'elle a consulté, et » qui l'a trouvé bon. Il a dit lui-même que vous » travailliez autant que son prote, et qu'il était » juste que vous fussiez nourri. » Je fis des excuses à Tiennette de ma vivacité ; car j'avais parlé très vivement, et je remontai à l'imprimerie, où je réfléchis. Cette marque de considération de la part de Mme Parangon, le jour de mon songe, et le lendemain d'une explication qui m'avait été triplement avantageuse, porta dans mon âme un contentement pur, qui approchait du ravissement. Mon ardeur pour le travail s'en accrut ; car, par un effet des excellents principes que j'avais sucés avec le lait, l'amour, les plaisirs même me portaient à la vertu, en dilatant mon cœur, en le pénétrant d'un sentiment affectueux envers Dieu, envers mes parents,

envers tout ce que j'avais de cher (1); je n'ai jamais été exposé à perdre mes mœurs, que dans l'avilissement et le malheur... Aussi, j'ai toujours retenu cet axiome de Cicéron : *Omnia jubet paupertas, et facere, et pati*, en le regardant comme une sorte d'excuse pour quelques malheureux. C'est au Gouvernement à rendre les citoyens heureux, s'il ne veut pas être aussi coupable de leurs crimes qu'eux-mêmes, s'il veut éviter un bouleversement.

Le soir, Mme Parangon sortit, aussitôt après le souper, avec Bourgoin et sa cousine, cette Manon Bourgoin dont j'ai déjà parlé, et qui a dû paraître si peu faite pour être l'amie de Colette. Resté seul, avec Tiennette et Thibaut, dont les regards semblaient me demander la liberté, je voulus sortir pour ne pas les gêner. Sur le pas de notre porte, j'entendis causer les deux sœurs, Berdon et Manon Baron, avec le jeune Deschamps, leur cousin. On parlait de Manon Prudhot : — « Elle est jolie, » disait Deschamps. — « Et amoureuse ! » répondit

(1) Je ne me suis jamais pris de vin ; mais j'ai essayé philosophiquement l'ivresse, deux ou trois fois en ma vie : elle me rend gai, doux, bon. C'est par là que je me suis jugé ; l'homme méchant dans l'ivresse est naturellement méchant, mais il n'ose le montrer : *In vino veritas*, est un adage plus vrai qu'on ne l'imagine, dans tous les sens possibles. Observez que je ne saurais voir le sang humain, et que je vois celui des animaux. Tout cela prouve que je suis bon : comment donc ai-je été méchant tant de fois ? C'est que j'ai été presque toujours pauvre et malheureux ; le malheur aigrit, il endurcit l'âme, pour soi-même et pour les autres.

Manon. — « Elle tient de famille, » dit Berdon. — « Je sais cela mieux que personne, » ajouta Deschamps. « Sa famille est aisée; mais elle a une sin-
» gulière origine! — Voyons si vous êtes bien
» instruit » s'écria Manon. — « Mon père nous a
» dit, » continua Deschamps, « qu'elle descend d'un
» bâtard d'une abbesse des *Bernardines*, très jolie,
» très galante, et d'un homme d'église très relevé,
» le même dont la traduction de Plutarque est
» encore aujourd'hui la plus estimée. — Amyot, je
» crois? » demanda Berdon. — « Amyot. C'est par
» cette raison qu'elle porte le nom de *Prudhot* (ou
» le nom a fait imaginer l'origine). On dit que
» Manon Prudhot ressemblait parfaitement à sa
» *quadris*, peut-être *quinquisaïeule*. Si ce bruit popu-
» laire est vrai, avec la guimpe et le bandeau,
» l'abbesse devait être la plus charmante personne
» du monde! la jeune Manette a un visage arrondi,
» d'une forme à toucher, autant qu'à plaire; l'air
» doux, naïf; une bouche mignonne, des lèvres
» brillantes et relevées, le nez bien fait, le regard
» enchanteur; le teint uni, blanc, légèrement rosé,
» mais la blancheur qui domine lui donne un air
» virginal; elle est grande et fluette, comme toutes
» les jeunes personnes; il semble que ses mouve-
» ments n'ont pas encore d'assurance, et cette
» mollesse rend sa démarche si voluptueuse... —
» Vous m'impatientez! » interrompit Manon Baron.
Et l'on rentra. J'achevai de sortir.

Je ne vis pas Madelon. Mais, en ce moment, la

jolie Prudhot arrivait de la salle du fond, et ce fut avec celle que Deschamps venait de si bien peindre, que j'eus un entretien particulier, au mois de Mai, et dans la situation où j'étais.

Manette, quand je l'aperçus, était appuyée sur la porte coupée. Elle parut m'inviter, par son sourire, à m'arrêter auprès d'elle. « J'avais bien du chagrin, » hier soir! » lui dis-je; « cette soirée sera-t-elle » plus heureuse? — Mais, je le crois : car j'ai à » vous féliciter. Vous intéressez-vous beaucoup à la » façon de penser de ma mère et de ma sœur? — » Autant qu'à la vôtre, c'est-à-dire, infiniment. — » Hé bien, elles font de vous toutes deux le plus » grand cas! Mais elles méprisent bien M. Breugnot, » votre ami! — Il ne faut pas lui en vouloir, Made- » moiselle; il aura mal compris mes réponses, car » je ne le crois pas capable d'avoir voulu me calom- » nier, moi, son ami; ni Mlle Madelon, dont il me » fit le plus bel éloge. Vous savez que je n'ai » jamais parlé aux demoiselles Baron, que comme » à vous, sur la porte coupée, sans être jamais » entré dans la boutique. Des voisines aimables, et » aussi dignes de mon respect que vous et elles, » n'auront jamais un coup de langue à mon occa- » sion : car je pourrais entrer, que je ne le ferais » pas, afin que les passants voient toujours ce qui » nous sépare : j'en excepte le cas où les parents eux- » mêmes m'inviteraient à une honorable familiarité, » en leur présence. — Vous pensez précisément » comme Madame Parangon a dit que vous pen-

» siez : c'est pourquoi j'ai la permission de causer
» avec vous. Car aujourd'hui Madame Parangon a
» dit à maman de quelle manière vous en aviez agi
» avec Aimée et avec Tiennette : ce qui a fait lever
» maman avec transport, en disant : « Le brave
» garçon ! Dieu le bénira !... » Et à moi : « Ma
» fille, vous recevrez poliment le salut de ce jeune
» homme : car il faut *étrofier* les bons, comme il
» faut *détranger* les méchants. — Je me trouve infi-
» niment honoré de l'approbation de Madame
» votre mère, Mademoiselle ! Je ne sais pas si les
» autres jeunes gens pensent comme moi (je dois
» le croire), mais plus vous me paraissez jolie...
» car vous êtes charmante ! plus j'apporte de soin
» à ne vous parler qu'avec le respect qu'on doit au
» chef-d'œuvre de la Divinité, une belle femme ! Je
» vous parlerai comme à ma sœur ; et si j'avais le
» bonheur d'en avoir une aussi aimable que vous,
» je ne prendrais pas plus de précaution à préserver
» sa réputation et sa vertu, que j'en aurai à épurer
» mes discours en vous parlant. — Ha ! ce langage
» me donne bien de l'estime pour vous, Monsieur
» Nicolas !... Non, vous ne ressemblez pas à nos
» jeunes gens ; mais c'est tant pis pour eux... Je
» vais passer en dehors, et nous nous assoirons
» sur le banc. » Elle sortit.

« Je crois, Monsieur Nicolas, que les honnêtes
» gens pensent tous comme vous : mais, ou ils se
» cachent, ou il y en a peu, du moins parmi la jeu-
» nesse de notre temps que j'ai entendu raisonner.

» — Les honnêtes jeunes gens sont timides, Made-
» moiselle : à moins d'une occasion comme le voi-
» sinage, ou d'une circonstance particulière, ils
» n'osent aborder une jeune personne respectable,
» et ils fuient les coquettes; au lieu que les fats, les
» vanteurs, les avantageux, sont effrontés : ils s'ap-
» prochent hardiment, et comme on ne voit qu'eux
» on les entend seuls, et l'on pense, malheureuse-
» ment, que tout le monde leur ressemble! — Oui,
» je sens cela!... Avant de vous avoir parlé, je
» croyais que notre rôle, avec les hommes, devait
» être de toujours les contredire, de toujours les ré-
» primer; parce que le leur était de toujours dire
» des choses malséantes, en un mot, de montrer de
» mauvaises mœurs, et qu'il ne pouvait y avoir de
» conversation honnête et décente que de femme à
» femme; parce que les hommes ne pouvaient
» jamais nous dire que des choses capables de souil-
» ler les oreilles. — Cela n'est peut-être que trop
» vrai, Mademoiselle! Mais il est des exceptions.
» On dit que la lecture des romans est mauvaise :
» à la bonne heure celle des romans qui préconisent
» le vice, s'il en est, car je n'en ai jamais vu de pa-
» reils : mais d'après ceux que j'ai lus, je soutiens
» qu'il n'est peut-être que la lecture des romans qui
» puisse former le cœur et l'esprit des jeunes gens
» de ce canton, et les rendre supportables. — Je
» pense comme vous : tous ceux que Madame Pa-
» rangon m'a prêtés, m'ont portée à la sagesse, à
» l'honnêteté. Avant que vous me les choisissiez,

» quelquefois Boudard, plus anciennement Renaud,
» jeune homme avec qui vous avez beaucoup de
» rapport, pour le raisonnement, me tendaient des
» piéges, en changeant les livres que Madame Pa-
» rangon m'envoyait par eux; presque jamais je ne
» pouvais les lire. Je fus obligé de prier ma sœur,
» que sa vue tendre empêche de lire habituelle-
» ment, de se fatiguer à les parcourir, pour me les
» juger, avant que je les ouvrisse; et elle en rebu-
» tait les trois quarts au moins. Mais depuis que
» c'est vous, je lis en sûreté; et pour montrer à ma
» mère et à ma sœur que je ne suis plus trompée,
» je recommence tout haut auprès d'elles. On vous
» loue, et je suis contente... Je vous assure que je
» n'ai jamais eu confiance en homme, après mon
» père, qu'en vous. — Ho! Mademoiselle! que je
» suis honoré d'un si glorieux avantage! — Serez-
» vous imprimeur établi, quelque jour? Ici, par
» exemple? — Non, Mademoiselle : il ne peut y en
» avoir qu'un dans cette ville, et le droit de M. Pa-
» rangon y est exclusif. — J'en suis fâchée!... Et
» pouvez-vous prendre un autre état? — Difficile-
» ment! mes parents ont une famille nombreuse.
» — Mais, je veux dire, par goût personnel? — Si
» j'avais des raisons... d'où vient mon goût ne se
» plierait-il pas à la raison? — L'épicerie, par
» exemple? — J'y entrerais avec plaisir si... — Je ne
» vous demande que cela... Vous ne feriez pas de
» difficultés? — Si j'osais me flatter, Mademoi-
» selle... Mais non. — Comment, non? Vous aimez

» donc bien votre état? — S'il faut vous parler » vrai, Mademoiselle, il me semble que je suis né » pour quelque chose qui avoisine les sciences, si » je ne suis pas né pour la science elle-même. — » Mais, si... pour... Aimeriez-vous l'épicerie, chez » nous? — Ha! Mademoiselle, le bonheur de vous » voir de plus près, me rendrait l'épicerie le pre- » mier des états, et... — Nous parlerons de ça par » la suite, » interrompit-elle. « Ce qu'il y a de cer- » tain, c'est que si c'était chez nous, vous ne haï- » riez pas l'épicerie? — Je l'aimerais, Mademoi- » selle, » et à ce mot, je lui baisai la main, que je tenais pressée dans les miennes. « Cet état est ici » fort considéré! — Oui, surtout comme on le fait » chez vous. » [En effet, ce commerce doit être bon, dans une ville qui a la facilité du transport par eau, et qui fournit un pays considérable, où il n'y a pas d'autres débouchés]. « Mais vous seule me dé- » cideriez... » Je sentis que cette conversation me fatiguait, et qu'elle était moins ce que je pensais, qu'un effet de l'envie de dire des choses agréables à Manette : je la changeai : « J'ai lu ces jours-ci une » histoire bien intéressante! c'est celle *de Carmante* » *et d'Évandre*. — Vous me donnez envie de la lire : » dans quel volume? — Dans le quatrième des » *Œuvres de Villedieu*, qu'elle tient tout entier. — » Je la lirai avec bien du plaisir, sachant qu'elle » vous en a donné. — J'ai fait des marques aux en- » droits où le charme romantique m'a le plus atta- » ché. — Je les trouverai. »

En ce moment, la mère et la sœur aînée, qui étaient restées dans la salle, pendant que nous causions, vinrent sur la porte, et je me levais pour leur céder ma place : — « Non, non, ne vous dérangez » pas! » Elles remarquèrent que je tenais la main de Manon : — « Restez ainsi; vous êtes bien, » ajoutèrent-elles. Elles se firent donner des chaises par *Jeannin*, leur apprenti, et se mirent devant Manette et moi, qui étions adossés au mur. Madelon et ses sœurs revenaient de la promenade; elles virent un petit groupe de voisins; elles nous abordèrent, avec quelques jeunes gens du quartier, *Arnaud Devosgines*, *Blonde*, fils de l'épicier, les deux *Deschamps*, *Roullot*, *Chardon*, fils du marchand mercier, et *Breugnot* lui-même. On proposa de s'amuser à un jeu de veillée, qui fut *Pomme-un* ou le *Pied de bœuf;* c'est une sorte de *gage touché*. La main de la jolie Manette et la mienne ne se quittèrent jamais... Il semble que plus les délices sont bêtes, plus elles sont savoureuses. J'étais dans le ravissement, lorsque j'aperçus Madame Parangon qui rentrait... Je me levai pour aller à elle : j'espérais un moment d'entretien; mais elle ne le jugea pas à propos : « Restez, restez, » me dit-elle, sans ouvrir la porte coupée, qu'elle avait déjà refermée sur elle, « jus- » qu'au retour de Monsieur Parangon. » Je me remis au jeu, et l'on donna les pénitences. On me fit retirer mes gages le premier, de peur que je n'échappasse. Ce fut Blonde qui ordonna : il ne me fit embrasser que les vieilles, tandis que lui se permettait

la plus grossière des polissonneries, recouverte par son chapeau. M. Parangon arriva, au moment où il recevait un soufflet de la jeune *Annette Bourdeaux*, voisine de quatorze ans. Je me levai pour rentrer, et Manette en fit autant ; le soufflet donné fit dissoudre le jeu, et l'on rentra.

Dans le silence de la nuit, je m'occupai des propositions assez claires de Mlle Prudhot. Elles me flattèrent d'abord, car elles étaient avantageuses à ma fortune. Mais réfléchissant ensuite qu'il faudrait quitter l'état d'imprimeur, que j'aimais, et surtout la maison de Colette, le titre de son apprenti, de membre de sa famille, sortir de sa dépendance enfin, cette idée m'effraya ; elle anéantit le charme qu'avait eu, jusqu'à cette réflexion désolante, la perspective de la possession de la délicate Prudhot. Je me sentis refroidi pour elle ; la profession d'épicier me répugnait ; et quoique celle de compagnon imprimeur fût moins établissante alors, je la regardais comme plus noble... Ces idées m'occupèrent fortement ! Mais comme j'avais peu dormi la nuit précédente, un sommeil profond anéantit ma pensée ; je dormis comme les brutes, et ne m'éveillai que le lendemain au grand jour.

C'était fête : je m'occupai, suivant mon usage, le matin, à traduire ; à lire, l'après-dînée. Vers l'heure des Vêpres aux *Cordeliers*, j'allai sur la porte pour voir passer Madelon. Il n'y avait absolument personne dans la rue, tout le monde du côté Gothique de l'horloge étant à *Saint-Renoquert*, et du côté Ro-

main, à Saint-Eusèbe. Mlle Baron parut sur sa porte. Je la saluai : Elle me répondit par un signe d'aller à elle. — « Vous étiez bien *emprudhoté*, hier » soir ? — Ces dames ont bien voulu me souffrir. » — Il n'y a là de supportable que Manon ; la mère » est une bigote ridicule ; la sœur aînée une pauvre » fille qui n'y voit pas, et ne songe qu'à se conser- » ver ; le père une buse. Que ne venez-vous ici le » soir ? On rit, on folâtre sous les yeux de ma » bonne ; vous y verrez des jeunes gens de la meil- » leure compagnie ; les filles du quartier, et même » de la ville, les plus estimées par leur goût et par » leur esprit. Cela vous dissipera, et... vous... for- » mera... Je ne dis ce mot qu'en hésitant, » ajouta-t-elle avec un air singulier ; « car enfin, vous êtes » supportable, sans le ton qui vous manque... » Mais vous n'aimez pas assez la dissipation, à ce » qu'il me semble ; vous êtes trop concentré... » Prenez-y garde ! quelque chose vous retient cloué » à la maison ! — Hé ! qu'est-ce ? » dis-je en voulant sourire. — « Qu'est-ce ?... Cherchez-le dans votre » cœur. — Je l'y cherche, et j'y trouve... Me per- » mettez-vous de le dire ? — Je vous le demande. » — Mademoiselle Madelon Baron... Oui, voilà » l'aimant qui me retient. — Vous ne dites pas au » plus juste ce que vous avez trouvé... Plût à Dieu, » pour vous, que ce fût celle que vous venez de » nommer ! — Mais c'est vous, Mademoiselle ! » (Je craignis de m'être trompé, en parlant, comme il arrive quelquefois, d'après une prévention trop

forte)... — « Mon Dieu! je sais bien que vous m'a-
» vez nommée:.. Madame Parangon... » (elle s'arrêta...) « est-elle à la maison?... » Au nom de Mme Parangon, j'avais rougi, je m'étais troublé : Madelon, qui la nommait, et qui s'était exprès arrêtée, avait achevé sa question, après avoir obtenu l'effet qu'elle attendait. Je répondis que Mme Parangon était sortie. — « En ce cas, nous allons causer
» pendant les Vêpres. Je garde la boutique; ma
» bonne est pourtant là-haut avec *Marote*; mais elle
» s'habille, et il y en a pour heure... Gageons que
» vous êtes bien embarrassé? — Comment donc
» cela, Mademoiselle? — Aucun de nos jeunes
» gens ne le serait, à votre place : ils commence-
» raient par l'une et finiraient par l'autre. Ils pour-
» raient les manquer toutes trois; mais certaine-
» ment ils ne seraient pas embarrassés! — Je ne
» comprends pas. — Vous allez me comprendre.
» Vous aimez une belle dame; vous l'adorez : c'est
» votre seule passion véritable. Je le sais depuis en-
» viron six mois, sans qu'on me l'ait dit » (nous étions en Mai 1752); « votre conduite seule est la confi-
» dente traîtresse. Vous me trouvez jolie; je vous
» plais... Là, n'est-ce pas la vérité? — Je mentirais, si
» je vous disais, Mademoiselle, que je ne vous trouve
» pas adorable, charmante! — Oui, vous menti-
» riez... Et Manon Prudhot?... D'après la connais-
» sance que j'ai de votre caractère, je sais que cette
» aimable et douce physionomie, que sa naïve
» blancheur, son rire innocent, quoique sans être

» bête, ses grands yeux languissants, qu'elle a
» bleus, quoique brune, sa taille en fuseau, en un
» mot, je sais que que toute sa jolie personne vous
» a vivement intéressé; je le sais, parce que cela
» doit être? — Mais, Mademoiselle... — Qui vous
» demande un aveu? Je n'en ai que faire... Voilà
» votre situation. Elle a quelquefois des plaisirs :
» seul à seule avec chacune des trois, vous êtes con-
» tent (ce moment-ci excepté); mais le plus souvent
» elle est pénible... Comme votre cœur est ver-
» tueux, vous ne pouvez admettre aucune des idées
» qui mettraient à l'aise nos jeunes gens sans prin-
» cipes; vous voulez opter, et ne le pouvez pas...
» Quitter votre idole préférée! ha! c'est l'impos-
» sible!... Elle est si parfaite! où trouver qui
» l'égale?... Cela serait sans difficulté; vous lui
» seriez attaché, comme l'ombre l'est au corps, si
» elle était fille; mais vous avez de cruels moments!
» elle est femme d'un autre! elle lui appartient; elle
» est à lui... tout à fait à lui! » (je frémis très visiblement). « Vous appuyez sur cette fatale idée;
» vous la savourez amèrement... elle vous occupe
» sans cesse... » (Que je souffrais horriblement, tandis qu'elle me brûlait à la lumière de la vérité! Moi, si prudent en amour, si caché, je ne pus soutenir la présence de cette funeste idée, tenue si longtemps devant l'œil de mon imagination) :
— « Cessez! cessez! je vous prie! » dis-je en respirant à peine. — « Non! au contraire! il faut vous
» pénétrer de cette idée désespérante; elle seule

» peut vous guérir. — Ha! » m'écriai-je. Mais une prompte réflexion retint l'expression déjà sur mes lèvres; et pour cacher mon trouble, ou pour en déguiser la cause, je pressai contre mes lèvres une main de Madelon : — « Vous êtes raisonnable, » reprit-elle; « je suis sûre que vous cherchez à vons » guérir, par Manon Prudhot, ou par moi; vous » n'êtes pas encore décidé... Je suis instruite, et je » vais continuer à vous faire à vous-même votre » propre histoire... Avec Manon, il faudra quitter » votrè état pour entrer dans l'épicerie, vous occu- » per de choses absolument étrangères à votre goût » dominant. Il faudra vous bouleverser vous-même; » le seul dédommagement... sera... Manon... Je » conçois qu'elle vous dédommagera quelque temps; » c'est une fille parfaite... J'ai désiré deux choses en » ma vie, à son sujet: d'être homme, pour en faire » ma femme; qu'elle fût homme, pour en faire mon » amant. Vous voyez que je lui rends justice. Mais » l'amour marié n'est pas éternel; il ne l'est pas » même amant, quoique beaucoup plus robuste! » Que vous restera-t-il un jour? Les regrets. Réflé- » chissez-y!... — Mademoiselle, » lui dis-je, « il » vous reste une seconde hypothèse. — Celle-là, je » ne la fais pas... Tout ce que je puis dire, c'est que » si vous m'aimiez, et que je vous aimasse, je vous » prendrais dans votre état, et ne chercherais pas à » vous en faire changer... car... je m'aimerais mieux » la femme d'un compagnon imprimeur qui se » plairait dans son état, que la femme d'un mar-

» chand drapier, tel qu'était mon père, et tel qu'est
» notre commerce, depuis sa mort, sous la con-
» duite d'une belle-mère... Ha! » dit-elle avec
attendrissement, « c'est une bonne mère que je dois
» dire! En l'épousant, notre père ne nous donna
» pas une marâtre, ce fut un ange qu'il nous
» donna... Nous l'appelons notre bonne; elle l'a
» voulu : mais notre cœur donne à ce nom le sens
» le plus naturel... Vous voyez que je vous quitte
» pour elle, parce qu'elle s'est rencontrée là : cela
» m'arrive toujours avec tout le monde... Mais où
» en étais-je?... Ha! je disais que je m'aimerais
» mieux la femme d'un compagnon imprimeur, qui
» se plairait dans son état, que celle d'un mar-
» chand drapier, que ce changement d'état rendrait
» mécontent de lui-même. Et ne croyez pas que
» jamais vous pussiez surmonter les dégoûts que
» vous donnerait un état trop éloigné des sciences!
» Non, jamais vous ne le goûteriez, et vous seriez
» doublement malheureux; car vous vous y ruine-
» riez. Il vous faut de la liberté. Je sais une fille,
» avec laquelle vous aurez la faculté de rester dans
» votre état, d'en faire votre capital, parce que sa
» fortune vous en fournirait les avances; ou d'en
» changer, mais non pour un commerce : vous
» prendriez un de ces emplois, qui demandent peu
» de temps, peu de soins, qui laissent toute liberté
» de se livrer à l'étude. Cette fille n'est pas amou-
» reuse de vous; elle a un bien plus noble motif
» d'attachement; elle a reconnu, depuis qu'elle

» vous voit ici, que vous étiez un être unique, dans
» cette ville, et dans tout le canton ; elle s'est fait à
» elle-même un serment, que vous saurez peut-
» être un jour : car la seule ardeur qui l'anime, le
» seul vœu qu'elle forme, c'est d'unir sa destinée à
» celle d'un homme, auquel la tournure de son
» esprit, son activité, sa concentration même, pro-
» mettent un sort particulier, bien différent de celui
» de nos automates ! à un homme vertueux, digne
» de ce nom, et dont elle respectera les mœurs,
» comme les talents... Voilà ce que j'étais charmée
» de vous dire, Monsieur. Vous ne vous attendiez
» pas de ma part à une conversation aussi sérieuse ?...
» Je la donnerais à deviner en cent... en mille... à
» ceux qui peuvent nous avoir aperçus... On sort
» de Vêpres ; car voilà déjà les servantes. Quittons-
» nous. » Je rentrai.

Tiennette arriva des Vêpres de la paroisse, et moi, au lieu d'aller à celles de la cathédrale, suivant mon usage, je montai à l'imprimerie, si rempli de mes pensées et de ma perspective, que je ne voyais ni ne sentais rien. Je m'appuyai sur un rebord de fenêtre, qui donnait sur la cour des Cordeliers, regardant machinalement les jeunes beautés qui entraient à Vêpres... Ma vue s'était fixée tour à tour sur la mignonne *Maine Blonde* l'épicière ; sur l'éblouissante et brune *Bourdignon ;* sur la majestueuse *Legueux* ; sur la naïve *Carouge*, l'enfantine et sémillante *Hollier*, la voluptueuse *Linard*, mère des jolies personnes de ce nom, qui brillent aujourd'hui ;

et cette dernière, femme comme Mme Parangon, environ de son âge, presque aussi belle, et tenant un beau jeune homme sous le bras, suspendait mes réflexions, par l'air dévorant dont elle le regardait, lorsque je m'entendis appeler d'une fenêtre prochaine. Je tournai la tête, et j'aperçus à la croisée au delà de celle de M. Prudhot, la jeune *Annette Bourdeaux*, petite nièce de M. Antoine Foudriat : c'était une jolie blonde, un peu fière, destinée, depuis l'enfance, à un jeune homme riche, d'une aimable figure : conduite sage, de la part des parents, qui fixent ainsi l'imagination. Ce moyen sera celui qu'emploiera bientôt avec moi Mme Parangon. Mais il aurait fallu commencer dès Courgis (1)... Je fus surpris qu'Annette m'appelât! Je la saluai; elle me le rendit froidement. — « J'ai cru, Mademoi» selle, que vous m'aviez fait l'honneur de me par» ler? — Non, Monsieur, je vous assure! » Et comme elle sourit légèrement, je crus qu'elle ne voulait pas en convenir... Je me retirai de la fenêtre. On m'appela une seconde fois. Je m'élançai prestement. Annette regardait ailleurs. « Elle s'amuse, » pensai-je; « elle est jeune; laissons-la jouer avec » moi, tant qu'elle voudra. » Une troisième fois on m'appela encore. J'hésitais à me déranger, lorsqu'un motif m'y détermina : « Si Mademoiselle Annette

(1) Voyez le NOUVEL ABEILLARD, ou L'AMOUR PAR LETTRES, ouvrage infiniment utile aux parents qui veulent conserver purs le cœur et l'imagination de leurs enfants.

» s'amuse à mes dépens, il ne faut pas la contrarier ; » cela n'a rien que d'honorable pour moi : ne pas » me montrer ressemblerait à une marque de mé- » pris ; et je tiens de mon père que jamais un hon- » nête homme ne doit en montrer à une femme. » J'avançai donc la tête. Je ne vis plus Annette ; le vitrage était même fermé. Je portai mes yeux vers une petite fenêtre plus élevée, où j'aperçus une main de femme et la bordure de son mantelet. Je toussai sans affectation. On se montra. C'était Mlle Prudhot l'aînée, qui me fit signe. Je me hâtai de monter à notre grenier ; je passai par une fenêtre d'échenet, et j'allai entre les deux toits, jusqu'à une chatière qui éclairait le cabinet à coucher de Jeannin, en tout pareil à la guérite que j'occupais. Je m'étais imaginé que Manon était avec sa sœur aînée ; j'avançai la tête par la chatière vitrée, mais ouverte, et je vis Goton Prudhot seule. Elle tressaillit, en m'entendant la saluer de si près ! — « Ne risquez-vous » pas de tomber ? — Non, Mademoiselle ; je suis » assuré entre les deux toits. — N'avancez pas » trop sur le bord ! — Ne redoutez rien pour » moi, Mademoiselle ! — Manon est malade ; et » nous craignons fort... que ce ne soit la petite » vérole !... — Ha ! mon Dieu !... que je la plains ! » c'est une cruelle maladie ! — Ce serait dommage » qu'elle gâtât sa jolie figure ! — Oui, je vous en » assure, Mademoiselle !... Mais elle ne serait en- » core que trop aimable, pour troubler bien des » cœurs ! — Je vous ai appelé, pour vous dire cette

» nouvelle. — J'y prends part, Mademoiselle! Que » ne puis-je, aux dépens de ma santé, la rendre à » votre adorable sœur! » (ces deux mots à demi-voix). — « Je lui dirai vos sentiments. Adieu, je » vous laisse, pour aller auprès d'elle. — Que votre » bonté me touche, Mademoiselle! j'en suis péné- » tré!... Si j'osais, je vous prierais... de me per- » mettre... — Non, non; quand elle se portera » bien... » Elle sortit du cabinet en me faisant de la main un signe obligeant; et je redescendis à mon petit bureau, m'occuper de Manon. En ce moment, je la préférais à... toutes les femmes, je crois, et bien sûrement à Madelon. L'attention délicate qu'elle me marquait, la bonté de sa sœur aînée me touchaient jusqu'au fond du cœur; je sentais que j'aimais tout le monde dans cette maison, en amant, en fils, en frère.

Je l'ai déjà dit, j'étais dans le début de la vie : je commençais une immense carrière; j'étais sans expérience, ardent, obligeant, simple; tout était pour moi occasion de développement, et chaque pas que je faisais dans la lice que je parcourais faisait éclore une sensation et une idée nouvelles... Heureux temps, dont le bonheur n'est senti que par réflexion, je te rappelle, malgré le Destin! Je te réalise, je te sens encore; tu attendris mon cœur flétri; tu fais couler mes larmes sur ce papier, qui reçoit mes pensées et ta fugitive image!...

On soupait en ville, et j'étais seul à la maison, mon camarade Bardet étant allé à Irancy, sa patrie;

mon camarade Tourangeot passait les soirées du dimanche avec Marie, sa maîtresse, ancienne favorite du gros Parangon; Tiennette et Thibaut étaient à la cuisine. Dès les six heures du soir, les deux amants vinrent me trouver : « Monsieur Nicolas, » me dit le jeune homme, « il y a ici un de mes pa-
» rents de Bar-sur-Seine, qui me donne à souper à
» son auberge : c'est un oncle à son aise. Je vou-
» drais bien lui faire voir Mademoiselle Tiennette,
» qu'il aimera, quand il la connaîtra : voudriez-
» vous m'obliger ? — De tout mon cœur, mon cher
» ami. — Je le savais bien ! » dit Tiennette. —
« Ce serait de venir souper avec nous, et mon
» oncle, un honnête homme... et vers les neuf
» heures et demie, je vous quitterais, pour revenir
» ici, attendre les maîtres ; tandis que vous, vous
» ramèneriez Mademoiselle Tiennette, qu'on ver-
» rait rentrer avec vous, sans inconvénient ?... —
» Je vois quelque chose de mieux à faire, mon cher
» Thibaut : allez souper tous deux avec le cher
» oncle; un tiers pourrait gêner bien des petites
» explications. Je garderai la maison; je n'ai pas à
» sortir; j'attendrai qu'on soit rentré. Comme on
» peut revenir de bonne heure, je vais me munir de
» la clef de la tremperie, afin de vous faire rentrer
» par là. Si l'on vous demande, je dirai qu'un parent
» très proche vous retient; et quant à Tiennette, je
» parlerai à Madame Parangon. Allez; cela sera
» mieux et plus sûr, que si nous ne laissions ici
» personne; l'on ne saurait que penser, et il faut

» éviter à Tiennette le moindre sujet de désagré-
» ments. » Ce bon garçon et cette bonne fille me firent mille remerciements... Douce satisfaction que celle d'obliger deux amants vertueux ! ce plaisir égale quelquefois celui que l'amour nous donne à nous-mêmes à leur place !... Ils partirent, et moi je me mis à travailler dans la salle. A huit heures, je soupai seul. Ensuite j'allai sur la porte. Madelon et ses sœurs étaient à la promenade avec leur bonne; *Marote*, leur *fille*, jolie enfant de seize ans, et digne de ses maîtresses, avait le mot pour les aller rejoindre, après son ouvrage; elle me le dit, en partant, et proposa de me mener. Je lui dis que j'étais cloué à la maison, à la prière de Tiennette. — « Vous
» n'obligez pas une ingrate! » répondit Marote;
« si vous saviez tout le bien qu'elle dit de vous à
» Mademoiselle! » (c'était Madelon qu'on appelait ainsi dans la maison). « Mais je m'ensauve, afin de
» les joindre auprès des *Benédictines*, où tout le
» monde va entendre chanter à l'écho Mlle Maîne
» Lebègue (1) » Après son départ, je regardai à la porte de Mlle Prudhot, et la voyant fermée, je rentrai. Je pris mon désespérant auteur, le trop parfait Racine, et je lus son *Andromaque*.

Il était plus de dix heures, et personne n'était rentré, lorsque j'entendis frapper à la porte de la boutique. J'y courus, désirant que ce fussent Tiennette et Thibaut : c'était Manon Bourgoin. « Seul?

---

(1) Cousine germaine d'Agnès Lebègue : filles des deux frères.

» — Oui, Mademoiselle. — Où donc est Tiennette? » — Elle va rentrer. — Adieu, adieu, si on me » trouvait seule avec un jeune homme... » Elle allait sortir. « On frappe, » me dit-elle. Elle se cacha derrière le paravent; je la laissai faire, et, quoique je n'eusse rien entendu, je courus ouvrir. Un Cordelier, que je connaissais de vue, se présente. Il passait pour un bon enfant, mais un peu libertin: c'était le père ou frère *Gaudet d'Arras*, sans robe, c'est-à-dire en veste, couvert de sueur et de poussière, fait à effrayer! (Vous connaissez ce Cordelier, Lecteur : il est fameux dans LE PAYSAN-PAYSANNE PERVERTIS). — « Parangon y est-il? — Non, *Monsieur* » (car jamais je n'ai nommé *père*, ni *frère* aucun moine). — « Êtes-vous bon enfant? — Je passe pour tel dans » ma petite sphère. — Je commence à me le per- » suader aussi... » En parlant, il avait traversé la boutique, et fermé les portes; Mlle Bourgoin observait, sans se montrer. — « Je suis mal avec le frère » portier, » continua Gaudet d'Arras; « la porte » extérieure est fermée, et je ne puis, sans scandale, » la faire ouvrir. Introduisez-moi par celle de votre » tremperie. — Avec plaisir, *Monsieur;* en voici la » clef. » A cette répétition de *Monsieur*, d'Arras me toucha sur l'épaule : — « Ce mot, *Monsieur*, m'est » d'un bon augure; je n'ai point affaire à un super- » stitieux, et vous me garderez le secret? — Je le » garde toujours, lorsque je présume qu'en parlant, » je pourrais causer du déplaisir... — Qui es-tu? » me dit-il. — « Un apprenti de la maison. — Ha!

» Parangon a donc enfin un élève digne de lui!... Je » lui en ferai mon compliment. » J'ouvris la porte de la tremperie : d'Arras, introduit dans la cour extérieure et publique, avait une clef de la petite porte du cloître; il ne trouva aucun obstacle intérieur, et, sûr de pouvoir rentrer, il m'embrassa, transporté de joie : — « C'est un tour, » dit-il, « que » me joue frère Jean le portier. Il a tué l'autre jour » dans le jardin, d'un coup de fusil, une fauvette qui » nichait dans un de nos espaliers, et qui faisait » l'amusement de la Communauté. Je l'ai aperçu, » n'étant pas à l'office, à cause d'un rhume; je l'ai » dit au Supérieur, qui l'a fait manger à genoux à » terre avec les chats; il s'en venge, comme vous » voyez... Vous m'avez rendu le plus grand service! » attendu que nous avons le père Visiteur chez » nous. Si j'avais découché, demain il l'aurait su, et » la pénitence était immanquable, autant que sé- » vère... D'ailleurs, comment paraître au grand » jour dans la situation où me voilà?... A demain, » Monsieur... Sous quel nom vous demanderai-je? » car je veux vous remercier demain. — Vous ne » me devez rien, Monsieur; je fais à autrui ce que je » voudrais qu'on me fît à moi-même... Je me » nomme Nicolas. — A demain, Monsieur Nicolas; » ma chambre est dans le grand corridor, nº 12. » Voici quelqu'un... » Il rentra promptement. Je m'aperçus, en me retirant, que frère Jean faisait rentrer un Cordelier par l'église. On saura ce que c'était.

Telle fut l'origine de ma connaissance avec Gaudet d'Arras. Le service que je lui rendais était encore plus important qu'il ne pensait, par une circonstance embarrassante, qui eut lieu le lendemain. Quant à moi, cette connaissance amènera l'événement le plus terrible de ma vie, par son atrocité!... Il est vrai qu'elle aurait fait ma fortune, si les belles espérances qui vont se succéder et s'évanouir, ne me l'avaient fait négliger. Plus tard, mon ami *Loiseau*, sachant combien elle aura été funeste à mes mœurs, m'éloignera d'un ami moins pur que lui, mais qui, dans la maturité, m'aurait été très utile.

On frappait à la porte de la boutique, lorsque je rentrai. Je fus obligé de faire attendre un instant, parce que Manon Bourgoin voulut sortir par la tremperie. Elle me renvoya aussitôt, en me disant que le reste ne l'embarrassait pas. Je n'ai jamais pu concevoir ce qu'elle était devenue... Libre enfin, je courus ouvrir.

C'étaient mes amis, Tiennette et Thibaut, avec l'oncle de ce dernier. Après les compliments ordinaires, l'oncle s'approcha de mon oreille, pour me demander un entretien particulier. Il le commença par des questions détaillées sur Tiennette. Mes réponses furent la vérité. Le bonhomme parut enchanté de sa belle-nièce future, parce que je citai des traits de bonté, de sagesse, de prudence, de bonne administration dans le ménage, trop minutieux pour être rapportés ici. Le vieux Thibaut m'assura qu'il s'en rapportait à mon témoignage. — « Non! » lui dis-je,

« il n'a pas assez de poids! Venez demain entendre » l'éloge de Mlle Tiennette, d'une bouche plus digne » de la louer : c'est Madame Parangon elle-même » qui vous confirmera ce que je dis; c'est aux » femmes à répondre des filles. — Voilà un bon » mot! » s'écria le vieillard; « un mot qui est plutôt » d'un homme, et même d'un vieillard, que d'un » jeune garçon!... Oui, oui, demain je viendrai voir » cette dame, bonne et belle, dont tout le monde » dit tant de bien! » Après que l'oncle fut parti, reconduit par son neveu, je laissai Tiennette attendre les maîtres, et je remontai.

L'événement le plus important de la journée fut celui qui m'occupa le moins : à peine je songeai à Gaudet d'Arras; je n'aimais pas les moines; j'avais obligé celui ci, plutôt parce que je n'étais pas méchant, que parce que j'étais bon; ou plutôt, c'était l'homme que j'avais servi. Ce qui m'occupa, ce fut la maladie de Manon Prudhot; la manière dont sa sœur m'avait parlé, manière obligeante, qui marquait que j'étais bien dans l'esprit de toute la famille... Je pensai ensuite à Madelon. L'impression de réflexion que fit son discours, fut plus forte que la première; j'éprouvai, en me tâtant à différentes fois, que je ne quitterais pas sans peine l'imprimerie et la maison de Colette, pour un état absolument profane et mercantile... Mais la touchante Manon! la douceur de vivre avec elle chez ses bons parents, comme le gendre de Mme Jeudy, mais plus heureusement! la joie qu'auraient les miens, de me voir

obtenir sitôt un établissement avantageux, qui me mettrait à même de pousser mes trois frères cadets, et jusqu'à mes cousins Mairat, fils de ma bonne tante maternelle... ces considérations me déterminèrent. Je me proposai d'aller le lendemain offrir mes services à M. Prudhot. Je disposai même mon petit discours, que je trouvai fort bien... Je commençais à m'endormir... (fut-ce un songe, ou l'effet de mon imagination frappée?), lorsque j'entendis, ou crus entendre, Mme Parangon, qui disait à Tiennette : « Monsieur » Nicolas ne pourrait quitter la maison, sans me » faire la plus grande peine! C'est moi qui ai fait » proposer à ses parents de le mettre ici; son avan- » cement et son établissement font mon affaire; je » veux lui servir de mère tant que je respirerai. » (Oh! cette femme, cette femme! elle fut le fléau et la *divinité* de ma vie!) Surpris, je m'éveille, je saute du lit; je regarde... Tout est calme; point de lumière dans la salle : on était au lit; à moins qu'on ne fût dans la chambre haute, et la lumière sur le devant... Je me jetai à genoux hors de moi, et je m'écriai : « Grand Dieu! éclairez-moi! Je suis, je le » sens, dans la crise décisive! Je vois le certain : je » puis fixer le sort, en le saisissant... Ha! s'il me » favorisait moins, il aurait fait davantage pour moi! » Que n'ai-je une seule route à suivre!... Non, je » ne serai pas heureux; le sort me joue; je le sens, » je le vois, par l'embarras où il se plaît à me lais- » ser!... Décidez-moi, grand Dieu! mes faibles » lumières n'y suffisent plus; et c'est le cas de

» recourir à la Divinité!... » Je me tus, et me remis au lit, dans une indécision cruelle! Heureusement que le sommeil versa sur moi à pleines mains ses pavots assoupissants.

Je m'éveillai tard le lendemain. Mais c'était lundi : les ouvriers, plus fatigués du repos que du travail, ne venaient pas matin; je fus encore le premier à l'ouvrage. J'eus donc le temps d'aller à la chatière de la veille, m'informer au petit Jeannin de la santé de Mlle Manon. J'appris que l'éruption commençait très favorablement. Je le priai d'engager Mlle Goton à me frapper souvent, pour me donner des nouvelles de sa sœur. Il me le promit, et j'eus le plaisir de converser avec cette bonne demoiselle trois ou quatre fois dans la journée.

Les ouvriers arrivèrent sur les neuf heures. Ils se mirent à déjeuner; mon jeune camarade Bardet, revenu d'Irancy le matin même, les servait par inclination; il était un peu gourmand, et ils le régalaient. Moi, je travaillais. Le prote n'était pas en train, quoique ce fût un garçon rangé : il me pria de faire son ouvrage, que je terminai dans la matinée, à sa grande satisfaction! car je l'entendais me louer à ses confrères, qui pensaient tous comme lui, excepté Degout le Comtois, louche et méchant comme l'Envie.

L'imprimerie était tout entière dans une grande pièce au second, à l'exception de Yeury le doyen, et d'une presse, qui étaient restés au premier, avec les gros caractères d'affiches, et des autres *ouvrages de*

ville, ainsi nommés, parce que ce ne sont pas des livres, mais des feuilles éphémères et volantes, destinées soit aux avis publics, soit à l'usage des particuliers... Le déjeuner avait tout réuni où je travaillais; ce qui me donna moyen d'entendre la conversation. Deux pressiers, Lantrade et Gonnet, qui n'arrivèrent qu'au milieu du déjeuner, firent faire silence, pour raconter une *bonne farce* (expression Parisienne de Lantrade). — « Conte ça, toi, » dit-il à Gonnet; « pour moi, je ne veux pas perdre un coup de dent. » Voici le récit de Gonnet : — « Nous étions, comme » tout le monde, derrière les Bénédictines, pour » entendre chanter Maîne Lebègue, quand Guigner » le recruteur nous a joints tout essoufflé : — « Je » crois que j'aperçois, dans le seigle, mes deux » grandes cousines, avec deux corbeaux. » Je lui ai » répondu qu'il fallait qu'il eût de bons yeux! car » on n'y voyait pas du tout. Il a répété qu'il les » voyait, et qu'il fallait les aller joindre; que nous » nous divertirions bien... Vous les connaissez : » l'une est femme de chambre chez M. Trinquet; » l'autre est la blanchisseuse en fin. Elles s'appellent » comme lui, mais ils sont parents comme je le » suis... Nous y avons couru, mais sans bruit, et » nous avons trouvé les deux filles au milieu du » seigle, avec deux Cordeliers en veste; les deux » robes servaient de coussin aux deux sœurs. Gui- » gner nous a fait signe, et s'est emparé d'un; mais » nous, nous avons laissé échapper l'autre. Le recru- » teur a fait donner à celui qu'il tenait tout ce qu'il

» avait d'argent : cela se montait à dix-huit livres,
» et il lui a rendu sa robe, moyennant la finance.
» Nous l'avons laissé libre. Guigner a dit aux deux
» filles de nous suivre, et il a mis sur son habit de
» soldat la robe du moine qui s'était échappé. Nous
» avons rencontré, vers la Porte du Temple, quel-
» ques personnes, qui ne nous connaissant pas, à
» cause que nous sommes étrangers, ont été bien
» surprises de voir deux filles, qui tenaient sous le
» bras un Cordelier en plumet et en queue!... On
» entendra parler aujourd'hui de cette histoire, car
» Guigner, en faisant sa tournée avec son fifre et son
» tambour, doit reporter tantôt au couvent la robe
» du fuyard. Il la doit laisser au frère Jean, en lui
» disant comment il l'a trouvée. »

Cette anecdote avait vivement excité mon attention. A l'instant où Gonnet finissait de la raconter, je terminais la besogne du prote. Je l'en avertis, et pendant qu'on en faisait épreuve, je m'esquivai. Je savais la demeure des sœurs Guigner, et je connaissais la femme de chambre, M. Trinquet, richard de fortune, étant l'oncle de Bourgoin notre prote; comme elles étaient des espèces de *Laïs* distinguées de la ville, qu'elles fréquentaient les salles de danses et se tenaient fort propres, je leur avais souvent porté des billets doux, au nom de Fusier, ou pour Floriau... J'arrivai chez elles en un clin d'œil : « Mademoiselle Goton, » dis-je à la blanchisseuse en fin, la seule qui restât à la maison, « il se trame » quelque chose qui peut vous causer du désagré-

» ment et mettre contre vous M. le Maire : Guigner » le recruteur prétend faire un scandale avec la robe » d'un Cordelier ; s'il le fait, on remontera sûrement » à la source, et toute la ville saura que vous étiez » hier dans un seigle avec deux Cordeliers. J'ai un » conseil à vous donner : c'est d'empêcher le recru» teur de faire ce qu'il se propose. — J'ai ici la » robe, » me dit Goton effrayée ; « c'est un tour que » nous avons joué, ma sœur et moi, au moyen de » mon cousin Guigner, au père d'Arras, ce jeune » Cordelier, qui est riche et si libertin, parce qu'il » va toujours nous disant des gaudrioles, dès qu'il » peut nous joindre. — Vous seriez la dupe de ce » jeu-là, votre cousin et vous, » lui répondis-je. « Croyez-moi, rendons vite la robe ; je la remettrai » au propriétaire bien secrètement, par notre porte » de derrière, et tout finira par là. Il en est temps » encore ; mais cela presse ! Évitez un éclat, qui vous » ferait tort. — Mon Dieu ! prenez-la ! » Je ne me le fis pas dire deux fois ; je pliai la robe de façon qu'elle tînt dans mon tablier : — « Le secret ! » dis-je en sortant ; « il ne faut pas que, pour vous » obliger, je me trouve compromis. » Je sortis aussitôt : heureusement ! car à vingt pas du *Sabot* (nom du logement des sœurs Guigner), je rencontrai le recruteur. Il me demanda si nos Messieurs Lantrade et Gonnet nous avaient raconté un bon tour ? — « Oui, oui, » lui criai-je en courant, « et je vous con» seille d'en rester là. » Il entra chez la Guigner, qui lui chanta pouilles, en lui reprochant qu'il l'avait

forcée de donner rendez-vous aux deux moines, et que par son imprudence, il l'exposait à être mandée chez le maire... Ellle ajouta, malgré ce que je lui avais dit en sortant, qu'elle venait de me prier de rendre la robe au moine. Le recruteur lui donna un soufflet, suivi d'un coup de pied, et se mit à ma poursuite; mais il ressemblait à un doguin engraissé qui court après un chevreuil. Je ne pris pas mon chemin par l'imprimerie; j'entrai chez les Cordeliers par la rue *de la Poissonnerie*, la porte du jardin s'étant trouvée ouverte, et, sans être vu, je parvins au cloître. Il était onze heures du matin. Je rencontrai frère Jean, qui me dit : « Bonjour, voisin! Par où donc » êtes-vous entré ?—Par le jardin; je demande le père » *Villetard*, » (nous avions justement une misère à imprimer pour ce moine, espèce d'imbécile, qui appartenait à l'une des plus riches familles de la ville). Frère Jean me donna son numéro; c'était le 8. Mais je frappai d'abord au n° 12, chez d'Arras. Silence. Je me nommai. On ouvrit. Je trouvai mon homme encore en veste, et dans une sorte de désespoir. « Ha! mon ami! je suis perdu! » me dit-il. « Faites-moi le plaisir d'aller dire au père gardien, » n° 1, que je le supplie de venir me trouver. — » Auparavant, il faut vous rendre votre robe. » Et je la jetai sur son lit. Il me regarda étonné, immobile! Ensuite, hors de lui-même, il tombe à mes genoux : — « Si tu n'es pas le diable, tu es un » ange! » me dit-il, « qui sembles envoyé à mon » secours! Je te voue une éternelle amitié! Tu me

» sauves! tu me rends un service aussi grand que » si tu m'arrachais des mains des bourreaux! » Je lui dis en deux mots comment j'avais su qui avait sa robe, et comment je me l'étais procurée. Il ne pouvait se rassasier de me voir et de m'entendre. Il reprit : — « Depuis ce matin, toutes mes tentatives » pour avoir une autre robe étaient inutiles, et j'al» lais être obligé de paraître en veste au réfectoire, » en présence du père visiteur, ou de m'exposer à » être examiné dans ma chambre. Le père gardien » m'aime; mais ce n'est pas lui qui a la clef du ves» tiaire pendant que le père visiteur est ici; contre » l'usage, c'est au visiteur lui-même que le frère » vestier l'a remise ce matin. J'ai tâché d'en obtenir » l'entrée par mon camarade d'hier, qui a feint de » vouloir changer de robe, et qui m'aurait introduit : » mais il a été accompagné. Enfin, onze heures » sonnent; j'étais au désespoir, n'osant m'exposer » en veste dans le corridor, pour aller chez le père » gardien, de peur d'être rencontré... Mais un ange » vient de me sauver... de me sauver de la manière » la plus avantageuse, puisque j'ai ma robe, et que » je ne confierai mon secret à personne. O mon » ami!... Mais adieu pour l'instant : je cours au » réfectoire... » De mon côté, je me hâtai de rentrer à l'imprimerie par la porte de derrière. J'aperçus Guigner dans la salle; M. Parangon le retenait, ne se souciant pas de laisser monter un pareil homme dans sa maison. J'allai reprendre mes occupations; et Guigner ayant enfin obtenu le passage, il me

trouva devant ma casse. Mais M. Parangon l'accompagnant, il n'osa rien dire du véritable sujet qui l'amenait : il ne parla que d'une affaire prétextée. A dîner, il vit les imprimeurs à l'auberge, chez *Anieli*, leur hôte, et il leur apprit que j'avais emporté la robe du moine. Ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'ils lui soutinrent de bonne foi qu'il s'était trompé, assurant que je n'avais pas quitté mon ouvrage... Il ne sut que penser. On alla chez Goton, qui, pour ne pas m'exposer, enchérit encore, et conjectura que c'était frère *Boulanger*, ami de d'Arras, qui, s'étant déguisé, avait pris mon nom. L'on en resta là.

Dans l'après-dînée, l'aventure du moine retentit dans toute la maison. Tourangeot la raconta, en l'arrangeant à sa manière, à M. et Mme Parangon ; il vanta l'adresse prétendue, avec laquelle frère Boulanger avait retiré la robe de son camarade. Vers les quatre heures et demie, Mme Parangon, me voyant passer avec une épreuve que je portais à son mari, elle me demanda si je savais quelques détails. — « Oui, Madame, et je ne crois pas manquer au secret » que j'ai promis, en vous découvrant tout. » (L'amour cherche à confier des secrets, autant qu'à rendre de grands services à l'objet de son culte). — « Comment donc, un secret! êtes-vous mêlé là- » dedans ?—Beaucoup, Madame! — Ha! voyons ?... » Je ne vous commettrai pas, » ajouta-t-elle en souriant ; « votre dépôt restera tout entier... » Je lui racontai ce que j'avais appris, et tout ce que j'avais

fait, depuis la veille, jusqu'à l'instant où j'avais reporté la robe à d'Arras. J'y ajoutai ce que je venais d'apprendre, du témoignage des ouvriers, pour me disculper auprès du recruteur, dont la vindication pouvait être dangereuse... Colette m'écoutait presque sans respirer. Lorsque j'eus finis, je vis ses beaux yeux briller; elle étendit les bras, et se contint aussitôt... — « M'approuvez-vous, Madame? — Si je » vous approuve!... Allez; ce jour ajoute à mon » estime,... plus que tout ce qui a précédé... Votre » dépôt sera sacré, entendez-vous? même avec » M. Parangon... » Je dis alors que Mlle Manon Bourgoin était venue quelques instants avant d'Arras, et qu'elle avait vu sans l'être. — « Je vais à présent » vous dire un autre secret, » reprit-elle, « et tout » important qu'il est pour deux personnes, je vous » le confie : c'est que... d'Arras cherche à faire » casser ses vœux, et que s'il y réussit, il épousera » mon amie, que vous venez de nommer. — » Mlle B... ourgoin!... Qu'il soit donc plus prudent! » — Elle lui passerait tout : il aurait vingt mille » livres de rentes. — Je lui crois un excellent cœur, » Madame. — Ha! vous me faites plaisir de me l'as- » surer! je le dirai à Manon Bourgoin... Étudiez-le, » en le voyant quelquefois; vous en aurez l'occa- » sion; vous servirez une amie que j'aime beau- » coup! à la mère de laquelle j'ai les plus importantes » obligations!... Parlez à d'Arras à son avantage; » vous ne risquez rien, je vous en réponds. »

Rôle glorieux qui m'enorgueillis encore! Je t'ai

fait et je t'ai bien rempli! O Dieu! la jouissance même de l'objet adoré ne vaut pas le plaisir de l'obliger, de la servir, dans une amie; de lui procurer le contentement inexprimable de dire à sa compagne journalière et chérie, à celle qui possède tous ses secrets; qui, recherchée par l'époux infidèle, autant que par son épouse, concerte avec celle-ci le sort des soupirs qu'elle entend, des désirs qu'elle excite, des tourments qu'elle cause; qui ne favorise que la femme dans ce qu'elle accorde au mari!... de lui procurer la satisfaction de pouvoir penser : *Je sers mon essentielle amie par le moyen d'un jeune homme qui m'est dévoué comme elle...* Et moi, j'ai rempli le rôle, qui mettait celle que j'adorais à même de rendre à l'amie qui chaque jour l'obligeait, tout ce qu'elle faisait pour la servir!... Grands hommes de l'univers, je ne vous envie rien! ma gloire est un plaisir du cœur : la vôtre fut une chimère de l'esprit...

J'ai coupé à la réponse que j'allais faire à Mme Parangon; je n'ai pas été maître de l'élan de mon cœur. J'y reviens : — « Je fais d'inclination tout ce » que vous désirez, Madame; et je me trouve trop » heureux quand je puis vous obéir. — Je le sais, » Monsieur Nicolas. » Et elle rougit, en détournant la vue. Je crus qu'elle me congédiait, et je montai vers son mari... Aimable et douce colombe! je serais inexcusable, si vous-même ne m'aviez ordonné par amitié pour votre compagne la plus chère, une liaison qui doit nous être si funeste à tous deux!

A mon retour, Mme Parangon me dit : — « Votre

» récit ne me sort pas de la tête!... Il a dit que » *vous étiez un diable ou un ange,* » et elle rit... « Ho! qu'il est singulier!... Mais, en effet, je crois » voir, dans tout ce qu'il vous a dit, un bon carac- » tère; il n'y a dans son fait que... c'est pourtant » de la corruption... Prenez garde! — Ces vices de » moine ne sont pas dangereux pour moi, Ma- » dame! » répondis-je présomptueusement. Son mari descendait : je m'enfuis avec l'épreuve que je tenais, et qui était pressée.

[Comme les journées sont remplies, dans ces journées de mon printemps! On passe à travers un pays fertile, cultivé, qu'arrose le fleuve de la vie... Un jour, hélas! on ne traversera que des landes stériles! J'étais vertueux encore; j'appuie sur tout ce que j'ai fait de bien, pour que mon Lecteur m'aime, tandis que je le mérite, et qu'il me plaigne sans me haïr, quand je serai tombé dans l'avilissement!]

Le soir, en sortant de table, j'allai causer un instant avec Madelon Baron, qui me parla du moine. Je parus tout ignorer. Elle amena la conversation sur la maladie de Manon Prudhot; elle parut s'intéresser vivement à sa santé, elle m'en dit mille biens. J'admirai combien cette jolie personne avait le cœur excellent!... Tandis que je lui parlais, j'avais l'œil sur tout ce qui sortait de la maison. Le prote partit avec le maître, au lieu de donner la main à Mme Parangon. Je rentrai aussitôt. Colette était restée, sans doute pour me reparler de l'aventure de Gaudet d'Arras; elle me redemanda cent fois les mêmes

choses, et je les redis. Elle ajouta que Bourgoin allait lui amener sa cousine; qu'elle le renverrait, et qu'elle dirait seulement à son amie que j'avais occasion de parler souvent à M. d'Arras; mais qu'elle la priait de ne jamais l'entretenir de moi, afin que, ne paraissant pas me connaître, le jeune frère ne se contraignît pas, et que je pusse le mieux pénétrer. Elle ajouta qu'elle avait vu l'oncle de Thibaut, auquel n'ayant eu à dire que des choses satisfaisantes de Tiennette, elle avait causé beaucoup de joie! — « Je lui ai bien assuré que je n'avais » qu'un regret, c'était de perdre, par ce mariage, » une amie plutôt qu'une chambrière; mais que » j'étais cependant charmée qu'elle eût un honnête » mari comme Thibaut, et un établissement avanta- » geux... J'admire, » continua-t-elle, « comment » je me trouve environnée, depuis mon retour de » Paris!... Je ne crois pas qu'on puisse l'être mieux, » dans ce qui compose une maison. Le prote est un » bon enfant, très actif, vous le savez, et fort » adroit : M. Parangon lui rend ce témoignage. — » Il est vrai, Madame; c'est un ouvrier parfait. — » Je ne dis rien de vous; on pourrait m'accuser de » vanité, si je vous louais. Nos ouvriers sont plus » laborieux que je ne les ai encore vus, ce Degout » excepté. » (Elle oubliait d'excepter son mari; mais elle ne pouvait en parler.) « Tourangeot est » un garçon entendu et zélé; Thibaut est un jeune » homme d'une sagesse, d'une docilité, dont j'ai » vu peu d'exemples. Vous connaissez ma Tien-

» nette aussi bien que moi : naïve, sans être sotte, » elle s'est formée visiblement depuis mon retour ; » je la pleurerai, je vous en assure !... Par quel bon- » heur, et comment se fait-il que je sois aussi bien » environnée ?... Mais parlons de notre chère petite » voisine. » Je répondis à Mme Parangon, sur ce qu'elle m'en dit, avec sensibilité. Ensuite, je crus devoir m'ouvrir avec elle sur les propositions de la famille Prudhot à mon égard. Colette parut pensive. Je m'arrêtai. — « Qui vous retient ? » dit-elle enfin. Je lui dis tout bonnement : — « Vous » quitter, Madame ; n'être plus dans votre maison : » voilà ce qui me retient. — Mlle Baron n'y » entre-t-elle pour rien ? — J'estime beaucoup » cette demoiselle ; mais elle n'entre pour rien dans » mon indécision. — Bien sûr ? — Sûr, Madame, » comme mon profond respect pour vous. — » Monsieur Nicolas, je connais votre famille ; elle » est plus ancienne que la mienne ; elle a de meil- » leures alliances : elle est moins riche, mais elle » n'est pas inférieure. Nous avons les mêmes » parents dans les Quatrevaux, dans les Gauthier, » dans les Linard... Connaissez-vous ma sœur » Fanchette ? — Oui, Madame ; je l'ai vue à Ver- » menton, le jour que mon père et ma mère m'ont » présenté. — Comment la trouvez-vous ? — Char- » mante ! j'oserais dire, adorable comme vous. — » Elle est bien jeune encore ! mais il ne serait pas » à propos qu'elle fût plus âgée... Vous savez que » j'ai beaucoup de crédit dans ma famille, surtout

» auprès de mon père ? — Oui, Madame; chez vos » parents, comme ici, l'on est heureux, dès que » vous daignez témoigner une volonté qu'on puisse » accomplir. — Je crois que si vous continuez » comme vous avez commencé, il ne me serait pas » difficile... il me serait aisé... je pourrais même » vous répondre de vous faire agréer un jour pour » ma sœur Fanchette. — Ha ! Madame ! s'il m'était » permis de concevoir une telle espérance... — » Oui, je le crois... » Je ne répondis pas; mais j'osai prendre sa main et la baiser. Mes larmes coulèrent. — « Comment ? est-ce que vous aimiez ma » sœur ? c'est une enfant. — Elle est votre sœur, » Madame : c'est être (pardonnez-moi l'expression !) » du sang des Dieux. — Ha ! Monsieur Nicolas ! » s'il est ainsi, je vous la promets... Et je crois » que j'y suis obligée, » (ajouta-t-elle en souriant) : « ce que vous sacrifiez au désir de rester dans ma » maison... » Elle s'arrêta. Je tenais encore sa main; je levai les yeux sur elle : c'était la première fois que j'osais soutenir les siens fixés sur moi : — « Vous venez, Madame, de me donner un courage » que jamais rien ne sera capable d'abattre. Je ne » saurais dire que j'adore M[lle] Fanchette; mais » j'adore sa sœur, qui est la vertu et la beauté » même, et que tous les mortels doivent adorer. — » On ne peut, » dit Colette, d'une voix légèrement tremblante, « trouver... rien à reprendre... à vos... » sentiments... c'est avec bien du plaisir que je le » dis ! — Oh ! Madame ! que vous rendez cette

» soirée heureuse !... jamais elle ne sortira de ma » mémoire !... 27 Mai ! tu seras à jamais un jour » de fête pour Nicolas-Edmond !... Je vais remplir » mon cœur de la glorieuse espérance que vous » avez la bonté de me donner ; je vais y placer sur » un trône de respect votre image, et celle de » Mlle Fanchette ; l'une sera... l'objet de tout... » mon amour ; l'autre sera... ma déesse : ainsi, je » les adorerai toutes deux. » Je me tus ; Colette garda le silence. Je m'efforçais pour trouver des expressions, sans le pouvoir. Mais je la regardais quelquefois : ses beaux yeux baissés se fixaient sur la terre ; elle était immobile. Je crois que si j'avais voulu me lever, je l'aurais vainement entrepris ; j'étais comme enchaîné sur ma chaise. De nouvelles vues venaient d'agrandir mes destinées, et elles devaient flatter mes parents, au delà de ce que je pouvais espérer de toute autre bru : j'entrevoyais la possibilité, l'assurance de donner pour fille à mon père, celle de son plus honorable ami, d'une maison considérée dans tout le canton, par les places que son chef occupait ; une fille à laquelle personne, dans le pays, n'aurait pensé que je dusse prétendre ; je serais... (et c'était la vraie source de mon ivresse) le frère de Madame Parangon ! je la chérirais librement comme sœur !... Plus d'irrésolutions ! j'étais déterminé ; j'étais délivré d'un poids fatigant ; je ressemblais à un homme mollement assis sur la pelouse, regardant de la côte une mer orageuse à laquelle il vient d'échapper. Un bonheur pur, sans

mélange, sans faire de sacrifices douloureux, s'offrait en perspective... Je savourais le bonheur complet; car j'étais, en ce moment, sans autre désir que le certain. Celle que j'aimais était là, qui me rendait heureux; j'étais exempt d'inquiétudes, de doutes, de regrets, de repentirs, de remords... du remords! depuis si longtemps le tourment de mon cœur!... Quand je veux aujourd'hui concevoir la fécilité, je me reporte à cette situation, unique en son genre, dans le cours de ma vie, où l'amour, la nature, l'intérêt, l'ambition, l'honneur, la gloire, la raison, les convenances, tout, tout était satisfait, et n'exerçait sur mon cœur qu'un chatouillement léger.

Bourgoin rentra, nous amenant sa cousine. On le renvoya; mais avant qu'il sortît, Goton Prudhot vint nous donner des nouvelles de sa sœur, qui allait aussi bien qu'on pouvait le désirer. Mme Parangon et Mlle Bourgoin allèrent voir la malade; le prote les suivit, et je restai seul jusqu'au retour de M. Parangon. Je me retirai donc, sans avoir revu Colette.

Le jour suivant, d'Arras vint me demander. M. Parangon me sonna. — « Je vous laisse, » dit-il au jeune frère. Et il remonta dans son cabinet. D'Arras me dit : — « Prenez votre clef, et passons » dans notre cour; nous y serons plus libres » qu'ici. » Nous sortîmes, et il me fit entrer dans un jardin extérieur, appartenant au couvent, et loué depuis à vie au conseiller *Raffin*. Nous nous y pro-

menâmes environ une demi-heure. Il me raconta tout ce qui s'était passé pour sa robe : — « Mes » ennemis (car j'en ai), savaient mon embarras; » sans que je m'en doutasse, ils en avertirent le » père gardien, exprès pour le mettre dans l'impos- » sibilité de m'en tirer. Ainsi, sans vous, ma perte » était inévitable; ils triomphaient déjà. Ce sont » eux, l'imbécile Villetard à leur tête, qui ont fait » remettre, ce matin, la clef du vestiaire au père » visiteur, par le frère qui en est chargé. Mon » camarade, qui me l'avait caché, pour ne pas me » désespérer, avait cependant obtenu la permission » d'y entrer; il avait tâché de vêtir deux robes : » mais le frère Pierre le vestier s'en est aperçu, et » lui a dit : — « Ne faites pas cela! J'en porterais » une moi-même au frère d'Arras, s'il était possible; » vous vous perdriez, sans le sauver : vous seriez » visité, avant d'arriver chez lui ou chez vous. — » Je dirai, si je suis pris, que je garde l'ancienne et » la nouvelle. — Ho! mauvais moyen! On ne veut » laisser deux robes à aucun frère, depuis qu'un » père commit un jour l'imprudence d'amener une » fille en Cordelier dans sa chambre... Depuis, on » craint qu'ils n'en prêtent pour des déguisements.» » Bref, vous m'avez rapporté ma robe, et je l'ai » reçue avec autant de plaisir et de bénédictions » que je l'avais maudite le jour de mon engage- » ment forcé. J'ai été aussitôt en robe chez le » gardien, me plaindre du frère vestier, qui m'avait » refusé une robe. — « Quelle est celle que vous

» avez là ? — C'est la mienne. Voyez. Toute la
» communauté la reconnaîtra. — J'en suis charmé
» pour vous » (tout bas) « et pour moi. » Il a fait venir
» le frére vestier, et l'a réprimandé; ajoutant que
» ma bonne conduite, et le bien que je faisais au
» couvent, méritaient des égards... Le frére me
» regardait avec... pétrification !... Il a touché ma
» robe : — « C'est bien la sienne ! » a-t-il dit entre
» ses dents. — « Que dites-vous ? » a demandé le
» gardien. — « Je dis, mon pére, qu'il y a de bien
» mauvaises langues; car c'est la robe de mon frére
» d'Arras. » Nous avons été au réfectoire. Mon
» camarade de la veille, qui tremblait pour lui et
» pour moi, s'est rassuré, en me voyant vêtu. Les
» méchants, qui entraient l'un aprés l'autre, avaient
» un pied de nez : car tous ont reconnu ma robe;
» c'était ma robe qu'il me fallait pour me sauver :
» Je l'ignorais heureusement, et je ne l'ai su
» qu'aprés le danger passé. Le gardien a pris alors
» un ton d'autorité; il a parlé de moi au pére visi-
» teur en bons termes, et cet homme dangereux
» n'a rien su, parce que mes ennemis n'auraient
» pu rien prouver. Le visiteur est parti ce matin, et
» c'est le gardien qui l'a reconduit. Les précautions
» sont prises pour savoir tout ce qui se dira dans
» le couvent à mon sujet, et pour ouvrir toutes
» les lettres qui seront écrites et répondues, d'ici à
» un temps considérable, suivant la régle. Celui
» qui ne l'observera pas sera découvert et puni :
» c'est le visiteur lui-même qui a prononcé l'injonc-

» tion. Mais le gardien vient de me faire une verte
» réprimande : car il est instruit à demi. Je suis
» convenu qu'il avait raison. J'ai des vues : je
» compte faire casser mes vœux. Si j'y réussis,
» l'amour a déjà marqué mon épouse. En attendant,
» je veux m'attacher à elle uniquement, comme
» maîtresse; et à toi, mon ami, comme à ce que
» j'aurai de plus cher parmi mes semblables. Tu
» connais celle que j'aime; elle est l'amie de
» Madame Parangon; si l'occasion s'en présente,
» dis un mot en faveur de mon caractère; il n'est
» pas méchant, et quelques écarts ne font pas
» l'homme vicieux. Je veux t'avoir toutes les obli-
» gations possibles, afin de te vouer une amitié à
» toute épreuve. Confions-nous tous nos secrets,
» nos peines et nos plaisirs. J'ai plus d'expérience
» que toi; je te guiderai. »

Quoique je ne me sentisse pas trop disposé à faire d'un moine mon confident et mon ami, le désir d'obliger Mme Parangon détermina ma conduite; je reçus avec reconnaissance les offres de frère Gaudet d'Arras. Il exigea que je le tutoyasse, et il m'invita, pour le dimanche suivant, à déjeuner dans sa chambre. Je promis avec peine : j'ai toute ma vie employé mon temps, et les invitations ne flattent, comme dissipation, ou comme régal, que les oisifs ou les gourmands; les occupés voient, même dans celles où le goût pour les personnes les porte, un dérangement, une lacune difficile à réparer et à remplir.

J'en suis au 24 Juin, époque des premiers vers que j'aie conservés : tous les précédents avaient été détruits ou perdus, parce que je les écrivais sur des feuillets volants. Mais je me fis alors un cahier que je serrai avec soin, et que je destinai à recevoir, et les chansons qu'on me donnait, et les vers qui me seraient inspirés par quelqu'une des Belles qui me charmaient alors, ou ceux que je ferais pour le compte d'un ami; car la réputation que m'avaient faite les lettres érotiques commandées par les ouvriers, s'était un peu répandue au dehors, depuis l'arrivée de Bardet, enfant très causeur, ordinairement chargé de les porter. La pièce qui se trouve à la tête de mon premier *cahier*, est pour Breugnot, avec qui je m'étais réconcilié. Il était devenu amoureux de Mlle Manon Minon, sœur de M. Minon son patron. Il avait écrit à la Belle son douloureux martyre; mais sa prose n'avait pas été honorée d'une réponse. Il crut que des vers seraient plus heureux. Il n'en savait pas faire. Il eut recours à moi. Mais je m'aperçus dès lors que j'exécutais au plus mal un ouvrage commandé; j'agissais servilement, et n'avais point de verve. Mes vers furent si mauvais, que, dans le *Ménage Parisien*, voulant en prêter de ridicules au *Sotentout*, je crus pouvoir donner la préférence à ceux commandés par Breugnot. Voici l'adresse (1) :

(1) Voici quel était le titre de mes *Cahiers :* NICOLAI EDMUNDI ANNÆ AUGUSTINI RESTIFII Saxiacensis CAR-

A Celle dont — j'adore tous les charmes,
Qui m'entendant, veut ne m'entendre pas,
Vole, ma lettre, et porte-lui les larmes
De l'Amant qui — brûle pour ses appas !

Le reste répond à ce début; Breugnot avait voulu que tout y fût rimé, jusqu'à la formule qui termine à la date même :

On ne peut ajouter — aux tendres sentiments,
Mademoiselle, dont — vous enchantez mes sens.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que cette ridicule épître étant assez mauvaise pour qu'on la crût de Breugnot, Manon Minon en témoigna de bouche sa reconnaissance à l'auteur prétendu, quoiqu'il l'y traitât quelquefois assez cavalièrement :

Le tendre amour, qu'en mon sein j'ai conçu,
Se lasse enfin d'avoir trop attendu !
Ce n'est pas là comme on agit, la Belle !
Et vous devez — savoir, Mademoiselle,
Qu'il faut conso—ler un cœur amoureux,
Dont le crime est d'être trop amoureux !
Abattu, lan—guissant, plein... de... faiblesse,
Ne vaux-je pas — donc que l'on s'intéresse
A moi ? Oui, oui, vous le savez trop bien,
Pour qu'en ce fait je vous excuse en rien...

MINA, *quæ cecinit in vitæ suæ infortuniis.* PRIMUS CODEX. *Anno* 1752. J'appelais alors mes infortunes, ce qui m'était arrivé à Courgis, mes petites peines à mon arrivée à la ville, et l'état d'effervescence continuelle où me tenait Mme Parangon. La matière s'est bien étendue, depuis !

Ha ! pardonnez — cette vive colère,
Et ne vous y — mettez pas, vous, ma chère !
Un amour vif, ardent, passionné,
Ne peut souffrir d'être par vous berné.....
L'ardent désir de ne pas vous déplaire
Fait que je me — passe de secrétaire.

En voilà trop, pour donner une idée de cette pièce, où j'avais renforcé la dose de ridicule, par une petite vengeance contre celui qui m'avait prêté sa propre jactance, relativement à Mlle Baron. Breugnot fut si content de mes vers (qu'il avait eu soin de fidèlement transcrire pour les envoyer), et du petit succès qu'ils lui venaient de procurer, qu'il me demanda une chanson sur l'air : *Réveillez-vous, Belle endormie*. Étonné de sa bonhomie stupide, je résolus de lui faire des couplets si difficiles à chanter, en ne mêlant pas les rimes, comme l'air le demandait, et y mettant de sottes inconvenances, que l'emprunteur, couvert de ridicule, ne vînt plus me faire perdre mon temps. Je suppose que Breugnot adresse sa chanson à un ami : inconvenance plus grande que tout le reste, et qui devait lui faire ouvrir les yeux :

C'est à toi qu'il faut que je chante,
Mais d'un ton faible et languissant,
De ma Manon, fière, inconstante,
Le procédé très malséant.

Mais non : d'humeur atrabilaire,
Triste et morose invétéré,

Je joins un fatal caractère :
Je ne veux être consolé.

Mon inhumaine a tant de charmes,
Que de la voir en d'autres bras,
Me donne beaucoup plus d'alarmes,
Que de ne la posséder pas!

Oui, si Manon m'a fait sa dupe,
Par son air coquet, élégant,
Son œil ardent, son tour de jupe,
C'est que rien n'est désespérant.

. . . .
. . . .

Les lis brillaient sur des tetasses,
Que ses soupirs faisaient enfler,
Le corset, par ces monts de glaces,
Était toujours prêt à crever.

Sa bouche des roses naissantes
A l'éblouissante rougeur,
Et ces fleurs odoriférantes
N'ont pas une aussi douce odeur.

Mais qui pourrait te bien décrire
Le doux charme de ses beaux yeux?
Son teint brillant, son bruyant rire,
Le blond ardent de ses cheveux?

Ses belles jou's sont rubissées,
Pleines d'un embonpoint plaisant,
De boutons d'œillets parsemées,
Qui maintes fois sont sanguinants.

Telle est donc Celle que j'adore,
Je n'ai dit que des vérités;
Belle d'âme comme de corps,
Son cœur égale ses beautés.

Sa facilité naturelle
La rend pleine d'humanité;
Pour moi seul on la voit cruelle,
Sais-tu pourquoi, pauvre hébété?

C'est que parlant de mariage,
J'ai dû flatter sa vanité :
Elle veut mettre en esclavage
L'amant qui vend sa liberté.

Je quitte enfin ce lieu funeste,
Tombeau de ma félicité;
Je porterai ce qui m'en reste
A Châtillon, jadis quitté.

C'en est trop, arrête, mémoire
De mes cuisantes douleurs!
Manon, j'ai conté notre histoire,
Pour me vanter de vos rigueurs.

Cette ridicule chanson, dont je n'ai rapporté que treize couplets, en avait trente : c'est dix-sept que j'en ai retranchés, à cause de leur mauvais goût et de leur indécence puérile. En la remettant à Breugnot, je croyais qu'il me la jetterait au nez après en avoir lu deux couplets. Mais, à mon grand étonnement, il la trouva *délicieuse!* (ce fut son expression, alors toute nouvelle); il la chanta moins mal qu'une

meilleure, en tordant un peu la bouche à la vérité; surtout il admira le dernier couplet qu'il trouva fin; pas le moindre doute que ce fût un reproche de ma part. J'étais dans l'ébahissement!... — « Parbleu! » pensai-je, « il faut lui laisser donner une pareille » pièce; on se moquera de lui, et il sera plus avisé » une autre fois. » Je me retirai.

Je sus, le lendemain, que Breugnot avait copié les trente couplets, et qu'il les avait envoyés à Mlle Manon Minon, avec une belle lettre explicative de ce qu'il n'avait pas compris, et qu'il interprétait à sa manière. La réponse fut raisonnable : on pria M. Breugnot de cesser ses envois, et on l'assura que Mlle Manon Minon préférait de rester fille à devenir Madame Breugnot. Le sot amoureux prit aussitôt son parti, en priant le Chanoine *Jodon*, son tuteur, de réaliser un plan déjà formé, de le placer à Châtillon, espérant que les rives de la Seine lui seraient plus favo rables que celles de l'Yonne. Il partit quelques jours après, et *Louis Gaudet*, de Varzy, le remplaça dans l'étude de M. Minon.

Ce nouveau clerc était un grand garçon, un peu voûté, marchant mal, se tenant gauchement, assez beau de figure, ayant les yeux grands et libertins, le nez très long, l'air vigoureux. Son éducation consistait en des études mal faites, comme il arrive à tous les jeunes gens trop forts; il était sans principes, parce qu'il n'avait jamais rien appris, avide de jouissance, comme on doit l'être à dix-huit ans, en sortant d'une petite ville au milieu des bois, où l'on n'a

rien vu, rien goûté, pour demeurer dans une ville où les occasions se multiplient et s'offrent d'elles-mêmes. L'effervescence, la trop grande force du tempérament, rendent le vocabulaire grossier, obscène, quoique l'âme ne soit pas encore corrompue : tel était celui de Gaudet.

Breugnot était parti sans me dire adieu : non qu'il m'en voulût; mais j'avais été fort occupé. J'appris son départ avec surprise, et je sortis le soir exprès pour m'en assurer. Je le demandai à Marie la servante, jeune fille de Vermenton. — « Oh! mon » Dieu oui, Monsieur, il est parti! et tant mieux! il » m'impatientait, avec ses *verres*, comme il les appe- » lait, qu'il me récitait sans cesse, et qui étaient si » bêtes!... » (J'ôtai mon chapeau, sans rien dire, le compliment s'adressant à moi). « Mais nous avons, » en place, un grand garçon, qui est de Varzy en » Puisaye. » Gaudet, entendant parler de lui, s'approcha. — « Monsieur Gaudet? » lui dit Marie, « tenez, voilà un monsieur de mon pays, qui était » ami de M. Breugnot votre devancier. — Il faut » aussi être le mien, sacrebleu! » dit le Varziacois, en me présentant une main large comme une épaule de mouton. « Si vous avez perdu votre ami dans » Breugnot, je vous dois le dédommagement... Le » voulez-vous accepter, pour le peu qu'il vaille? — » Vous me faites honneur! » lui répondis-je. L'encolure du personnage, son air, ses manières franches me prévinrent pour lui : sans doute parce que ma vanité fut un peu flattée de le surpasser. Je lui tendis

la main; il serra la mienne, et nous fûmes amis.

J'omets le détail des entretiens ordinaires et fréquents avec Mme Parangon, lorsqu'ils n'ont rien de saillant; de ceux avec Mlle Goton Prudhot, qui me rendait un compte exact de l'état journalier de sa sœur; ou avec Mlle Baron l'aînée, qui me marquait les prévenances les plus flatteuses; ou enfin avec Tiennette, dont le mariage se préparait... Il se fit, ce mariage; l'heureux Thibaut emmena sa jolie compagne à Troyes, et je perdis une véritable amie. Mais, dans ces temps fortunés, je recouvrais toujours plus que je n'avais perdu, comme on le verra, lorsqu'il sera question de *Toinette*.

FIN

DU TOME TROISIÈME



SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

XVII. — LES TRACES DE FILLE

— Page 2 —

Monsieur Nicolas abordant la fille de Laloge, qu'il a suivie en voyant l'empreinte de son pied sur la terre molle. Ils sont sous des noyers : « Qui donc êtes-vous, aimable « voyageuse? »

XVIII. — LE PALTOQUET

— Page 14 —

Monsieur Nicolas parlant à Madame Parangon nouvellement mariée, mais alors chez son père. Il a les yeux baissés, tandis que Mademoiselle Jacquette, qui vient d'appeler trois jeunes gens, le leur montre en riant... La mère, Jacquette, Fanchette enfant, deux demoiselles Compagnot, et un cuisinier. Un clerc dit : « Comme il » a l'air bête! »

XIX. — ARRIVÉE A LA VILLE

— Page 60 —

Monsieur Nicolas dans la salle de M. Parangon, où se trouve la grande demoiselle Gauthier, que les paquets du nouvel arrivé paraissent embarrasser : « Mais... est-ce » qu'il va laisser ça là ? » (Voyez l'Arrivée à la ville dans le *Paysan perverti.*)

XX. — L'IMPRIMERIE

— Page 63 —

Monsieur Nicolas au milieu de l'imprimerie, où l'a conduit le jeune Boudard, son camarade. Les ouvriers de presse et de casse sont à leurs places. Deux jeunes femmes rient de son embarras ; une dit : « Il durera longtemps. » — Pourquoi ? — Tout neuf ! »

XXI. — TIENNETTE DÉLIVRÉE

— Page 89 —

Monsieur Nicolas, après s'être précipité dans un appartement où l'on appelait : « Au secours ! » est pétrifié en voyant le maître acharné sur Tiennette : « Vous êtes » bien hardi, d'entrer où je suis ! »

XXII. — EDMÉE SERVIGNÉ

— Page 101 —

Monsieur Nicolas à Vaux, dans une prairie, au milieu d'un *apport* ou foire. Il aperçoit Edmée Servigné, qu'à sa taille

et à son costume il prend pour Jeannette Rousseau. Aimée Châtelaine dit : « Je vous devine, vous avez » raison ! » — Catherine, son frère et sa belle-sœur en arrière.

XXIII. — L'ARRIVÉE DE LA MAITRESSE; LE DÉCHAUSSER

— Page 135 —

Monsieur Nicolas extasié, admirant Madame Parangon en corset, déchaussée par Tiennette : « Ce que tu m'as » dit... me fait beaucoup de plaisir ! »

XXIV. — AVEC UNE JOLIE PRUDE

— Page 185 —

Monsieur Nicolas devant la porte avec Manon Prudhot, dont il tient la main. La mère et la sœur surviennent : « Non ! non ! vous êtes bien. »

XXV.—GAUDET D'ARRAS; MANON BOURGOIN

— Page 198 —

Monsieur Nicolas recevant un Cordelier en veste, en désordre, après que Manon s'est cachée derrière le paravent, d'où on la voit tout observer : « Qui es-tu? » — Un apprenti. »

